

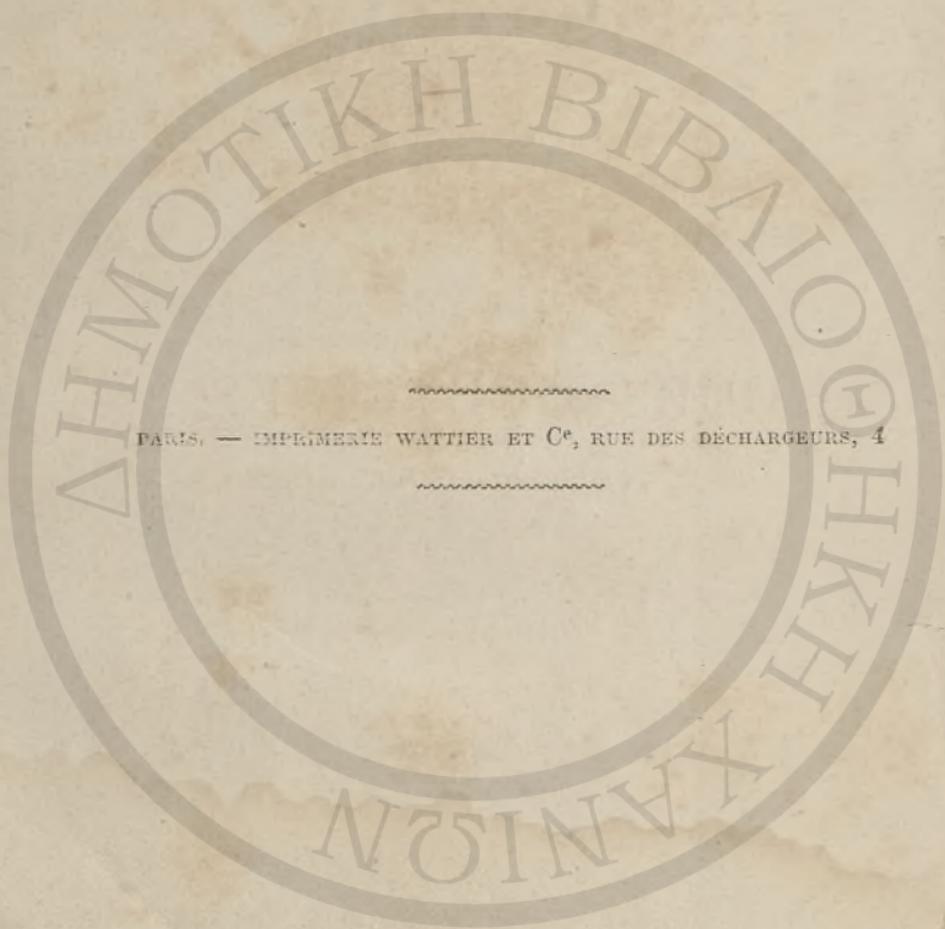
(Handwritten in red ink)

LES

NOCES CRÉTOISES

ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΧΑΝΙΩΝ





~~~~~  
PARIS. — IMPRIMERIE WATTIER ET C<sup>e</sup>, RUE DES DÉCHARGEURS, 4  
~~~~~

Κενναύος Ράβης
LES
NOCES CRÉTOISES

ÉPISODE

DE LA

DOMINATION VÉNITIENNE EN CRÈTE

TRADUIT ET IMITÉ DU GREC

PAR

Théodore GEORGEVICH

ΔΗΜΟΤΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

— ΧΑΝΙΩΝ —

Αρθ. αριθ. 56474

Χρονολ. εισηγ. 18-5-2000

Ειδικότης Περὶ γωντ. εβ. ιστορία

*Αριθ. 889.59 / 660

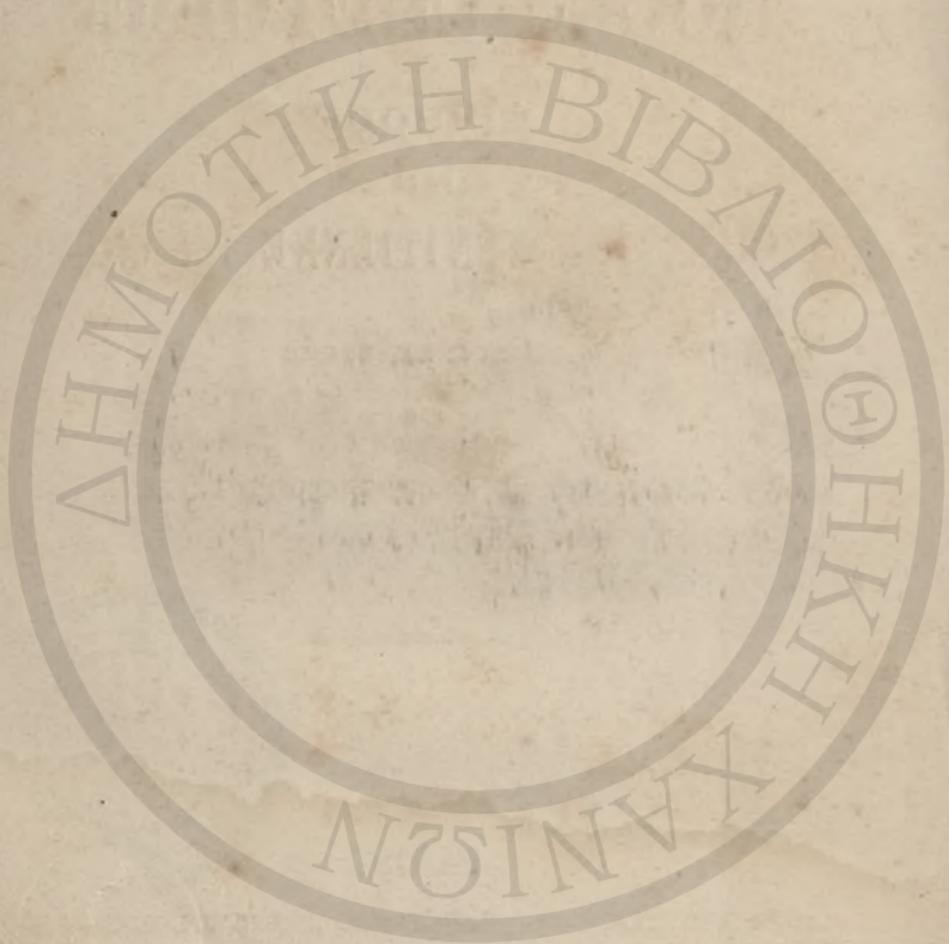


PARIS

ARNAUD & LABAT, ÉDITEURS

215, PALAIS-ROYAL, ET RUE MONTPENSIER, 7

—
1880





AVANT-PROPOS

L'île de Crète fut le berceau de la mythologie. Ses premiers princes passèrent dieux après leur mort et s'en allèrent régner des sommets de l'Ida sur ceux de l'Olympe.

Là naquit le vieux Saturne, fils du Ciel; là Jupiter, avant de porter la foudre, porta le sceptre-houlette des rois; là combattirent les Titans et retentit la lyre d'Orphée; Bacchus et Hercule foulèrent ce sol sacré dans leurs voyages divins. La chèvre Amalthée y brouta le thym et le cytise amer; Minos et Rhadamante y jugèrent les hommes avant d'aller juger les morts; Dédale et Icare y bâtirent le fameux labyrinthe pour servir de retraite au Minotaure, fruit des monstrueuses amours de Pasiphaé; là, enfin, dans un champ deux fois retourné par la charrue, la blonde Cérès mit au monde Plutus, le dieu de la richesse.

Les plus anciens habitants de la Crète paraissent avoir été les Dactyles, peuplade originaire

du mont Ida, en Phrygie, dont ils donnèrent le nom au point culminant de leur nouvelle patrie.

Le premier de leur rois fut Saturne. Puis régnèrent successivement Amnon, son gendre, Mélessius, Jupiter II, Cydon qui bâtit Cydonie et Aptère qui bâtit Aptera.

Vers l'an 1450 avant J.-C., Teutanus, issu de Deucalion, s'empara de la Crète et la laissa à son fils Minos I^{er}, qui rédigea les fameuses lois qui portent son nom.

A partir de cette époque seulement, les fastes de la Crète cessent d'être fabuleux pour devenir historiques.

Je ne sais pas si la réputation de la patrie de Minos est aussi détestable qu'on l'assure. Ce qui est certain cependant, c'est que durant toute cette époque, ce pays fut un nid de forbans et de mercenaires, vivant de l'arc et de l'épée, au service de quiconque voulait payer leurs bras. En effet, dès le cinquième siècle avant notre ère, ces durs montagnards qui avaient refusé de se joindre au reste de la Grèce, lors des guerres contre les rois de Perse, prirent l'habitude de louer leur courage et leur expérience militaire à toutes les puissances riveraines de la Méditerranée. Célèbres comme

archers aux flèches meurtrières, on les voit mêlés pour le compte d'autrui à toutes les expéditions du temps, où ils jouent le même rôle que les lansquenets allemands et les hallebardiers suisses pendant les luttes de la Renaissance.

Quoi qu'on puisse dire, la profession de bandit et d'aventurier a ses côtés fâcheux. Fatigués de trouver sans cesse devant eux les flèches de ces stipendiés, les Romains déclarèrent la guerre à la Crète, et, vers l'an 74 avant J.-C., Marc-Antoine, père du triumvir, vint attaquer la grande île. Mais les galères crétoises, soutenues de tous les corsaires de l'Anatolie et de l'Archipel, dispersèrent la flotte romaine, s'emparèrent d'un grand nombre de ses bâtiments et rentrèrent triomphalement dans leurs forts, après avoir pendu les équipages prisonniers aux verges de leurs navires. Le général romain périt dans cette sanglante défaite.

Rome, ne pouvant pas s'arrêter sur un échec, envoya trois ans plus tard Quintius Cecilius avec une armée formidable. Ce fut seulement au bout de quatre ans de luttes acharnées et après qu'il eût fallu remporter d'assaut une à une chaque cité crétoise, que cette terre, vierge jusqu'alors de

toute domination étrangère, succomba devant la puissance romaine, en l'an 67 avant J.-C. ; pendant onze siècles continus elle avait joui de la vie républicaine, exemple unique dans les annales du monde.

Lorsque Constantin partagea l'empire entre ses trois fils, la Crète, avec l'Afrique et l'Illyrie, forma le lot de Constant. Mais elle ne tarda point à être réintégrée dans la domination des Césars byzantins, ses maîtres naturels.

Un effroyable tremblement de terre désolait l'île sous le règne de l'empereur Valentinien vers l'an 370, et, trois siècles plus tard, la Crète goûtait pour la première fois de la domination musulmane par le fait d'une migration arabo-berbère venant de l'Andalousie.

La domination mauresque, bien que s'étendant en Crète avec une remarquable facilité, ne jeta pas cependant sur cette terre de profondes racines; en l'an 961, un hardi capitaine de l'empereur romain, nommé Nicéphore Phocas, résolut de rendre la Crète à Byzance et y réussit. Il enleva Candie après un siège de dix mois, reconquit le pays entier et revint en triomphe à Constantinople avec une foule inouïable de captifs arabes.

La Crète redevint un exarchat, et l'empereur étant mort sur ces entrefaites, Phocas se fit proclamer sous le nom de Nicéphore II.

Ainsi finit, après cent trente-huit ans d'existence, la domination andalouse en Crète. Rentrée dans le sein de la commune patrie, Candie resta sous le sceptre des autocrates jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins. Cette période, qui dura deux siècles et demi, paraît avoir été pour la reine de l'Archipel une ère de quiétude et de prospérité. Ce furent là par exemple les dernières années heureuses de la Crète.

Baudoin, comte de Flandre, élu par les Croisés empereur d'Orient, après leur funeste exploit de 1204, distribua, suivant l'usage, le butin à ses compagnons. Rome eut les âmes avec les gros revenus qui ressortent de ce genre de propriété; les prélats latins répartirent entre eux les biens du clergé grec, et les différents capitaines de ce grand acte de brigandage qu'on appelle la cinquième croisade se partagèrent les débris de l'empire de Byzance. Boniface III, marquis de Montferrat, reçut à titre de fief Thessalonique et Candie avec le *titre* de roi. Mais incapable de se maintenir à la fois dans ces deux pays, l'Italien

céda la grande île à la Seigneurie de Venise, moyennant trente livres pesant d'or, et alla se faire tuer en ses possessions continentales dans une escarmouche contre des bandits du mont Rhodope.

Ce ne fut point sans coup férir que Venise put entrer en jouissance de la nouvelle acquisition ; mais Tiépolo, général des troupes vénitiennes, débarquant avec des forces considérables, réduisit l'île entière après une lutte assez vive.

Ainsi s'établit sur la reine de l'Archipel la domination de la reine de l'Adriatique, qui devait y durer quatre siècles et demi. Candie devint la capitale de cette riche conquête du lion de Saint-Marc.

La domination vénitienne à Candie fut oppressive et cupide à l'excès. Jamais le système égoïste et froidement calculateur de la Seigneurie à l'égard de ses possessions coloniales ne s'exerça avec une semblable dureté. Pendant ces quatre siècles et demi, l'île ne fut qu'une pâture savamment ménagée.

Réduits à la condition de serfs de la glèbe, les Crétois de Sfakia, unis à ceux de Célineo et d'Apocorona, ainsi qu'aux habitants de quelques

villages de la Canée, entreprirent, vers les premières années du seizième siècle, de restaurer la nationalité crétoise. Après s'être liés par un serment solennel, au milieu des âpres cimes des Monts-Blancs, ces paysans intrépides choisirent pour chef, Yorghî Kantanoléo, d'une puissante famille d' « archontopoli » ¹, auquel les conjurés donnèrent le titre de Prytan ou Recteur. Celui-ci institua, sur tout le territoire, une administration autonome qui, durant plusieurs années, perçut les impôts et rendit la justice au nom de Dieu et du peuple crétois. Impuissante à dompter par la force ce mouvement national, Venise eut recours, pour le comprimer, à des moyens d'une perfidie et d'une férocité telles que leur histoire semblerait un conte fait à plaisir, auprès de laquelle les plus sanglantes chroniques de la haute Ecosse deviennent de pâles narrations.

Dans le récit suivant qui est dû à la plume de l'écrivain grec Jampelios et dont je ne suis que le faible traducteur, on verra comment les Vénitiens surent profiter des circonstances pour anéantir la rébellion et pour en tirer la plus horrible vengeance qu'il soit possible de concevoir.

¹ Notables.

LES NOCES CRÉTOISES



CHAPITRE PREMIER

In mezzo 'l mar siede un paese guasto
Diss'egli allora che s'appela Creta
Sotto 'l cui rege fu già 'l mondo casto
(DANTE, Inf., XIV).

Le mois d'octobre approchait de son déclin ; l'astre du jour avait cédé sa place à la lune qui apparaissait dans toute sa splendeur. Des nuages aux bords argentés voyageaient à la merci d'une douce brise. La voûte céleste, remplie d'une multitude d'astres, ressemblait au front sévère d'une jeune fille ; le lentisque embaumé, la marjolaine et le thym se rafraîchissaient à la rosée du soir et remplissaient l'air de leur parfum.

A ce moment et sur la route qui menait de Mescla à Pori¹ apparut le Prytan Yorghi Kantanoléo, accompagné comme d'habitude d'une nombreuse suite.

La descente, qui était raboteuse, les obligeait à

¹ Villages à quatre heures de distance de la Canée. (*Note du traducteur.*)

marcher lentement. Des sapins, des cèdres et des chênes obstruaient à chaque instant leur chemin. A la droite du Prytan chevauchait son fils, âgé de vingt-sept ans, revêtu du costume militaire et souriant avec grâce; à gauche était le primat du village de Mescla. Un chien grand et à la mine farouche, compagnon inséparable de Kantanoléo, suivait les pas des chevaux. Derrière eux venaient une quinzaine de pallikares qui, avec leurs grosses bottes, soulevaient tout un tourbillon de poussière. De temps en temps les ornements en métal de leurs carquois lançaient de gais rayons.

Le chien mérite une mention particulière. La grande amitié de cet animal pour son maître, sa rare fidélité apporteront une consolation aux scènes qui vont suivre.

Zagar (c'était son nom), que des corsaires avaient amené en Crète, était né en Afrique. Grand de taille, aux membres effrayants, aux oreilles tendues, sa longue queue finissait par une touffe garnie de poils et sa peau, quoique blanchâtre, était plaquée de rouge. Ses yeux ronds et sauvages avaient quelque chose d'extraordinaire; dans les ténèbres de la nuit ils ressemblaient à deux charbons ardents et au jour les deux larges taches blanches qu'ils formaient rappelaient le regard du nègre. Dix ans s'étaient écoulés sans que le Prytan se fût séparé de son chien. Il l'aurait préféré aux plus grandes faveurs royales, et Zagar, de son côté, aurait volontiers

affronté la mort la plus cruelle plutôt que de quitter son maître d'un instant.

La compagnie s'était engagée, comme nous l'avons vu, dans un sentier étroit et incliné; peu après, elle entra dans un bois épais d'orangers et d'oliviers. Là, le Prytan, ayant abandonné les rênes sur le cou de son mulet, entreprit avec le primat du village une discussion joyiale sur des points de controverse religieuse. Pendant ce temps Zagar s'étant un peu éloigné, s'arrêta à l'extrémité opposée du bois et, prenant une attitude menaçante, il commença à aboyer de toutes ses forces.

— Le chien! le chien! rappelez le chien, rappelez-le, pour l'amour de Dieu! — s'écria de derrière les broussailles une voix inconnue.

Kantanoléo siffla Zagar et ordonna à ses gens de chercher, du côté d'où venait la voix, qui pouvait être l'imprudent qui se promenait dans le bois à une heure aussi avancée. Quelques instants après, deux pallikares amenaient devant le chef un prêtre et un jeune garçon.

— Ah! le chien... mes pieds ne peuvent me soutenir davantage... Tenez-le, pour Dieu! Bonsoir frères..! Ayez pitié de nous!

— Bonsoir, répond sèchement l'un d'entre eux; les autres gardèrent le silence.

— Que Dieu vous protège, frères! dites-moi où nous nous trouvons. Comment se nomme cet endroit et quelle est la route qui mène à Mescla?

— Nous sommes au parc de Katziveli, s'empresse de répondre laconiquement le pallikare. Mais où allez-vous, mon père, si tard, et qui cherchez-vous ?

— A Katziveli..! Oh! le malheureux! je ne pourrai plus continuer mon chemin. Qui je cherche? Voilà deux jours que je marche à pied pour rencontrer le très illustre Kantanoléo. Je suis à jeun, mes enfants, les épines, les ronces, m'ont ensanglanté les pieds, et sans ce jeune guide... Si vous êtes chrétiens, offrez-moi l'hospitalité pour ce soir et dites-moi où je pourrai demain rencontrer le très illustre Prytan.

— Qui es-tu? demanda Kantanoléo.

— Qui je suis? Eh! mon habit ne vous le dit-il pas?

— Ton nom?

— Irinéo Kariofilli.

— Ta patrie, connais-tu personnellement le Prytan?

— Que vous importe, frère, tout cela? Si vous n'avez pas compassion de nous, indiquez-nous au moins notre route, et, avec la bénédiction de la Vierge... bon voyage.

— Puis-je, mon révérend, demander, avec votre permission, ce que vous voulez de Kantanoléo? demanda le Prytan.

— Non, reprend le prêtre irrité, non. Je vous dis seulement que le Prytan sera fâché lorsqu'il saura que vous avez refusé de me conduire devant lui.

Le chef de la compagnie arrêta son mulet sous la branche d'un énorme figuier et se mit à étudier avec attention le visage du prêtre.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années ; son air semblait respectable, son regard modeste, sa barbe était épaisse et frisée. Le capuchon qui couvrait sa tête, ses vêtements étaient en lambeaux par les ronces et blanchis de poussière. Sur sa poitrine brillait une croix en or et sa main droite tenait un long bâton surmonté d'un globe en argent. Ses gestes, ses mouvements, sa tenue parlaient en sa faveur. Sa voix douce et claire allait droit au cœur. En somme, le prêtre fit la meilleure impression sur les voyageurs et la plus mauvaise sur Zagar qui, de tout temps, nourrissait une grande aversion pour la soutane.

— Révérend père Irinéo, dit avec douceur le jeune écuyer de Kantanoléo, qui le premier était gagné de sympathie pour lui, à la place de ce guide encore jeune et inexpérimenté, je m'offre à vous amener chez le Prytan, si vous m'assurez cependant que votre voyage n'a pas pour but des intérêts personnels.

— Croyez-vous, brave jeune homme, répond le prêtre, que le supérieur de Saint-Nicolas à la Canée¹ aurait laissé son église sans messe, aurait couru nuit et jour à travers les bois et les champs,

¹ C'est la mosquée actuelle de « Hunkiar Djamissi ». (Note du traducteur.)

si son voyage ne regardait des intérêts communs de la plus haute importance?

Cette réponse les étonna tous, mais principalement le fils de Kantanoléo. Ce mot de la Canée produisait sur le jeune écuyer une impression toute particulière et rendait une ineffable mélodie, telle que le nom des autres villes ne savait en faire naître, mélodie qui ébranle l'âme et enflamme tout ce qui est inflammable chez un jeune homme de vingt-sept ans. Jamais ce mot ne sortait de ses lèvres, jamais il ne l'entendait prononcer qu'il ne sentît son cœur battre et son sang bouilloner. S'entretenait-il avec quelqu'un, à ce seul mot de la Canée, il perdait le fil de ses idées et de joyeux qu'il était devenait triste, soucieux et épiait la première occasion pour se retirer et demeurer seul.

Cette subite tristesse n'échappa pas à son père. Son frère et ses compagnons crurent en comprendre la cause, car quel était celui qui alors ne rêvait avec délices la prise de la Canée? Souvent au seul souvenir de cette forteresse l'écuyer soupirait et abaissait tristement ses paupières. Mais ce n'était pas là cependant la vraie cause de son chagrin et ses compagnons l'ignoraient. Il la cachait dans son cœur avec le même soin, la même circonspection, il l'enveloppait de la même crainte que celle d'un jeune Vénitien quittant la demeure d'un ambassadeur et tremblant que sa visite ne fût mal interprétée par la police secrète de la Décandrie.

Péto (c'est le nom de l'écuyer) ayant soufflé à l'oreille de son père quelques mots en faveur du prêtre, descendit de cheval, prit et baisa avec respect la main de l'ecclésiastique et le pria d'accepter sa monture. Celui-ci le remercia et refusa d'abord, mais le jeune cavalier ayant insisté, il saisit la bride, sauta sur la selle et occupa auprès du Prytan la place restée vacante.

La conversation s'engagea aussitôt.

— Qui vous envoie ? demande Kantanoléo au prêtre ; comment êtes-vous parvenu à franchir l'avant-garde et quelle est la grande cause qui vous fait ainsi risquer votre vie ? Comment justifieriez-vous auprès des Vénitiens votre retour ?

A toutes ces demandes du seigneur inconnu, le prêtre répondit imparfaitement, essayant de son côté de recueillir des renseignements sur le caractère, les usages et la manière de vivre du Prytan.

— Avez-vous, révérend père, bien pris toutes vos précautions lorsque vous avez résolu de vous rencontrer avec Kantanoléo ? Le Caniote qui vous envoie vers lui ne vous a-t-il pas dit avec quel homme sauvage et bizarre vous auriez affaire ? Si par hasard il venait à vous soupçonner, oh ! alors, par la Vierge ! votre barbe ne vous servirait à rien et il vous ferait périr de la même manière qu'il l'a fait il y a deux jours pour le fils de Jaromafino.

— Cela me regarde, répondit avec assurance l'ecclésiastique. Mon caractère, les titres que je porte, ma mission, éloignent de moi toute défiance... Mais nous tardons, seigneur, d'arriver, reprit-il, comprenant qu'il était bon de détourner la conversation.

Péto marchait à côté de son cheval et tâchait en vain d'attirer sur lui l'attention du prêtre.

— Est-il vrai, révérend père, demanda-t-il, que les Archontes francs, tourmentés par la famine, tuent les animaux de charge, et cela pendant la nuit, de crainte que leurs voisins ne l'apprennent et ne viennent exiger leur quote-part?

— Je ne comprends pas mon prochain, répondit Irinéo. Ce dont je puis cependant vous assurer, mes amis, avec la conscience tranquille, c'est que la conduite des Vénitiens a rendu sages les chefs francs; ils quittent, bon gré, mal gré, le gouvernement, et courent se soumettre à nous. Plusieurs même parmi eux nous donnent tant de marques d'humanité et de générosité que nous souhaiterions de tout notre cœur que vos chefs en fissent autant. Qui, en effet, d'entre vos chefs grecs, outre ses revenus annuels, sacrifierait vingt-cinq mille ducats pour secourir les malheureux, comme l'a fait une famille de chevaliers? Ah! les pauvres de la ville pleurent avec raison son départ.

— Son départ!.... demande Péto; quelle est cette famille?

— C'est celle dont les armoiries figurent un moulin à vent.

— Elle est donc partie? Est-ce vrai ce que vous dites-là, mon père. Quand? Pourquoi? Pour où?

— « Heureux ceux qui sont dans l'affliction, car ils seront consolés », murmura le prêtre.

Au même moment, Kantanoléo pique de ses éperons et donne ainsi le signal du galop, laissant après lui tous ceux qui venaient à pied. Il était impatient de goûter un peu de repos, afin de reprendre pour l'excursion du lendemain de nouvelles forces.

Les cavaliers atteignirent Pori vers les trois heures de la nuit. Une bande de chiens du village, aboyant à faire ébranler l'univers, annoncèrent leur arrivée.

Outre sa fatigue, le Prytan était d'une impatience rare. Sans attendre le reste de la compagnie, il prit place avec le prêtre Irinéo à un repas offert par le primat. Leur appétit n'égalait pas leur besoin de repos. Un jeune porc à la broche, des laitues amères en salade et une cruche de vin d'Aghio-Miros firent cependant oublier aux invités les malaises du voyage.

La soirée était déjà avancée. Après quelques mots échangés de part et d'autre, Yorgho Kantanoléo souhaita la bonne nuit à son hôte, et, muni d'une lumière, pria le prêtre Irinéo de le suivre. Ils montèrent dans une chambre de l'étage

supérieur. Une fois le verrou poussé et, certains qu'aucun écho ne pouvait trahir leur présence :

— Si, père Irinéo, vous n'avez pas sommeil, je suis tout prêt à écouter ce qui vous amène vers moi.

— Comment! qu'entends-je! Vous, ce fameux vieillard de la Crète! vous, le célèbre Kantanoléo! Que Dieu soit loué! s'écrie le prêtre, en laissant tomber ses deux bras sur les épaules du chef de l'insurrection.

Les ignorants se servaient alors, comme maintenant encore, d'une sorte de patois. Le savant, le prêtre, l'étudiant employaient, au contraire, des mots empruntés à Esope et une langue incompréhensible au peuple.

Irinéo, prêtre et professeur tout à la fois, venant à reconnaître le Prytan, oublia le patois et commença à parler une langue plus choisie.

— Vous avez pris un ton trop haut et vous ne parviendrez pas à bout de votre harangue, fit le vieux Kantanoléo. De plus, il faut que vous sachiez aussi que je me meurs de fatigue et de sommeil... Minuit approche... Laissez de côté, mon père, le grec élevé et racontez-moi le plus brièvement ce que vous me voulez.

— Ah! vous désirez goûter le doux sommeil, vous voulez vous reposer...? Je pense que Morphée vous oubliera pour cette nuit. Bonne nouvelle, Kantanoléo, la miséricorde du Seigneur est sur nous.

— Expliquez-vous.

— L'époque est venue, seigneur Prytan, où se vérifieront enfin les prophéties de Léon le Sage. Cè maudit, qui persécute notre religionse, prépare à purger notre île de sa présence. Il a perdu Chypre, dans peu il perdra Corfou ; il n'a plus ses forces maritimes et son arsenal est brûlé. D'autre part, l'Épire, le Péloponèse imitent notre exemple, et aspirent aussi à l'autonomie...

— Je connais cela, révérend. Les coqs chantent... Dispensez-moi de ce prologue, je vous en prie.

— C'est donc le sacrifice avant l'oblation que vous me demandez, dit le prêtre avec ironie. Soit ! Je commence.

— Bon commencement et courte fin ! Asseyez-vous, mon père.

Ce dialogue avait lieu devant une vieille table de village. Irinéo secoua la poussière qui couvrait encore sa barbe, toussa deux ou trois fois, et, en homme sûr de lui-même :

— Votre cœur est grand, Kantanoléo, mais la cause que vous poursuivez l'est davantage. Comment n'avez-vous pas remarqué jusqu'aujourd'hui que, quoique l'île nous appartienne de bon droit, deux éléments se la disputent aussi : le tyran tout à fait étranger et la chevalerie à demi étrangère. N'est-ce pas donc entreprendre une guerre inique, inégale et imprudente, une guerre sanglante, que de vouloir s'opposer à ces deux éléments hétérogènes ? L'histoire de la Crète

n'a-t-elle pas suffisamment démontré le malheur des Crétois toutes les fois qu'ils se sont soulevés seuls et sans le secours de l'élément franc! Ils n'ont atteint leurs projets et n'ont délivré l'île des mains de l'ennemi commun que lorsqu'ils s'allièrent avec les chefs latins. C'est ce qui arriva, je crois, il y a deux siècles. Il me semble donc (tous nos compatriotes de la Canée et de Réthymô sont de cet avis) que jamais vous ne parviendrez à rendre l'île autonome, à vous emparer des forteresses, à expulser totalement l'Italien, sans l'alliance des autres frères des villes et des campagnes. Alors seulement, lorsque sur la Crète resplendira le soleil de la concorde, lorsque les deux peuples grec et franc se réfugieront sous un même drapeau, alors, alors seulement sonnera pour les Crétois l'heure de la vraie délivrance.

Kantanoléo crut deviner dans les paroles du prêtre un charlatanisme banal.

— Très bien! s'écria-t-il, interrompant le discours, parfait! La théorie est juste et sage, mais le moyen, mon révérend, le moyen pour amener les chevaliers francs à la voie du Seigneur? Sort-il jamais de Nazareth quelque chose de bon? Eh! nous ne sommes pas si novices que cela. Nous avons bien longtemps étudié ce problème, mais c'est, mon père, un problème d'Archimède. Avez-vous quelque autre chose à me rapporter qui soit plus possible?

— Donnez-moi un appui et je vous résous le problème, quoique je ne sois pas géomètre. Le moyen ne vous manque pas, Kantanoléo.

— Comment cela, mon père ?

— Parmi les nombreux chefs Francs, on distingue un homme doué d'une capacité remarquable, et animé de sentiments vraiment patriotiques.

— Hum ! fit le Prytan, je ne l'ai pas connu. Serait-il né prophète en Samarie ?

— Ne plaisantons pas, seigneur Yorghi. Je le connais et tout le pays dit le plus grand bien de cet homme. Comment se fait-il que vous ignoriez son nom ?

— Qui est-ce donc ?

— Francisco Da Molin, aimé des Francs et estimé des Grecs.

— Da Molin ! s'exclama le Prytan.

— Oui, Da Molin, Francisco Da Molin, votre cousin.

— Francisco Da Molin ! mon cousin ! Que me chantez-vous là, mon père ? Et le Prytan éclata de rire.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'annoncer, répond le prêtre, sans s'émouvoir.

— Curieux, très curieux en vérité. J'ai vieilli avant de connaître mes cousins. D'où vient-elle cette famille, mon révérend Irinéo ? Est-elle de la même souche que mes aïeux qui ont toujours combattu pour la délivrance du pays, ou bien

descend-t-elle de la famille de ton prophète et a-t-elle, depuis le commencement de l'empire vénitien, servi le tyran ?

— Un moment, seigneur Kantanoléo, répondit le prêtre. Francisco ne s'est-il pas fiancé à Réthymo, n'a-t-il pas pour épouse la dame Cristina, fille du Candiote Skordilli ? Alexis, qui vivait il y a quatre cents ans, n'était-il pas votre aïeul, aussi bien que celui de la femme de Francisco ?

Ce souvenir jeta le Prytan dans la consternation.

— J'espère, père Irinéo, dit-il, fatigué d'une telle entrevue, j'espère que vous n'êtes pas venu ici m'ennuyer avec un bréviaire vénitien sous le bras. Avant de vous laisser continuer, je vous adresserai une demande. Comment se fait-il que vous, prêtre orthodoxe, vous paraissiez si familiarisé avec un chevalier franc ?

— Ceci viendra plus tard. Ce n'est pas un secret, et vous le saurez avec des révélations bien plus importantes encore.

Cette réponse ne satisfit point Kantanoléo.

— Connaissez-vous Pachiméri ? demanda-t-il, croyant qu'une telle question n'était pas inutile. Connaissez-vous Gavalla ? Francisco est-il lié avec ces personnages ?

— « Seigneur, délivrez-nous du mal », répondit le supérieur de Saint-Nicolas. Sache-le bien, Kantanoléo, la distance qui sépare le levant du couchant n'est rien auprès de celle qui éloigne

Francisco des opinions odieuses de ses aïeux. Gavalla, Pachiméri, vont chez lui comme tout autre.

— Qui sont vos amis à la Canée ?

— Voilà une demande que, si je ne me trompe, seigneur Yorghî, vous deviez me faire en commençant. La réception dont j'ai été l'objet de votre part m'avait fait croire que la conscience d'un orthodoxe aurait hésité à soumettre à un interrogatoire l'habit ecclésiastique.

— Mon père, s'exclama le vieux Prytan, celui qu'on nomme Kantanoléo et qui s'identifie aux besoins, aux malheurs de son peuple, celui qui consacre à sa patrie son bras, sa tête, ses enfants, ses amis et ses biens, doit soigneusement examiner l'habit de tous ceux qui se présentent à lui, et, s'il le faut, arracher le masque qui cache la figure des hypocrites. Avez-vous quelque document, quelque titre ?

Le prêtre demeura calme.

— Des juifs de la Judée se seraient-ils présentés ici pour acheter, à prix d'argent, votre abjuration ? s'écrie Irinéo. Je vous ai vu étudier mon visage. Qu'avez-vous découvert ? Suis-je Latin ou Franc ? Suis-je Vénitien ou Hellène ? Suis-je patriote ou traître ? Regardez-moi une seconde fois, ajouta-t-il, et, saisissant la lumière de la main droite, il souleva de l'autre les cheveux qui recouvraient son front. Que voyez-vous ici ? Distinguez-vous les marques d'un charlatan ou le cachet du

sacerdoce ? Prenez garde, Kantanoléo ! les précautions sont louables, mais les hommes méfiants se trompent souvent.

— Le visage humain est comme le vent, dit le vieux Prytan. On ne le distingue pas, on ne l'entend pas, mais on le sent, on le devine. Il frappe à votre porte avec un accent fraternel ; gare si on lui ouvre !... Avez-vous des documents ?

Irinéo tire de sa poitrine un gros paquet et le remet au Prytan.

Le premier papier portait que le prêtre, né à Smyrne, en 1519, de parents orthodoxes, étrit entré dans les ordres à l'âge de trente ans ; que, sur une recommandation de l'évêque Joachim de Sainte-Maure, il avait été choisi comme supérieur de l'église de Saint-Nicolas à la Canée. Les autres vantaient le caractère honorable d'Irinéo, sa conduite irréprochable, son patriotisme, sa générosité, son zèle et témoignaient de ses études religieuses. Enfin un dernier papier déclarait que, ne pouvant franchir le camp vénitien et désirant, d'autre part, que sa mission restât secrète, il devait se rendre par mer jusqu'à Aghia-Marina et continuer de là son voyage par la voie de terre.

Le visage du Prytan prit un air de satisfaction. Tout cela est en règle, mon révérend. Et maintenant, comme je l'espère, vous me direz, en peu de mots, ce que vous me voulez, de la part de qui vous venez et à quelle cause vous apportez

la coopération de Da Molin? Quelles sont, dans le cas que nous consentions à profiter de ses offres, les garanties de ce chevalier vénitien.

— Bravo, Kantanoléo! s'écrie le prêtre, bravo! Elevez-vous à la hauteur des circonstances, armez-vous de courage, débarrassez-vous de ces préjugés erronés du campagnard. Vous feriez tort à vos connaissances si vous, le seul du district, vous méprisiez dans la personne de Da Molin ce que tout le monde estime. J'ai peut-être mieux que tout autre réussi à mesurer avec une sonde hellénique la profondeur des idées libérales de Da Molin, et vos doutes révoltent ma conscience. Si Da Molin n'était qu'un simple chef franc, les Vénitiens l'auraient-ils soupçonné, lui en voudraient-ils, l'auraient-ils poursuivi, l'auraient-ils emprisonné à Candie? Non. Da Molin, quoique chevalier, est digne de l'estime de tout patriote. Je le jurerais s'il le fallait sur ce signe, ajouta-t-il en montrant la croix qui brillait sur sa poitrine, si toutefois serment était nécessaire aux assertions d'un prêtre.

— Mais que diable demande de nous ce Da Molin? fit le Prytan avec impatience.

— Ce chef de la chevalerie caniole vous tend la main, vous offre son concours. Le repousserez-vous? Ce serait imprudent. Mépriserez-vous donc l'assistance des chevaliers? Remettez-vous à un temps inconnu la chute de là Décandrie candiole?... Les circonstances pressent, Kanta-

noléo, réfléchissez bien et prenez la décision qui vous paraîtra la plus sage. Ne refusez pas cependant, car l'influence de Da Molin assure la réussite de notre entreprise.

— A merveille ! Que ce chevalier jouisse d'une grande estime, que, Latin fanatique, il ait épousé une femme orthodoxe, que ses bonnes œuvres soient notoires pour les habitants de la Canée, je vous l'accorde. Mais cela suffit-il ? De quelle utilité peuvent être à notre cause ses actes de vertu ? Et puis, quelles preuves nous donna-t-il jusqu'à ce jour de son amitié ? Quelles garanties tenons-nous de sa confiance ? N'avons-nous pas invité les Grecs et les Francs des forteresses à proclamer l'autonomie sous notre drapeau ? Si Da Molin s'intéressait à notre cause, lui le premier n'aurait-il pas dû, dès longtemps, donner l'exemple de son union avec nous ? Ah ! mon révérend père, le disciple du Christ a réussi à trahir son Dieu, et nous, reposerons-nous tranquillement sur la couche de roses qu'un chef franc nous prépare ? Et puis, qui me garantit que vous n'êtes pas vous-même la victime de sa fourberie ? Père Irinéo, écoutez-moi, retournez à votre autel !

— Grâce soit rendue au Seigneur, s'écrie le prêtre, feignant la surprise et levant les mains, grâce soit rendue au Seigneur dans les cieux des cieux ! Tandis que vous vous évertuez à blâmer la conduite et le peu d'empressement de Da Molin, lui, les bras ouverts, vous attend à Alikianou. Il a

mis déjà à la disposition de la Pendandrie sa personne, sa famille et ses gens.

Le Prytan tressaillit à cette nouvelle inattendue.

— Da Molin à Alikianou ? Ai-je bien entendu ? s'écrie-t-il par trois fois.

— Oui. Et fermement résolu à ne plus retourner à la Canée, avant que de ses propres mains il n'y porte le drapeau de Saint-Georges...

— Grand est le nom de la Sainte-Trinité ! Francisco est à notre disposition ! Quand est-t-il sorti de la Canée ? Nous l'assurez-vous, prêtre Irinéo ?

— Une bouche qui reçoit le pain sacré peut-elle jamais mentir, ou croyez-vous peut-être qu'Irinéo serait venu vous chercher pour des riens ? Oui, Da Molin est depuis deux jours à Alikianou et son voyage s'est accompli heureusement. Ceux qui, pour la patrie, avaient offert leurs enfants, leurs biens, leur tête, étaient jusqu'ici les plus méritant de nos héros ; l'abnégation de Francisco, cependant, ne le laissera pas au second rang. Lisez plutôt.

A ces mots, il tire du repli le plus profond de sa robe un portefeuille en cuir et présente au Prytan une lettre dont voici le contenu.

La Canée, 11 octobre 1870

« Honorable Yorghi Skordilli Kantanoléo, je te salue fraternellement.

« Tu seras étonné de recevoir une lettre d'un inconnu. Prends patience jusqu'au bout, parcours-la deux fois, étudie-la bien et fais ce que t'inspirera le ciel.

« Il se trouve parmi nous un grand nombre de nobles Vénitiens qui font acte de fidélité envers le Gouvernement, non parce qu'ils le considèrent comme une autorité légale, mais bien comme un tyran qui les dévalise et les tourmente; toutes les fois donc qu'ils ont pu lui nuire dans l'espoir d'en tirer profit, ils n'ont pas manqué de déployer l'étendard de la révolte. Rappelle-toi, seigneur Yorghi, les trois partis des anciens Vénitiens devenus Grecs, rappelle-toi ceux qui, pour avoir aspiré à la conquête de l'île, y perdirent la vie. Rappelle-toi tout cela, illustre chef et espère.

« Sache, Kir Yorghi, que grand nombre de Vénitiens ne demandent qu'à s'unir aux paysans. Fatigués de la famine, des maladies et de tant d'autres maux, ils sont décidés à concourir de tout leur pouvoir à la délivrance de l'île. Je te le jure en vrai chrétien et sur la sainte communion, les Dandol, les Barozzi, les Tiépoli se sont livrés corps et âme à la conspiration.

« Le prêtre de l'église de Saint-Nicolas qui te remettra cette lettre et qui dirige en même temps la conscience de ma femme, est un homme sage, confiant et très aimé des chefs grecs. Je m'ouvre à toi, non comme un chevalier des temps anciens, mais en honnête et en vrai patriote. Plus de trois

mille ans se sont écoulés, seigneur Kantanoléo, depuis que tes pères et les miens se font la guerre, versent leur sang pour un tyran qui maltraite ennemis et amis. Tu as sauvé la vie de mon frère. Je t'écrivis au printemps pour t'envoyer mes remerciements et ceux de tous les miens, mais je n'ai pas reçu ta réponse. Comment te dire notre gratitude ? Comment te prouver notre reconnaissance ? Frère, viens, que nous fassions une paix sincère et durable ; viens, Kantanoléo, que nous jurions sur le nom de cette malheureuse patrie d'enterrer à jamais dans la tombe du tyran les vieilles rancunes et les jalousies de nos pères.

« Demain soir peut-être quitterons-nous la Canée pour le village d'Alikianou, et le commandant dût-il nous hâcher en morceaux que nous ne retournerons plus. Tu comprendras par là, frère Yorghi, toute la confiance que je place en toi et combien je serais heureux de pouvoir contribuer au bien-être de la patrie. La persécution, le perpétuel espionnage du préfet, les menaces, m'ont poussé à cette détermination. Il est vrai que, comme père, je dois songer aussi à la sécurité de ma famille ; mais je prends Dieu à témoin que dans cette circonstance, c'est la voix de ma conscience qui m'appelle.

« Veux-tu une autre preuve de ma sincérité ? Ecoute-moi, frère.

« Da Molin n'a et n'aura dans sa vieillesse

d'autre consolation que son unique, sa bien-aimée fille, lumière de ses yeux, trésor de son âme. Sophitza, mon enfant chérie, est noble; elle est douce, bonne, modeste, instruite et aimable. Chaque ange du ciel l'a dotée d'une grâce. Les riches l'admirent, les pauvres la bénissent. Informe-toi et tu sauras si ma Sophitza n'est pas l'ornement de la Canée.

« Dans les veines de ton fils aîné coule le sang le plus généreux. Nous l'avons connu ici. Pétró aime ma fille; ma fille aime ton fils.

« Pour preuve de la confiance que tu m'inspires je t'offre pour Pétróla main de ma Sophitza... Accepte-tu ma proposition? Qu'il soit fait selon la volonté de Dieu! La veux-tu orthodoxe? Soit! Elle le désire aussi. La veux-tu tout de suite? Dès que tu me la demanderas. La dot, elle se compose de tous mes biens, sauf deux cents ducats annuels que je garderai pour mes vieux jours; elle est dès aujourd'hui à ta disposition; que son époux la consacre au pays, comme il l'entendra et quand il le voudra. Je ne m'y oppose pas. Je ne demande qu'une seule chose : c'est l'occasion d'offrir au service de notre patrie cette même épée avec laquelle mes aïeux lui ont fait la guerre.

« Si tu désires d'autres explications, mande-moi auprès de toi, ou prends tes pallikares et viens me trouver à Alikianou. Dans le cas où tu accepterais mes offres, écris-nous et n'oublie pas

alors d'amener prêtres et témoins pour le mariage. Nous scellerons ainsi notre amitié sur le saint Evangile.

« J'attends une réponse et serai toujours ton ami reconnaissant.

Francisco DA MOLIN. »

La lumière agonisante de la lampe, la vue affaiblie de Kantanoléo rendaient difficile la lecture du message. Tantôt il s'arrêtait sur certains passages saisissants, puis, jetant quelques exclamations furtives, il y revenait à deux ou trois fois; tantôt, luttant contre la faiblesse de la lumière, il s'interrompait complètement, fronçait les sourcils et essayait de se persuader, en aiguisant son regard, que le contenu de la lettre n'était point un rêve.

— Vous réfléchissez. Hésitez-vous toujours à me croire?... dit Irinéo, en voyant le chef grec qui semblait douter encore.

De tous les détails inattendus de la lettre, l'amour de son fils frappa surtout l'esprit de Kantanoléo. Cette révélation lui paraissait tellement invraisemblable, tellement contraire aux sentiments helléniques, à la soumission filiale de son Pétro bien-aimé, que, jugeant un instant toute la lettre aussi extravagante, il s'en fallut de peu qu'il ne confiât le bon religieux aux soins de son féroce gardien.

Enfant et déjà amoureux ! Un Kantanoléo ado-

rateur d'une Franque! Le docile, le chéri, le sincère Pétro tombant dans une pareille faute à l'insu de son père.... Le Prytan semblait irrité et consterné. Cependant il garda le silence, convaincu qu'une enquête plus minutieuse démontrerait facilement l'innocence de son enfant. Ce passage de la lettre était pour lui un conte fantastique, plus encore qu'une calomnie.

— Avez vous quelque autre chose à ajouter? demanda-t-il d'un ton sec.

Le prêtre demeura interdit devant l'inconcevable indifférence avec laquelle le chef accueillait des propositions aussi généreuses, aussi patriotiques.

— Un seul mot et je finis, répondit il. J'exige cependant votre discrétion.

Ce mot concerne-t-il encore mon fils? demanda le vieillard, voulant lire dans les yeux du prêtre.

— Depuis le mois d'août, Francisco, pour contenter son épouse, a renvoyé sous un prétexte le moine latin de l'Annunziata : c'est moi qui l'ai remplacé. Si les propositions de Da Molin sont acceptables, lui aussi sans doute embrassera, le jour même des noces de sa fille, le dogme de notre Eglise; d'ailleurs il a exprimé le désir de se voir instruit dans notre religion. Maintenant ma mission est accomplie. Verbalement ou par écrit, je demande une réponse.

— La proposition est sérieuse; elle exige de la prudence et du temps.

— Sérieuse, mais aussi urgente; car le chevalier qui doit se rendre à Alikianou n'aura-t-il pas besoin d'une garde armée, surtout si, à la suite de sa démission du service militaire, le préfet vient à le déclarer coupable de trahison? Et puis, si, par la grâce de Dieu, les fiançailles et les noces devaient se célébrer prochainement, ne faudrait-il pas songer d'avance aux apprêts?

— La réponse, mon révérend père, sera donnée en temps opportun! Bonne nuit. Et, rendant l'accolade du prêtre, il le conduisit dans la chambre qui lui était destinée.

La deuxième heure de l'après-miduit approchait et la lune avait terminé sa course. Les mesures, le village, les montagnes s'enveloppant de ténèbres reposaient dans un silence profond. Le chant répété des coqs qui se transmettait d'habitation en habitation, la voix nasillarde d'Irinéo qui entonnait sur un ton plaintif les prières du soir et le lourd ronflement de Zagar troublaient seuls le calme de la nuit.

Kantanoléo se retira dans une petite chambre pour demander aux caresses de Morphée l'oubli de ses chagrins. Mais le prêtre l'avait prédit, le sommeil ne vint pas le visiter; les souvenirs du jour, la lettre de Da Molin, l'amour de son fils, le présent, l'avenir produisaient dans son cœur un tel bouillonnement, une si fiévreuse ardeur de découvrir la vérité que jamais peut-être de sa vie il n'avait ressenti trouble pareil.

Le soleil venait à peine de se montrer sur la montagne d'en face, à peine dorait-il les maisonnettes de Pori, que le Prytan sauta hors du lit pour échapper à l'horrible cauchemar qui durant toute la nuit n'avait cessé de le hanter. Sa prière terminée, il descend, à peine vêtu, dans une petite cour; tout en mâchant un morceau de biscuit, il congédie ses hôtes, replie ses genoux tremblants sur un petit tapis qui recouvre le sol et mande auprès de lui son fils Pétro.

Se conformant aux usages du temps, le jeune homme, aussitôt arrivé, souhaite le bonjour à son père, et s'inclinant, il court lui toucher la main de ses lèvres.

— Arrête, dit le vieillard, retirant sa main, nous avons avant tout à régler un petit différend. Place le verrou. Et d'un geste il engageait le jeune écuyer à s'asseoir.

— Une grande faute t'inquiète, mon ami, ajouta-t-il d'un ton bref en même temps que doux, n'est-t-il pas vrai? Jusqu'à ce jour ton père estimait en toi un fils docile, un fervent chrétien, un brave citoyen, et, s'il hésite à croire ce qui lui a été rapporté sur ton compte, il veut cependant entendre de ta bouche la preuve de ton innocence.

— Quelle faute, s'écrie le jeune homme près de céder à la colère... De quoi m'accuse-t-on? Mes sens m'auraient-ils... Mais non, ma conscience

est si tranquille que l'envie me prend de châtier le calomniateur en pleine place publique.

— Mon enfant, répond le vieillard se rappelant l'honnêteté de son fils, c'est à ton père que tu dois confesser ton erreur. Attention cependant ! Oui, je suis ton père aussi bien que celui de tout le peuple crétois, mais de plus je suis ici le chef, le Prytan, le juge !

La sévérité avec laquelle ces mots furent prononcés fit reculer le jeune homme. Un éclair de soupçon traversa son esprit et lui rappela la figure du prêtre mystérieux.

— Avant mon voyage en mer et lorsque, sans mon consentement, sans le tien, tu fus nommé par le préfet porte-drapeau de Saint-Clément, dis-moi, n'es-tu pas resté cinq mois dans la ville de Canée ?

L'écuyer fit un signe affirmatif.

— T'est-il arrivé durant cet intervalle de te trouver en rapport avec des chefs francs ?

— Votre expresse recommandation me le défendait, mon père ; en raison cependant de ma position, je me suis trouvé dans la nécessité d'enfreindre votre ordre.

— Peux-tu me nommer les personnes que tu fréquentais ?

L'interrogatoire prenait une tournure inquiétante. Le jeune homme cita avec empressement et sans hésiter dix ou quinze de ses connaissances, officiers pour la plupart de la forteresse

ou de la marine. Mais le regard perçant du Pryan lui fit comprendre que ce n'était pas là ce qu'il demandait.

— Cherche mieux, dit le vieillard, avec un sourire. As-tu jamais eu quelques relations avec des archontes? T'es-tu jamais lié avec une famille de chevaliers qui a pour armoiries un moulin à vent?

Le visage d'une vierge ne se serait pas plutôt couvert du voile de la honte que la figure du jeune écuyer ne tarda à s'empourprer. Son cœur ne pouvant plus se contenir, semblait chercher à fuir sa poitrine pour aller trouver une retraite.

D'un regard humble, d'une voix émue, il répondit :

— Kouérino.

— Et aucun autre?

— Da Molin, ajouta-t-il.

— Je suis enchanté de voir que ta mémoire te vient en aide. Qui t'a introduit dans la famille Da Molin?

— Qui m'a introduit? demande-t-il, ne s'attendant pas à une pareille question et honteux de la corde qu'il s'était lui-même mise au cou... Qui m'a introduit? Personne. Le hasard... le destin... le sort...

— Le hasard... farces que tout cela! s'écrie le vieillard indigné et tremblant presque de deviner... Qu'entends-tu par le hasard, explique-toi pour que je puisse comprendre... les fils de

Da Molin, sans doute, dans la société desquels tu te plaisais peut-être à parcourir les rues de la Canée?

— Non, répond l'accusé, évitant avec effroi le regard pénétrant du juge, à part sa fille unique, Da Molin n'a pas d'autres enfants.

Le Prytan s'était levé.

— Que diable signifient toutes ces histoires, s'écrie-t-il d'une voix vibrante. Tu mens, tu hésites, tu crains de répondre!... Pétro, ajouta-t-il en abaissant le ton, ton père l'ordonne, ses cheveux blancs t'invitent à alléger ta conscience.

— Eh bien! répond le jeune homme d'une voix entrecoupée, l'année passée... le troisième jour de Pâques... C'était écrit, mon père, ça devait arriver.

Il voulut continuer, un torrent de larmes s'échappa subitement de ses yeux et étouffa sa voix.

— Courage, mon enfant; comme ami, je plains ta faiblesse... Donc, le troisième jour de Pâques...

— Etait destiné à faire courir des chevaux. Je vous ai désobéi, mon père... J'ai commis une faute... Hélas! j'ai voulu prendre part à ces courses avec mes autres camarades. Sophia, proclamée reine de la fête, devait récompenser le vainqueur d'une arme... A ce souvenir, une émotion enfantine entrecoupe la voix du brave officier, ses poumons se contractent, sa respira-

tion est pénible : il tremble que le vaisseau qui porte le cher fardeau de ses secrets n'aille, poussé par les vagues, échouer sur les côtes du royaume paternel.

— Au moins tu as été victorieux, ou bien est-ce la honte au cœur que tu as quitté les Francs? demande le Prytan, avec une sorte de bienveillance paternelle et tout en modérant son courroux.

— Le conseil équestre a déclaré ton fils vainqueur... Des mains mêmes de la reine j'ai reçu l'épée d'honneur... Telle est l'origine de notre connaissance!

— Insensé! insensé! Ton père n'aurait jamais pris part aux fêtes des Italiens. Nul de sa progéniture n'a reçu jamais une épée de la main d'une femme et surtout de la main de la plus indigne des femmes, de la main d'une Vénitienne!

— Sophia n'est pas Vénitienne, hasarda le jeune homme d'une voix soumise.

— Ah! ah! Elle est peut être Grecque! nourrie du lait de ta race!... germe franc! animal vénitien! Voilà ce qu'est ta Sophia, s'écrie de nouveau le vieillard, pâle de colère et se croyant offensé. Et sa mère?

— Kira Cristina. Oh! si elle eût été votre épouse, vous l'eussiez aimée aussi tendrement que vous aimâtes ma défunte mère, d'heureuse mémoire... Ah! si vous l'aviez connue de près,

vous lui auriez baisé respectueusement la main.

— Que dis-tu? Quelle parole s'échappe de tes lèvres? s'exclame le père avec un geste d'indignation. Rebelle, tu as baisé la main d'une maudite, la main d'une femme. Malheureux! pouvais-tu jamais baiser d'autres mains que celles de tes parents ou d'un prêtre! Hélas! les Francs de le Canée t'ont-ils donc avili à ce point, et moi qui ignorais... Le vieillard, cachant sa tête dans ses mains, se mit à arpenter le sol d'un pas accéléré.

Puis, s'arrêtant, il appuie les bras sur les hanches :

— Et Da Molin, demande-t-il, de quelle étoffe est fait ton Francisco?

— Son humanité, sa tendresse paternelle sont renommées dans toute la Crète; sa fille est élevée avec autant de soins que l'enfant d'un monarque. L'opinion générale est que, si une mort prématurée venait à lui enlever ce trésor, il en deviendrait fou; né pauvre, il eût consenti à servir au bague plutôt que d'abandonner sa famille au besoin.

Ces dernières paroles, prononcées d'un ton persuasif, étaient faites pour toucher un homme plus insensible que Kantanoléo. Après une pause qui aurait permis au témoin de cette scène de deviner la lutte de l'amour paternel avec la fierté du Prytan enracinée dans des préjugés profonds,

le vieillard, laissant malgré lui apparaître sur ses lèvres un reflet de joie :

— Pétro, dit-il, tandis qu'il baissait le regard pour délivrer son fils de la tyrannie d'un examen pénible, y a-t-il quelqu'un en Crète qui, outre son père, ses parents, ses pauvres, nourrisse un amour sincère pour la fille de Da Molin?..

— Vous ouvrez, mon père, une plaie sanglante, répond le fils, accompagnant sa phrase d'un soupir. Qui est celui qui n'adorerait la fille de Da Molin? La terre et les cieux la contemplent en silence. Deux jeunes gens se sont battus pour elle : l'un aimait ses qualités précieuses, l'autre sa figure angélique, son âme élevée. L'amour du second fut préféré. Engagé par son rival à un duel, il le blessa à mort.

— Que devint le préféré?

— Il vit aimant, il vit aimé...

— Et c'est?..

— Votre fils, s'écrie l'écuyer, tombant à genoux et cherchant à embrasser les pieds de son père.

— Mon fils! impossible! Il encourrait ma malédic....! s'écrie avec véhémence le vieillard, reculant, la rage dans le cœur, mais sans pouvoir achever le mot fatal! Lève-toi, misérable! Tes aïeux auraient rougi de regarder en face une femme avant de lui avoir été fiancé.

Jamais Pétro n'avait vu les traits de son père

ainsi contractés, sa noble figure ainsi bouleversée.

— Cet amour, reprit-il, cherchant vainement à se saisir de la main de son père, cet amour, c'est le ciel qui l'enracina dans le cœur de ton fils. Amour innocent, saint, chaste, amour pur comme le cristal, amour qui élargit le cœur, apprivoise les élans sauvages, amour qui détruit les préjugés, les rancunes. Cet amour a gravé dans l'âme de ton fils un évangile de miséricorde, cet amour y a fondé un temple saint consacré à la régénération de l'humanité.

— Malheureux que je suis ! s'écrie le Prytan, je pressentais bien les conséquences de notre séparation quand une main tyrannique arracha d'entre mes bras mon unique enfant !.. Qu'ai-je donc gagné en voulant te garantir de la relique du bois sacré, ce salut de tes ancêtres ? Pourquoi t'ai-je recommandé d'adresser tous les jours au ciel tes prières en grec, d'observer les carêmes et les jeûnes, de remplir assidûment tes devoirs de chrétien, de communier quatre fois par an dans le temple orthodoxe, de ne jamais baiser la main d'un prêtre latin ou d'une femme ? Qu'as-tu fait de toutes ces recommandations ? Quelle sera ta fin, à toi qui as foulé aux pieds les conseils et les ordres de ton père ? Va, tu es devenu Franc... Que dis-je, tu n'es ni Grec ni Franc... Créature ignoble et difforme, les Kantanoléo te repoussent.

— Père! murmure Pétro d'un air soumis, mais d'une voix calme et indignée, père, vous m'avez donné la vie; avant de vous éloigner de moi, avant de me refuser votre nom, père, reprenez-la moi cette vie!

— Est-il Grec, continue le Prytan en serrant les dents, celui qui méprise sa race, imite les hommes vils, les étrangers les hérétiques; peut-il être fils du Prytan celui qui remporte des prix à des fêtes latines, qui tâche de se rendre agréable aux chevaliers par des manières efféminées, qui, au lieu de l'image du Sauveur, baise les mains d'une femme, mains que jamais peut-être l'huile sainte n'a purifiées? Doit-il se nommer encore Kantanoléo celui qui, loin d'attiser en lui la haine contre le Vénitien, brûle l'encens de son patriotisme aux pieds d'une Vénitienne, fille d'un excommunié, fille d'un non baptisé, fille d'une langue étrangère, fille indigne de passer un seul jour sous le toit d'un Prytan? Insensé! développer les horizons de l'intelligence, élever des autels, offrir des sacrifices, poursuivre de grandes idées, des œuvres grandioses, insensé! ne sont-ce pas là des palais féeriques bâtis sur le sable mouvant?... Peut-on élever un autel sans une foi pure de tout sentiment charnel!

— Votre haine contre l'Italien, nous l'avons puisée, mon père, dans les premières gouttes de lait de notre enfance, répond le malheureux. Que la foudre anéantisse votre fils avant qu'il

vous quitte ! Mais, mon père, n'avez-vous donc rencontré que sagesse dans le cours de votre vie ? Si une figure séduisante et d'une beauté rare avait frappé vos yeux ; si la bonté de la fille, au lieu d'éteindre dans votre cœur les feux de l'amour, les avait rallumés davantage, si un désintéressement poétique, des sentiments vifs, une instruction distinguée, si les charmes du langage, des mœurs irréprochables, si la fidélité, un amour constant avaient élevé jusqu'aux cieux votre jeunesse séduite, dites-moi, père, auriez-vous, avant de vous envoler avec votre ange dans les délices éternelles du paradis, auriez-vous, dis-je, examiné si la dame de vos pensées était née d'un père grec ou d'un Vénitien ?

On rencontre des caractères qui se prêtent facilement aux émotions ; ils restent cependant invincibles. Tels des chênes abandonnant leur chevelure au mouvement impétueux du vent et conservant une racine profonde, inébranlable, jusque dans les entrailles de la terre. Le Prytan de Sélino était doué de ce caractère. La douleur de son fils allait droit à son cœur ; elle lui a arraché quelque pitié, mais n'a pu cependant ébranler sa volonté. Mettant un frein à ses larmes prêtes à couler et entourant le cou de son fils chéri :

— Mon enfant, s'écrie-t-il, retourne à la tendresse paternelle, reviens, mon bien-aimé, reviens à tes sens, cours dans les bras de ton père, dégage-toi de cet amour enchanteur qui, hélas ! te conduit

à la ruine, toi, ta famille et peut-être ta race tout entière. Ton âme était un miroir reluisant... les soupirs des Franques me l'ont terni; mais si la surface de ce miroir a souffert, le cristal en reste encore pur. Reviens, mon fils, tandis qu'il en est temps encore, repousse ces magies délirantes qui noircissent la vertu virginale; cours vole au tombeau de tes pères et verse sur leur dernière demeure des larmes de repentir... Ignore-tu donc que ce sont eux qui, luttant contre des calamités redoutables, nous ont conservé notre patrie, notre religion, notre langue... Ne sont-ce pas eux qui nous ont sauvés du précipice de l'esclavage perpétuel dans lequel sont tombés les Juifs?... Ce sont encore eux, Pétro, qui, fermement attachés aux préceptes de leurs aïeux, ont transmis de père en fils la grande et sainte religion... Fils chéri, la trompette de la Résurrection ne cesse de nous rappeler notre esclavage, le *Christos Anesti*¹, descend tiède encore sur nos lèvres aux baisers des premiers martyrs... Restérons-nous insensibles alors que l'enfant même, impatient dans le sein de sa mère, commence déjà à désirer la lumière du monde? Non, pour Dieu! Si nous renions nos coutumes anciennes, qui prospérera, qui sera celui qui tiendra sur les fonts baptismaux de Sainte-Sophie le nouveau David....?

¹ « Christ est ressuscité. » — Acclamation en usage chez les Grecs pendant les fêtes de Pâques. (*Note du traducteur.*)

Ces paroles du Prytan éloignèrent de l'amant tout écho d'affection filiale. — O Sophia, enfant au céleste visage, s'écrie-t-il en interrompant les conseils paternels, est-ce que le temple qui porte ton nom ne serait pas racheté déjà si dans la période obscure de notre esclavage, nos devanciers avaient été guidés la nuit par un astre comme toi !

Cette comparaison assombrit de nouveau le visage du vieillard. — Folies, folies que tout cela ! répond-il en fronçant les rides de son front... Dans ma cabane l'épouse est choisie, non pour sa beauté, mais conformément aux usages du pays. Ton père s'est assuré déjà pour toi une fille, jolie, instruite, sage et bonne ménagère.

Péto se leva comme mû par un ressort ; puis, reculant de quelques pas et blême de colère :

— Père cruel et impitoyable ! Tu ne sais donc pas assouvir autrement ta haine contre le Vénitien qu'en faisant naître le désespoir dans le cœur de ton fils et en perdant la famille d'un honnête homme ? Tu dis notre maison soumise à des règles, mais un cœur de soldat se soumet-il si facilement au joug d'une véritable tyrannie ? Notre amour s'appuie sur une foi réciproque. Sophia me sacrifie ses vertus et sa jeunesse, moi, je lui ai juré ma fidélité ! Sans moi, Sophia entre au couvent ; sans elle, mon existence devient une éternelle nuit.

— Fou! tu ajoutes foi aux paroles et aux serments des Francs!

Ecouter leurs serments, se fier à leurs lèvres,
C'est pêcher sur les monts, prendre en mer des lièvres¹.

Ah! ah! les serments des Francs... continua le vieillard, ne mettant plus de frein à son courroux et désignant la porte de l'index. Sors de ma présence, retire-toi, parjure! enfant prodigue!

Nul mieux que le fils ne connaît les faiblesses de son père. Pétro connaissait de longue date la bonté du sien.

— Votre volonté est pour moi vérité d'Évangile, répond-il en baissant la voix et joignant les mains, mais laissez-vous s'écouler un jour sans que vous serriez votre fils entre vos bras?

— Reste donc! D'ailleurs il me faut encore des éclaircissements. Puis, se reprenant, il murmure : Ton indigne amour est prouvé, Da Molin n'a pas menti. Il est rare de rencontrer la vérité dans la bouche d'un Franc. Bravo, Francisco!

Sûr maintenant de la passion de son fils, le Prytan entra peu à peu dans les détails de son aventure. Il désira savoir jusqu'à quel point les parents de la fille connaissaient leur amour et sur quels sujets roulait d'ordinaire les discours de son fils avec le chevalier Da Molin. Il s'informa des duels qui avaient eu lieu et dans l'un desquels

¹ Proverbe c'étois. (*Note du traducteur.*)

l'antagoniste de Pétro était tombé mortellement blessé par cette même épée qu'il avait reçue des mains de son amante. Il n'a pas omis de demander l'époque de la dernière rencontre des amants, comment s'est faite leur séparation, les serments qu'ils ont échangés, le caractère de la dame Da Molin, les relations, les occupations, les habitudes du chevalier, etc. Un incident imprévu obligea encore le Prytan à entrer dans de nouveaux détails. Comme on vint à parler du prêtre Irinéo, l'écuyer raconta que, vers la fin du mois d'août, ce prêtre, revenant à la Canée de Candie, avait confidentiellement déclaré que de graves soupçons pesaient sur Francisco dans la capitale et qu'on craignait qu'avant peu il ne fût appelé à Méghalocastro pour donner au Mystique¹ des explications sur ses opinions et certains actes suspects.

— De qui tiens-tu cette nouvelle, demande le père.

La question arrêtait le jeune homme sur un terrain brûlant. En effet, par suite du siège, toute communication avec la Canée était interrompue depuis de longs mois.

— De qui?.. fit-il embarrassé. Cette nouvelle m'est venue de la fille même de Da Molin.

¹ Fonctionnaire de l'administration vénitienne qu'on appellerait aujourd'hui Secrétaire général. (*Note du traducteur.*)

— De Sophia ! de la fille du Vénitien ! Comment ! Ne me disais-tu pas il y a quelques instants que votre dernière entrevue eut lieu le 19 mai passé ?

— Assez, mon père, pour l'amour de Dieu ! Ignorez-vous que le courrier de Fotina vous cherche ?

— C'est mon affaire... Comment la fille franque t'a-t-elle confié cet incident ?

— Par une de ses lettres.

La foudre tombant à ses pieds n'eût pas produit impression plus vive sur le Prytan.

Par une de ses lettres ! Par une de ses lettres ! Elle sait donc écrire, elle fait courir des messagers pour échanger d'indignes paroles avec ses amants ! Bravo, kir Pétro, bravo, par mon âme ! Ton astre a élevé jusqu'au milieu des nues ton amour filial, ton dévouement à la patrie ! Oui, il a civilisé tes mœurs, il a fait disparaître ton ignorance !.. Va, tu es complet maintenant... Et secouant ses longs cheveux d'argent, il les laisse retomber sur sa joue flétrie ; puis au paroxysme de la colère :

— Robe vénitienne, souillée de toutes les impuretés ! honte de la vertu ! Quel est le Satan qui t'a jetée sur mon chemin ? Quelle malédiction t'amène dans la famille de mes ancêtres ? Et toi, fils ingrat, misérable bâtard du démon et de la nonne, ne laisseras-tu donc pas à l'abri de souillure ce rocher même sur lequel le gypaète vient édifier son nid ?

Pour le Prytan, cette lettre était un scandale nouveau. Il lance des malédictions terribles, mais il s'apaise encore et commence à envisager l'incident sous un autre aspect. Le style ingénu, les idées, les mots, le sens de la lettre lui prêteront peut-être quelque excuse, quelque argument de nature à justifier l'obstination de son fils à vouloir une pareille union.

— As-tu déchiré la lettre? demande-t-il.

— Je la conserve comme une relique sacrée, et avec elle bien d'autres encore!

— Et dans quelle langue as-tu répondu?..

— Oh! ma bien aimée connaît notre langue à merveille, se hâte de répondre le jeune homme avec un air de triomphe. Elle mesure les vers d'Homère, traduit Hérodote, emploie même des mots dont difficilement je puis saisir le sens. Nous, au collège de Leonzzi, nous récitions les poètes sans les comprendre, mais elle, oh! elle les comprend, elle les savoure et grave les vers dans son esprit, leur donne une vie nouvelle par sa parole, par son geste. Mon amante est un vase de sentiments délicats d'où émanent l'harmonie et la poésie divine! Ah! mon père, si vous voyiez sa figure angélique vous seriez troublé par ce regard perçant. Son doux sourire aurait modéré vos malédictions.

— Assez! assez! dit le vieillard, interrompant le panégyrique. Où sont les lettres?

Péto remit sans hésiter la correspondance, et

le père, prenant aussitôt le premier feuillet, invita son fils à lui en donner lecture aussi clairement que possible.

La Canée, 11 septembre 1869.

« Que dis-tu, Pétro, une rencontre à l'insu de mes parents? Ne te suffit-il pas de m'avoir décidée à t'écrire, à recevoir tes lettres, tu veux aussi que j'enfreigne les devoirs d'une fille honnête en trompant la vigilance de mes parents? Non, ne me le demande plus. Si un jour la divine providence venait à exaucer nos vœux, toi le premier ne me défendrais-tu pas pareille chose ?

« Nos vœux ! Me voilà encore dans les mêmes rêves, au milieu des mêmes illusions. Je cache mes larmes sous le sourire et le monde me croit heureuse. Je me consume intérieurement, et, les insensés ! ils me croient la fille la plus fortunée de la Canée !... Oh ! s'ils savaient ! Que valent tous les biens de la terre si, à chaque soupir, à chaque gémissement, le cœur se fane et pâlit comme la fleur des champs sous la faux ? Des consolations ! Elles soulagent la douleur, mais guérissent-elles la plaie ? Autant arroser des fleurs séparées de leur tige... Hélas ! ne suis-je pas aussi une fleur arrachée, une fleur que le déclin du soleil verra languir... Da Molin a-t-il tort de rêver un gendre vénitien ? Ton père n'a-t-il pas raison de souhaiter pour toi une épouse grecque ? Peut-on les condamner ? Le souhait de tous deux est juste, et cependant la tombe qu'ils tiennent, jour et nuit,

ouverte devant moi n'en est-elle pas moins affreuse? Dieu de toute sagesse, source souveraine d'harmonie et d'amour, comment permets-tu à tes créatures de séparer deux âmes que ta main sacrée voulait unir!

« Que les lignes de ta lettre sont émouvantes ! Je les ai lues et relues si souvent que je les sais par cœur. Tu me demandes mon avis. Hélas ! les désespérés espèrent alors que l'espérance est morte. Tu es malheureux, dis-tu, mais que ta position est meilleure que la mienne ! Hellène, tu hérites d'une âme supérieure aux autres âmes. Hellène ! ce seul mot n'en dit-il pas assez ? Je le prononce, mon bien-aimé, et son écho chasse le brouillard de mes pensées, je le prononce, et mon cœur bondissant se révolte contre sa prison... Tu as des soulagements, toi, tu descends de la plus noble race du monde ; tu professes la religion des saints Apôtres, tu suis le culte de ton adorée et chère mère. Que dis-je, tu as une patrie que tu aimes, que tu sers, que tu exaltes à la rage de tous les tyrans de la terre, une patrie qui te couvre de maternelles bénédictions ! mais lui, Da Molin, mon père ?.. Dans quelle arène de patriotisme disputera-t-il avec le fils d'un archonte grec le prix de sa bravoure, les lauriers de son abnégation héroïque?... Plains-le, Pétro ! mon père est le type de la loyauté, le modèle de l'honneur ; mais qu'il me serait plus cher s'il imitait l'exemple de

son aïeul d'éternelle mémoire, s'il se décidait à renier enfin une patrie inconnue, isolée, étrangère, une patrie de laquelle il se voit séparé par les abîmes de la mer et par un long cycle de douze générations ! »

Le langage, le style, les sentiments de cette lettre étonnèrent le Prytan. Il doutait cependant de leur sincérité.

— Pétro, dit-il avec douceur, si ta défunte mère n'avait été dans sa vie et dans sa mort un modèle de toutes les vertus, si en toi je ne reconnaissais la chair de ma chair, cette lettre m'aurait paru une ruse vénitienne et toi un traître involontaire, ou bien même un agent du duc... Es-tu convaincu, peux-tu me garantir que cette lettre interprète sincèrement les véritables sentiments de la jeune fille ?

Le fils fit, de ses trois doigts, le signe de la croix et répondit :

— Si ce qui est écrit dans ces lettres est faux, je veux, mon père, que vous me proclamiez traître devant tous mes camarades.

— Il est donc malheureux que cette fille soit née d'un archonte franc... Et retirant de la liasse une seconde lettre, il en demanda la lecture.

27 juillet 1570.

« L'obstacle religieux ne suffisait-il pas à nous séparer, qu'il y faut joindre encore les malheurs de la guerre ?

« Oh ! mon bien aimé, attendrai-je longtemps avant d'avoir une réponse de toi ? Je prie, je supplie, j'implore et, telles que des nuages chassés par l'hiver, mes prières s'évanouissent sans résultat. La lecture ne me soulage plus. Si parfois elle arrive à dissiper les sinistres pressentiments de ton amie, soudain mon esprit fidèle retourne au passé comme l'aiguille magnétique vers l'aimant.

« Je me couche, je me lève, je t'appelle, je t'invoque... et seule la plainte nocturne répond à mes cris. Si le sommeil de l'aube me surprend, les tressaillements de mon cœur ne tardent pas à me réveiller en sursaut. Je crois entendre les doux sons de ta voix, le piétinement de ton cheval dans la cour... Oh ! jusqu'à quand cela durera-t-il ainsi ? Vivrai-je assez pour te voir vainqueur à la tête de ta compagnie, ou l'huile de ma lampe se consumera-t-elle avant que les ténèbres s'enfuient et que le jour du jugement paraisse ? Je n'ai pour toute consolation que ton souvenir. Oui, c'est ce souvenir qui m'a conservée jusqu'ici à la vie ; telle, une chapelle déserte, éclairée seulement par la lumière de l'astre miraculeux, la solitude de mon âme s'oublie aux rayons brillants de ton visage. Mais, Péto, les gémissements de ta bien-aimée arrivent-ils parfois jusqu'à toi ? Vois-tu ta Sophia, l'entends-tu, lorsqu'assise sous le platane de son jardin, elle

confie aux ailes du zéphir le chant plaintif de
Platzia Flori pour son amant absent :

Doux ami, mon amour, trésor, ma pure flamme,
Soleil, aurore et jour, souverain de mon âme,
Si j'ai vécu pour toi, c'est par toi que je meurs,
Pour toi j'attends Charon aux rives des longs pleurs ;
Mais hélas ! je n'ai pas de messager fidèle
Pour t'envoyer si loin mon adieu sur son aile.

— Assez ! assez ! s'écrie le vieillard interrom-
pant la lecture. De telles choses sont bien faites
pour enflammer les cervelles de jeunes gens. Lis
moi sa dernière lettre.

— Qui est aussi la plus importante, fit remar-
quer Pétro, non sans fierté.

11 septembre 1870

« Ah ! messager où es-tu ? Comment ne parais-tu
pas encore ! les faits pressent ; il faut, oui, il faut
que je les raconte au plus tôt.

« C'était le 15 du mois dernier ; nous étions au
repas quand quatre officiers de la police, conduits
par l'agent secret du préfet, se présentent à la
porte. Je ne décris pas notre frayeur. L'agent,
que mon père avait comblé de bienfaits, demande
les clefs de son cabinet de travail et court ouvrir
les tiroirs, les caisses, y prend tous les papiers,
les cachète et les dépose dans un sac. Il se
comporte cependant avec politesse, et, tout en
nous annonçant que mon père allait s'absenter
pour trois ou quatre jours, nous prie de ne rien
craindre pour lui. Une voiture attendait ; l'agent de

police invite mon père à y prendre place, et aussitôt les voilà partis au galop, laissant maîtres et serviteurs verser des larmes amères et plongés dans la plus mortelle angoisse.

« Je t'ai déjà écrit que ma santé devenait mauvaise; le sommeil m'avait quittée, mon visage était pâle et le pressentiment d'une grave maladie me poursuivait sans cesse... Où étais-tu, Pétro mon bien-aimé? ne me voyais-tu pas dans tes rêves prête à rendre l'âme? Que faisais-tu tandis que ta bien-aimée luttait toute une semaine avec la Parque cruelle?

« La triste et subite arrestation de mon père affecta ma mère au point de la rendre malade.

« La chose était plus sérieuse que nous le supposions d'abord. Hélas! de quoi n'est pas capable la malice des hommes! Des jaloux avaient tramé un complot contre nous. On disait entre autres choses que Da Molin, ancien ennemi du Duc, correspondait avec Kanalé, recevait chez lui tous les suspects, se concertait avec eux pour assurer la reddition de la forteresse. J'avoue que mon père n'a jamais été l'ami d'un tel gouvernement, mais tout honnête homme le croit assez sage pour ne pas se confier à des personnes aussi viles que les agents du grand mystique. Les paroles des malveillants ont été écoutées au mépris des hommes sages, et mon père succomba à la colère du Duc. Le successeur du père Lazare qui se nomme Irinéo et qui revenait alors de Candie, prêtre bien

respectable et instruit, nous révéla le premier ces menées. Qui jamais aurait cru que la police de Candie garderait mon père emprisonné dans la forteresse pour le faire passer en jugement et le confronter avec les témoins ?

« La douleur, la crainte, m'abattirent. Pour prendre soin de ma bonne mère, je succombai moi-même, mes paupières se fermèrent, la fièvre augmenta et ton amante fidèle luttait avec la mort, glacée, sans vie, sans mouvement. Ses parents perdirent tout espoir de la sauver, les pauvres de la ville s'en allaient pleurant et promettant au Tout-Puissant des messes et des cierges.

« Dans cet intervalle, mon père revint, libéré sous caution. Dans quel état trouva-t-il sa malheureuse famille ? Son épouse gravement malade, sa fille à moitié morte et abandonnée par le conseil des médecins à la miséricorde divine. Je ne te raconte pas les faits selon mes souvenirs, car j'avais perdu le sentiment de moi-même. Le délire dura cinq jours et cinq nuits... O Dieu ! comment oublierai-je jamais ta bienveillance ! n'est-ce pas toi qui, en l'absence de mon père, m'as secourue et protégée ? N'est-ce pas toi qui empêchas ma langue inconsciente de trahir les secrets de mon cœur à des oreilles étrangères?... Ce que j'ai dit, ce que j'ai avoué, ce que j'ai dévoilé dans l'égarément de mon esprit, on me le cacha, mais je n'ai rien laissé, je crains, sans le découvrir aux miens...

Nos serments réciproques, nos lettres, nos conversations, tout a été trahi par mes propres lèvres... Fatalité! depuis que ces secrets me furent arrachés, je sens dans mon cœur un trouble immense. Oui, mon père les connaît, ma mère les connaît, et qui sait si les domestiques ne les murmurent pas tout bas...

« Pourquoi le ciel m'a-t-il préservé de la mort? Les médecins ont déclaré ma convalescence. Le trouble de mes idées, la lacune de mes souvenirs me permettront-ils de continuer ce récit? L'arrestation de mon père, ma maladie, mon délire, tous ces évènements ne m'ont pas été envoyés par le Tout-Puissant sans un dessein profond. J'ai appris à apprécier davantage la vertu, la tendresse de mes parents... Écoute :

« Mardi dernier, mon secret étant découvert, j'ai eu un entretien avec mon père. Pouvais-je nier? J'ai donc avoué ce que mon égarement avait déjà trahi. Mais contre tout espoir j'ai trouvé mon père favorable. Passant ses bras autour de mon cou et baignant mon visage de ses larmes, — Chère fille, me dit-il, n'es-tu pas le fruit unique de mon union, la lumière de mes jours, l'espoir de ma postérité? Que ferais-je de la vie si tu venais à me manquer? Me suis-je jamais opposé à ton désir? Quel est le cœur paternel qui ne serait touché par l'aveu des pures amours de son enfant? Da Molin aurait des entrailles de tigre si, se laissant entraîner par des préjugés

vulgaires, il étouffait dans le cœur de sa fille une passion chaste et noble, s'il condamnait un amour duquel dépend le bonheur de cet enfant. Confiance, Sophia, ajouta-t-il, serrant mes mains dans les siennes, de tels préjugés n'inquiètent nullement l'esprit de ton père. Da Molin est né sous un ciel hellène, le lait qui l'a nourri est hellène, il a l'âme hellène et si parfois il *italise*, il le fait par nécessité... Au contraire, ma fille bien-aimée, espère en la toute-puissance de Dieu, maintenant que ta secrète passion m'a été révélée...

— Péto, veux-tu apprendre une nouvelle plus agréable encore? Mon cœur palpite, mes yeux se troublent d'émotion — « Que désires-tu, me de-
« mande mon père, déposant sur mon front un
« affectueux baiser. — Veux-tu, mon enfant, que
« j'embrassa ouvertement tes sentiments démoc-
« ratiques? Veux-tu que je secoue devant tous
« la boue de l'archontat? La liberté nourrit dans
« mon âme une mystérieuse ardeur. Ton désir
« sera accompli. Tu souhaites peut-être que j'em-
« brasse le parti de l'insurrection! Prends pa-
« tience. Anssitôt que je serai parvenu à fuir la
« surveillance des agents, je sortirai de la Canée
« avec toute famille, offrant à la lutte crétoise ce
« que j'ai de plus précieux au monde... Le chef
« du parti autonomiste se nomme Kantanoléo...
« Qui sait, mon enfant, si l'union d'un Skordilli
« et d'un Da Molin ne pourra pas contribuer aux

« intérêts de notre commune patrie et à l'accomplissement de tes désirs ! »

« O mardi mémorable, ô jour d'heureux augure, pourquoi as-tu expiré aussi, et n'es-tu pas demeuré sans soir ! Je me suis jetée aux pieds de ce père généreux et j'embrassais ses genoux, tandis que ma mère se précipitait dans ses bras en versant un torrent de larmes joyeuses... Mais comment te décrire un tel bonheur ? Le papier peut-il dire tant de joies ? Je perds la suite de mes idées, songeant que le descendant des Da Molin se prépare à laisser un nom immortel dans les annales de la Crète affranchie... Quoique fille d'un archonte franc, Sophia a un père d'une âme élevée, comme le tien. »

Le vieux Prytan de Séline aurait plus facilement cru au coucher du soleil à minuit qu'à des sentiments si pleins de patriotisme dans la lettre d'une fille vénitienne. Ces lectures le plongèrent dans des méditations en désaccord avec tout ce qu'il avait eu jusqu'alors de désirs, de desseins. En vain essayait-il de conserver le regard sévère du juge.

Les opinions de la fille de Da Molin, son dévouement pour Pétro, les dispositions si dignes, si louables de son père, l'honneur, l'hellénisme de sa mère, inquiétaient le vieillard, excitaient ses colères. Interrompant de nouveau la lecture, et appuyant sur l'épaule de son fils sa tête aux blancs cheveux.

— Si j'avais ton âge, dit-il avec attendrissement, — cette fille ne m'eût-elle pas rendu fort commetoi?... Mais, mon enfant, pourquoi ne m'as-tu pas confessé tout cela? J'aurais peut-être fait taire les scrupules du Prytan sous les cris de ma tendresse.

— La fin de la lettre est digne d'attention, répondit le fils avec confiance.

Sur un signe du père, Pétro reprit la lecture.

« Je termine ma lettre par un récit que je dois à ma mère. Le délire de mon esprit me donnait, paraît-il, des visions étranges. Je croyais assister à un combat furieux. Ne pouvant rester spectatrice insensible de tes souffrance, je formais un régiment de femmes : c'étaient les sœurs, les filles et les fiancées des combattants. Déployant le drapeau, je me jetais au milieu du conflit. Tu te battais comme un lion, mais, couvert de blessures et cependant luttant encore avec courage, il s'en fallait de peu que tu ne devins prisonnier des Vénitiens. Ton danger augmente mon ardeur ; frémissante, je vole à ton secours... Hélas! je tombe au pied de ma couche, ma tête brûlante réchauffe le plancher. Père et oncle, tous deux témoins de la scène, me soutiennent, mais la fièvre alimente ma vigueur, j'échappe à leurs étreintes et libre je vole encore à ton secours... T'ai-je sauvé? Je n'en sais rien. Que suis-je devenue? Je l'ignore... Oh! pourquoi, rêve enchanteur, ne pas te réaliser? Pourquoi ce courage, fruit de

mon amour, s'est-il consumé en de fiévreux égarements, alors qu'il est capable de se traduire en un dramme réel de foi, de constance, de dévouement? N'est-ce pas la foi qui a soutenu l'inébranlable fermeté des martyrs?»

— Assez ! dit le Prytan, tendant la main à son fils et essuyant une larme... Je sais ce que je voulais savoir. Cela suffit. Retire-toi et emporte ma bénédiction.

— Ta bénédiction ne s'étendra-t-elle pas aussi sur Sophia? demande l'écuyer, arrêtant la main de son père, ta bénédiction ne sanctionnera-t-elle pas le dévouement à l'hellénisme de la fille vénétienne?

Le Prytan sourit et fit de la main un signe qui disait : Prends patience! Puis, battant dans ses mains, il appelle l'un de ses pallikares.

— Damiano, lui dit-il à voix basse, je veux de nouveau essayer ton habileté. Moi, je quitte à l'instant Pori pour le quartier général. Aussi prudemment que possible, élance-toi sur ton cheval rapide jusqu'à Alikianou, et dans quatre heures au plus tard viens me rapporter si Da Molin s'y trouve avec sa famille et quel est le nombre des personnes qui l'accompagnent.

Peu après cette scène, la compagnie que nous avons déjà vue la veille, s'acheminait vers le quartier insurrectionnel, suivie toujours par Zagar. Le jeune écuyer et le prêtre Irinéo chevauchaient silencieusement, le premier ne

connaissant rien encore de la mission du religieux, le second désespérant de son ambassade.

La proposition du Sior Francisco, la manière dont elle était présentée, les garanties qu'elle offrait, sa concordance avec les derniers évènements, tout cet ensemble devait imposer la conviction à un esprit doué de sagacité et de jugement. Kantanoléo pensait ainsi :

Le destin enlève souvent l'homme à sa famille, à sa patrie, à sa religion ; il ne peut le séparer de l'époque à laquelle il appartient. De même que l'ombre suit l'homme quand il marche, de même aussi, d'après la loi de la nature, bonheurs et malheurs d'un même temps sont indissolublement liés. L'archonte grec de Séliny pouvait-il s'affranchir de cette loi ? Kantanoléo, comme tout autre à sa place, avait embrassé les opinions de son époque. Plutôt que de témoigner de l'amitié à un archonte franc et de lui tendre une main secourable, il eût préféré perdre le bras. Cette répugnance s'explique par une animosité transmise de père en fils et qui, dès avant la conquête de la Crète, avait séparé la race des Grecs de celle de l'Italien. La différence de religion accentuait encore cette haine. Quoique Grec de son époque et véritable Crétois, Kantanoléo était en même temps homme de raison : il se sentait Prytan et chef de l'insurrection. Certes, comme simple citoyen, comme père, il aurait déjà sans hésitation rejeté l'idée d'un mariage qui devait ouvrir la porte de

sa maison à un archonte franc; mais ce mariage s'enchaînait à des intérêts publics et semblait destiné à amener d'un coup l'accomplissement de ses rêves et la délivrance complète de sa patrie. Par suite, en sa qualité de Prytan, devait-il mépriser les propositions de Da Molin? Il pensa devoir discuter avec ses camarades cette importante question.

Ainsi disposé et ayant besoin d'être seul afin de donner un libre essor à ses pensées, il fit signe à la caravane de prendre les devants.

Alors commença la lutte entre l'homme privé et le Prytan, ennemi acharné de Venise et des Vénitiens. Par malheur, disait l'homme privé, l'heure presse; l'état des opérations du siège ne permet pas de délai; il faut, avant deux ou trois jours au plus tard, donner une réponse quelle qu'elle soit. Que sera cette réponse? Accepterai-je le mariage? Hélas! N'est-ce pas violer mes devoirs, renier les traditions de mes pères, nos usages, la religion? N'est-ce pas donner à mes fils, à mes compatriotes, un exemple de scandale? Si Da Molin est vraiment patriote sincère, pourquoi ne nous prêle-t-il pas le secours de ce patriotisme de toute autre manière? Cette alliance peut-elle augmenter ou diminuer sa bravoure?.. Oublierai-je les prescriptions de mes pères, avant que lui-même n'abjure le dogme Latin des siens? Non, non, qu'il devienne auparavant orthodoxe,

mon coréligionnaire, et alors seulement nous nous occuperons de ce mariage.

Mais, reprend le Prytan, qui pourra, après avoir parcouru les lettres de cette fille, après avoir connu la conduite de Da Molin, qui pourra mettre en doute de tels sentiments? Son amour de l'humanité est constant pour tous; ses mérites de père, ses autres vertus témoignent assez en sa faveur. Si quelqu'un hésitait encore, les épanchements spontanés et sincères de la fille, les informations du prêtre Irinéo, les aveux de mon fils ne suffisent-ils pas pour éloigner tout soupçon? — Si c'est un piège qu'on veut nous tendre, lui, sa femme, sa fille ne se seraient pas livrés à notre pouvoir. Que dis-je, il n'aurait pas permis que les sentiments grecs de son enfant nous fussent connus, moins encore nous offrirait-il le concours de ses biens.

Tout en songeant ainsi, il entra dans le quartier militaire. Après une frugale collation, il inspecte la garnison et donne les ordres nécessaires. Il n'avait pas terminé que Damiano revenait d'Alikianou. L'archonte franc avec sa famille et quatorze personnes sans armes se trouvaient depuis trois jours à Alikianou; sur la tour archontale flottait avec orgueil le drapeau de Saint-Georges, les habitants des villages environnants emplissaient l'air de leurs clameurs enthousiastes, et, accourant saluer le patriotisme

de Da Molin, déchargeaient leurs armes en signe de vive allégresse.

Cette nouvelle confirmait les assertions du prêtre. Le Frytan mande alors ses collègues et leur communique tout ce qu'il a appris depuis la veille.

Contre tout attente, la lecture de la lettre de Francisco est accueillie par des applaudissements et de chaleureux bravos. La déclaration de Pétro confond le conseil, les révélations de la fille vénitienne élèvent leur enthousiasme jusqu'aux nues. Enfin les quatre membres de la Pendandrie se jettent dans les bras du Président. La nouvelle que le drapeau de Saint-Georges couvre de son ombre la maison du renégat les enivre de joie.

Cependant les doutes, les observations de Kantanoléo viennent modérer ces premiers élans, et la discussion d'un sujet de si haute importance se prolonge longtemps dans la nuit. Le lendemain elle est reprise plus ardente encore. L'affaire paraît plus délicate qu'on ne l'avait cru d'abord, et, les délibérations menaçant de ne pouvoir prendre fin, le conseil, tout en estimant que cette question engage l'intérêt personnel du Prytan, décide d'en confier la solution au patriotisme constaté de Kantanoléo.

Le vieux Yorghi se sentait enfin fixé. Le soir du même jour, il invite le prêtre Irinéo à une entrevue.

— J'ai réfléchi et j'ai pris conseil, lui dit-il. En

votre qualité de prêtre respectable et en vrai patriote vous m'approuverez j'en suis sûr. Vous m'avez apporté deux propositions différentes. La première concerne la politique du Sior Francisco, la seconde se rapporte au mariage de mon fils et m'est entièrement personnelle. Comme entre famille et Gouvernement il n'y a rien de commun, nous devons aussi, il me semble, discuter séparément chacune de vos propositions. Êtes-vous de mon avis?

— Expliquez-vous davantage, Seigneur.

— Pour ce qui regarde la première proposition, ajouta le Prytan, exprimez au Sior Francisco, en mon nom, au nom de la Pendandrie, au nom de tout le peuple Crétois, au nom de la sainte indépendance, nos plus sincères félicitations. Nous acceptons ses offres généreuses et avec un amour fraternel nous lui tendons la main. Je le laisse libre de choisir dans l'indépendance que nous poursuivons la meilleure place. En ce qui concerne maintenant sa seconde proposition, je ne rejette pas l'alliance que Da Molin m'offre, au contraire, je m'en réjouis et m'en honore. Mais, puisque la lutte touche à son moment décisif, puisque le sang de nos frères se verse encore, puisque les chances de l'île sont encore indécisées, je croirais préférable de ne songer aux noces que le jour seulement où le drapeau de l'autonomie flottera par la grâce de Dieu sur les murs de la Canée. Alors, dans cette même métropole latine, devenue

grecque, nous couronnerons les jeunes mariés avec les lauriers de notre victoire.

— La prudence de votre réponse fait ressortir mon ignorance, répond le prêtre en croisant les mains et laissant pencher la tête sur son sein. Comment, moi qui ne suis qu'un indigne, oserai-je jamais m'opposer à vos volontés? Et cependant, Seigneur Yorghy, permettez-moi une observation. Hier vous manifestiez une défiance excessive vis-à-vis des archontes de la Canée; aujourd'hui je remarque le contraire. D'où provient donc ce changement?

— Que voulez-vous dire? demanda le Prytan se rasseyant.

— Francisco Da Molin, chevalier de nom et de fait, estime autant que vous la fidélité des archontes; lui aussi est d'avis que l'île ne sera jamais délivrée de cette peste tant que le dernier des Latins ne se sera converti à notre croyance. Ne vous ai-je pas déclaré que Da Molin est résolu d'embrasser notre foi grecque? Dans quel but? Votre intelligence subtile n'a-t-elle pas saisi son intention? Il entreprend ce rôle difficile, fermement convaincu que tous les chevaliers de la Canée imiteront son exemple. Maintenant, réfléchissez encore et répondez.

— Et si je refusais?

— Tandis que d'un commun accord vous travaillez à conduire l'élément latin à l'hellénisme, d'autre part, rejetant son alliance, vous renvoyez

à une époque incertaine la conversion de Da Molin. Je l'ai dit, je vous le répète, Francisco se dispose à devenir orthodoxe, non cependant avant qu'un lien sacré n'unisse sa fille à votre fils...

— En un mot, Da Molin n'est point satisfait de la seule main du Prytan, il exige en outre pour sa fille celle de mon fils, ou mieux, il fait une condition de l'alliance sans laquelle il refuse de devenir chrétien et de nous prêter son concours. N'est-ce pas là ce que vous voulez dire?

— Yorghî Kantanoléo! s'écrie le prêtre d'une voix profonde, soyez homme pour que vous soyez juste et humain. Amour paternel et amour du pays sont les cordes d'un même instrument. Qui est celui qui pourra arracher l'une de ces cordes sans rendre l'autre discordante ou muette! Le cœur de l'homme, créé de la chair sur laquelle fut sculptée la loi d'amour, est, comme son créateur, un et indivisible. Pouvez-vous nier que vous ne soyez heureux et fier toutes les fois que votre fils remporte le prix du tir? Qu'assis sur les bancs de l'estrade, vous ne souhaitiez intérieurement qu'il remporte la victoire sur ses trente autres camarades? Pouvez-vous en honnête homme affirmer qu'il vous soit indifférent que ce soit votre fils ou tout autre patriote qui aille planter sur les murs de Méghalo Castro l'étendard de l'indépendance? Ne cachez pas à un prêtre l'aveu de votre faiblesse? Vase fragile, dans ce grand hôpital du monde, rien ne prouve mieux la fai-

blesse chancelante de l'homme que l'amour paternel... Vous succombez comme père et vous vous moquez des fautes que commettent les autres pères! Que nous enseigne donc l'Évangile? Ne condamnons jamais notre prochain avant que d'avoir entendu sa justification! Vous voulez condamner Da Molin parce qu'il cherche à allier les devoirs de son patriotisme au bonheur de sa fille... Injustice! vous fermez l'oreille aux soupirs de votre fils, vous méconnaissiez l'amour chaste qui flétrit sa jeunesse. Soit! à Dieu seul on doit compte de ses sentiments. Mais, dites-moi, si, au lieu de deux fils, de trois petits enfants et de nombreux parents, vous n'aviez au monde d'autre héritier, d'autre représentant de vos traditions de famille et de noblesse qu'une fille unique, votre seule espérance, si cette fille, miracle de modestie et de sagesse, venait vous dire, les larmes aux yeux et l'éloquence du désespoir sur les lèvres : « Le mariage ou le couvent... » Dites-moi, Kantanoléo, en véritable chrétien et la main sur le cœur, que feriez-vous?

Un silence succéda à ces paroles. Peut-être le Prytan, pénétrant dans les replis de sa conscience, sentait-il s'ébranler le dernier rempart de ses préjugés.

— Vos paroles ramènent dans mon cœur la pitié, dit-il après quelques minutes de réflexion. Oui, je plains la malheureuse fille. Quoique nourrie de lait étranger elle ne m'est pas indiffé-

rente. Vous croyez, dites-vous, que son père consentirait à embrasser l'orthodoxie le jour de ses fiançailles !... C'est là la seule difficulté. Si elle n'est écartée, je ne puis rien. Mais si Francisco consent, de mon côté j'accepte le mariage.

Il faut avouer que le Prytan, quoique logicien non initié, employa les arguments les plus rationnels pour aplanir cet obstacle.

De deux choses l'une, pensait-il ; il accepte ma condition ou bien il la rejète. S'il la rejète, que le mariage s'en aille au diable ! Si au contraire il accepte, son serment solennel n'est-il pas une garantie suffisante ?

Irinéo semblait réfléchir.

— Crois-tu la difficulté insoluble ? demanda le Prytan.

— La condition que vous imposez, Kantanoléo, est sérieuse. Ne désirez pas à votre prochain ce que vous ne voudriez pas pour vous-même... Comment agiriez-vous envers le séducteur qui, pour le rachat de trois forteresses, viendrait vous proposer d'abjurer votre foi ?

Le Prytan, allongeant ses deux bras, fit le geste de lâcher la détente d'une arquebuse.

— Mais je ne désespère pas, reprend le prêtre. L'habit a plus d'un pli et plus d'une couture... Permettez-vous à mes faibles talents d'employer leurs efforts pour persuader le Latin ?

— Révérend père, dit le vieux Yorghî, baisant pour la première fois la main du religieux, vous

avez acquis mon respect et celui de mes compagnons. C'est la seule récompense qui soit en notre pouvoir. La Pendandrie n'a pas intention de délivrer des colifichets honorifiques, et d'ailleurs la poitrine d'un prêtre refuse tout autre ornement que la croix du ministre.

— Prêtre grec et chevalier ! parodie impie, souvenir méprisant des prêtres francs de Rhodes ! Que Dieu préserve le malheureux Irinéo de ces comédies profanes ! Mais revenons à notre sujet. Dans le cas où Da Molin promettrait d'embrasser notre croyance avec sa fille le jour même des noces, consentiriez-vous au mariage ?

— Oui, mais le jour même et sans délai.

— Vous aurez sous peu une réponse. Si, avec l'aide de la Providence, je conduis à bonne fin ma mission auprès de Da Molin, ne manquez pas d'envoyer à Alikianou le catéchiste convenable.

— Qui mieux que vous, père Irinéo, pourrait remplir une telle tâche, répondit Kantanoléo en saluant l'ambassadeur.

S'étant ainsi entendus, le respectable prêtre chante les vêpres du soir, puis, délivré de la surveillance de deux pallikares, il quitte le Prytan sous la grêle, le vent et la pluie, ayant à lutter aussi avec les torrents déchaînés par l'hiver et que l'insurrection a privés de leurs ponts.

Kantanoléo ne perd pas cependant son temps. Pour prévenir toute ruse, il envoie à Alikianou vingt cavaliers avec son second fils Dimitri

ayant le grade de premier centurion. Ordre leur est donné d'empêcher le départ de Francisco sans une autorisation spéciale de la Pendandrie. Le Prytan aurait préféré les plus grands malheurs à celui d'être victime d'une ruse étrangère et surtout d'une ruse franque.

Ces précautions étaient pourtant inutiles, et bientôt toute inquiétude se dissipait au camp des insurgés. A la nouvelle de la désertion de Da Molin, le duc de Crète faillit perdre l'esprit. Il le déclara rebelle et déchu de son grade dans la chevalerie. Le préfet de la ville, conformément aux ordres du duc, faisait vendre les propriétés de l'archonte franc, tant à la ville que dans la campagne et mettait au prix de deux mille ducats la tête du traître. Francisco, nous l'avons dit, avait de grandes richesses et s'était acquis une réputation méritée. La défection d'un tel homme autorisait les craintes de l'autorité vénitienne : sa trahison allait peut-être trouver des imitateurs.

Cependant la réponse d'Alikianou était arrivée. Jrinéo Kariofilli annonçait le consentement de Da Molin et priait Kantanoléo de lui envoyer une répose autographe pour le chef vénitien.

Le Prytan s'empressa d'accéder à ce désir, et de sa propre main il écrivit une lettre dans laquelle, après avoir exprimé les félicitations du gouvernement crétois au chef latin, il lui annonçait que le mercredi suivant, fête de Saint-Luc, Yorghis Kantanoléo, accompagné de ses confrères

et d'un cortège de religieux, se rendrait à Ali-kianou. Peu après son arrivée, le noble archonte ainsi que sa fille devraient prêter devant un ecclésiastique le serment de fidélité à l'église orthodoxe; ce serment serait affiché aux portes de toutes les églises de l'île. Kantanoléo souhaitait, en outre, que les noces se fissent le jour même des fiançailles. Si toutefois les apprêts indispensables constituaient un obstacle, on pourrait remettre la cérémonie au 14 du mois de novembre, jour qui coïncidait avec la fête de Saint-Philippe. Puis venaient les conditions du contrat. L'époux ne tenait à aucune dot, à aucun apport de sa fiancée : ses vertus étaient pour lui une richesse suffisante. Divers cadeaux accompagnaient ce message. Notons une paire de mulets de Chypre, magnifiquement harnachés et dressés pour servir aux courses dans la montagne. Aussi agiles que les bouquetins crétois, ces animaux volaient plutôt qu'ils ne sautaient d'un rocher à un autre. Ils étaient chargés d'outres contenant un succulent vin d'Eliri, préparé l'année même de la naissance du fils aîné de Kantanoléo. Ces présents partirent à l'adresse du chevalier. Un plant de giroflée magnifique était destiné à sa fille. Plante vraiment admirable ! outre ses boutons encore endormis, elle se parait de trente-deux fleurs épanouies, du rouge le plus brillant. Peut-être était-elle offerte en signe de fécondité. Mais le présent le plus curieux était un gâteau (pizza) immense,

enveloppé de tissus de laine et renfermé brûlant dans un récipient de terre. Si la pizza paraissait ne pouvoir arriver à Alikianou chaude ou tiède au moins, le porteur était autorisé à la distribuer en route aux passants... Que signifiait cette coutume? Que le lecteur l'explique s'il le peut. Pour nous, en vain chercherions-nous une interprétation vraisemblable. Rappelait-elle l'idée, commune alors, que la demeure de la fiancée devait être le plus rapprochée possible de celle du mari, comme d'ailleurs le dit le proverbe crétois.

« Femme de ton voisinage et farine de ton moulin¹ »

Le lecteur pourra facilement se figurer la joie inattendue, le tressaillement, l'enthousiasme indescriptible des deux amants, lorsque la céleste Iris, avare jusque-là de rayons d'espoir, vint enfin leur annoncer l'accomplissement prochain de leurs vœux. Pour mieux peindre leur joie, rappelons à notre mémoire les plus intimes bonheurs de notre existence, les ravissements célestes, les plaisirs énivrants, toutes les délices, toutes les jouissances du jour où le premier amour vint embellir le printemps de notre vie...

Les peuples, ceux-là surtout, les plus ardents, qui vivent sous le soleil de l'Europe méridionale,

¹ Νύμφη άπό τή γειτονεια σου, και

Πασάρι άπό τή γωνία σου

Moglie e buoi da paesi tuoi (*Proverbe italien*).

poussent facilement l'enthousiasme à l'excès. La nouvelle de la conversion de l'archonte franc, de son adhésion éclatante au parti de l'hellénisme, parcourut toute l'île, rapide comme la foudre, et fut considérée comme la plus pure gloire de Kantanoléo. Le chevalier patriote atteignit, avant même qu'il fut baptisé, le sommet de la popularité. On le regardait comme un martyr; on le vénérât presque comme un saint.

Des copies de l'ordre ducal transmises de village en village, la décision des autorités canotes lue dans les administrations, dans les camps et dans les écoles, rendirent son nom tellement populaire que les paysans accouraient des parties les plus lointaines de l'île pour voir de leurs propres yeux cette figure sympathique. Da Molin et Kantanoléo étaient deux noms inséparables et constamment répétés. Peu s'en fallut que, comme Castor et Pollux, ils ne fussent égalés aux dieux.

Dans la longue nuit sombre de la décadence, depuis Jésus-Christ jusqu'aux temps nouveaux, l'histoire des Titans déchus de l'ancien monde, Grecs et Romains, brille de feux soudains, crépuscule d'un soleil prêt à s'éclipser. A chacun de ces éclats, les ruines historiques se relèvent, plus vivantes souvent qu'elles ne le sont en réalité. Alors, les ombres des héros revivent sur l'amphithéâtre, alors, des harmonies sublimes, des tonnerres guerriers réveillent leur écho si long-

temps éteints, alors les vertus du passé ressuscitent. Tels sont les rayons qui éclairèrent la nuit italienne au temps des Mazaniello et des Rienzi, tels sont les feux qui illuminèrent la nuit de Crète, sous la domination des Francs. L'histoire racontée ici est l'un des intervalles lumineux de notre obscurité éternelle. Kantanoléo et Da Molin y occupent le premier rang, l'un Hellène, de descendance byzantine, l'autre Italien, d'origine vénitienne. Ils jurèrent de combattre pour la régénération grecque et scellèrent leur serment par l'union de leurs enfants.

CHAPITRE DEUXIÈME

Le quatorzième jour de novembre, jour destiné aux fiançailles, venait de se lever. La corbeille de noces, préparée depuis quelques jours à Mescla, se trouvait prête de bonne heure. Outre les parents et les amis accourus de tous les districts de Sfakia, de Sélino et de Kissamo, au nombre de plus de trois mille, une foule de notables, de prêtres, de femmes et d'enfants s'était rassemblée dès la veille, des villages environnants.

Après l'office célébré de meilleure heure que de coutume, l'impatience et la joie se révélèrent par des acclamations continues. Les balcons étaient parés de myrte, les toits, les fenêtres des maisons par où devait passer le cortège, étaient surchargés de spectateurs en habits de fête aux mille couleurs; les uns s'attachaient aux bruyères du chemin, d'autres se pressaient sur de grands fûts renversés, d'autres encore prenaient d'assaut de grosses pierres qui leur servaient d'échelon. Ici l'on entendait des chants patriotiques, des hymnes d'Homère; là, c'étaient des coups de feu qui rebondissaient dans l'écho des montagnes; plus loin, la voix glapissante des

cornemuses ; les sons du tambour et de la trompette complétaient le bruit, qui franchissait les limites du village.

Vers sept heures, les aboiements répétés de Zagar, annoncèrent que le cortège allait enfin se mettre en marche. A peine le porte-drapeau de l'autonomie se présente-t-il devant la porte que des exclamations effrénées saluent sa présence ; les montagnes de Lakos et de Zurva répondent par trois fois aux vivats prolongés de la foule.

Trente-deux chevaux et autant de mulets suivent le cortège. Ils sont, d'après l'usage du temps, caparaçonnés et portent des selles brillantes ; les étriers sont énormes et les brides superbes de richesse ; des franges en soie, des tresses rouges garnissent la tête et la croupe des animaux. Après le porte-drapeau, viennent deux hérauts qui laissent onduler sur des piques, l'un, l'emblème de la maison des Scordilli, l'autre celle de la maison de Da Molin ; deux trompettes en habit vert, à cheval, et six chevaliers, gardes d'honneur du Prytan, qui fléchissent sous le poids des cuirasses et des armes, précédaient Kantanoléo, solidement campé sur sa mule, vieille mais encore vigoureuse. Il portait le costume vénitien, rouge foncé, garni de franges d'or qui s'entrecroisaient sur la poitrine. Un chapeau quadrangulaire, d'une couleur pourpre, rappelant la coiffure rouge des sénateurs, recouvrait sa tête. A sa droite, se tenait le nomarque de Crète ; à sa gauche, le

secrétaire général Zappa et trois autres membres de son conseil. Pétro, en tenue de colonel vénitien, et deux prêtres occupaient le milieu. Derrière eux, cinq vieux archontes et une dizaine de gardes, armés de la tête aux pieds.

Aussitôt que le cortège eut franchi la cour dans cet ordre, le peuple se confondit en acclamations, en bénédictions, en souhaits. Vous auriez cru assister à l'une de ces cérémonies émouvantes du culte orthodoxe. Les hommes adressaient des vœux très sincères au vainqueur Georges pour l'indépendance de l'île et pour le rétablissement de l'orthodoxie ; les femmes, non moins enthousiastes, laissaient pleuvoir sur le fiancé des couronnes, du riz et des fleurs. Dans ce délire, Pétro s'était formé de lui-même une idée de sauveur. Pétro, doublement fiancé à deux vierges ravissantes, Sophia et la Crète, remerciait par des serremments de main, des saluts, un sourire. Les chevaux ne purent avancer de quelque temps. Ce ne fut que vers huit heures que le cortège se mit de nouveau en mouvement. Mais les applaudissements diminuèrent-ils pour cela ? Les vivats, les cornemuses, les fifres, les tambours, suivirent le cortège et retentirent jusqu'à ce qu'on eût traversé l'escarpement du platane, à l'endroit où le ruisseau de « Starani » déroule ses eaux dormantes.

Le fiancé était digne d'une telle ovation : rarement amoureux de féerie posséda les grâces de

l'heureux amant de Sophia. Son caractère rappelait en tout celui de son père ; il le surpassait encore en grâce, en beauté, en exquise bonté. Bienveillant de nature et populaire par son affabilité, il s'abaissait jusqu'à l'être le plus inférieur sans exiger que celui-ci s'élevât jusqu'à lui : noble dans ses manières autant que son père, il aurait emprunté de l'or pour venir en aide au simple soldat malheureux. Si donc l'armée respectait le père, elle admirait, elle aimait le fils avec passion. Nous pouvons affirmer, et cela sans crainte de dépasser les limites de la vérité historique, qu'au moindre signe de Pétero, le premier venu de ses soldats se fût précipité sur les roches, les yeux fermés.

Habile à manier les armes, dévoué corps et âme, non à des personnes, mais à des idées généreuses, brave, actif, intelligent et n'attendant qu'une occasion pour acquérir la renommée d'un capitaine illustre et rendre son nom redoutable aux Vénitiens, tel était le fils aîné de Kantanoléo. Des caractères de cette trempe purifient un siècle corrompu et rendent à un peuple avili le sentiment de sa dignité nationale.

Deux autres qualités rehaussaient encore Pétero. Parmi la jeunesse crétoise il se distinguait comme adroit dompteur de chevaux et comme improvisateur de chansons populaires. La seconde de ces qualités lui venait de son père, mais il la possédait à un degré supérieur. Son esprit prompt à

la poésie le rendit célèbre et fit ressortir davantage sa surprenante mémoire. Parfois, pour charmer ses loisirs, il improvisait tout un récit en mètres alexandrins, choisissant son sujet dans l'Ancien Testament ou dans l'histoire de sa patrie. Indifférent aux applaudissements, il faisait si peu de cas de ses talents naturels, que deux fois seulement, sur les instantes demandes de ses amis, il consentit à écrire ses improvisations. Peut-être ces deux poésies « La première Semaine » et « la Prise de Thessalonique » vivent-elles encore dans la mémoire des vieux Crétois.

Sur le désir exprimé par les habitants des villages qu'il traversait, le cortège s'arrêta souvent dans sa marche. Vers le coucher du soleil, les trompettes annoncèrent qu'on allait atteindre les hauteurs d'Alikianou. En effet, au pied de la montagne ombragée d'arbres qui gaîment couronnaient la bourgade, on voyait déjà se dérouler en hâte une colonne de soldats de la garnison, au son des tambours, à la lueur des flambeaux. La population d'Alikianou les suivait tout entière.

La demeure des Da Molin, peu fréquentée de ses maîtres, était cependant agréable et assise dans une position heureuse. Cent cinquante fermiers et serviteurs animaient cette villa, qui passait pour l'une des plus charmantes du district; les vieux rochers, les grands bois d'oli-

viers, de pins, de coudriers et d'ormeaux lui interdisaient, il est vrai, la vue de la plaine, mais en revanche elle était riche de promenades ombreuses, de sources d'eau abondantes et fraîches, de jardins verdoyants et d'un air délicieusement pur. Aucun bruit importun ne venait interrompre le calme de cette retraite ; à peine l'écho enroué de la cloche des églises arrivait-il aux fontaines de la vieille forteresse byzantine ; seules les mélodies aiguës de la flûte, renvoyées de la montagne voisine, remplissaient deux fois le jour la plaine d'une douce mélancolie ; seule la clochette du troupeau, traversant vers l'aube le chemin du village, avertissait les habitants que l'heure du réveil était venue. Mais ce qui suffisait à rendre ce séjour séduisant, c'était la forêt voisine, ce paradis de la nature qui suit les bords escarpés de la rivière.

Salut, platanes magiques aux guirlandes de rosiers merveilleux ! Salut, orgueil et gloire de la terre hellénique, Eden admirable digne d'inspirer l'amour aux plus insensibles ! Ombre infinie que les regards du soleil ne pénètrent jamais, ombre rappelant sur la terre classique de Phébus les forêts vierges du monde nouveau ! Verdure toujours fleurie, fraîcheur toujours vivifiante ! Imaginez un bois sans fin, que huit milles séparent seulement de la Canée et qui commence où finissent les oliviers ; bois rempli d'arbres géants, de platanes majestueux élevant leurs

têtes orgueilleuses à cent pieds au-dessus des ruisseaux; autour de chaque tronc s'enlace amoureusement la vigne, les sarments embrassent l'arbre, pareils aux voiles le long des mâts, et en atteignent le faite. Plantés dans cette terre fertile, les ceps y croissent avec une vigueur audacieuse; leurs branches s'élancent plus hautes d'année en année; enfin la vigne réussit à couronner de partout la tête altière de son époux, elle suspend à ses bras robustes ses grappes aux reflets de pourpre et d'or. La circonférence de chacun des platanes forme ainsi un vaste dôme de verdure, paré de fruits vermeils. Le chant du rossignol, de la grive, du chardonneret, le murmure des eaux, les parfums du myrte, du thym, du serpolet et de mille autres plantes aromatiques, complètent le charme de ce paradis. Les sentiments s'y exaltent; éivrés, il s'élèvent jusqu'aux cieux. Endormi sous cette voûte, si à votre réveil vous ne vous sentez tout imprégné de poésie, vous pouvez dire que votre cœur a été créé insensible et sourd aux plus divines œuvres du Créateur.

L'habitation d'été du chef franc était l'unique ornement du village. De spacieux jardins, plantés de palmiers, de cédrats, d'orangers et embellis encore par la rose, le jasmin, la douce violette, entouraient l'entrée principale. Des lanternes aux mille couleurs, suspendues aux arbres et aux murs, illuminaient le jardin et la maison,

envoyant au loin leurs éclats qui venaient se réfléchir sur le noir feuillage des cyprès et se jouer sur le cristal des fontaines. Ici, la lumière teignait d'or les fleurs blanches, s'inclinant sur leurs tiges en forme de couronne ; là, elle faisait étinceler un sourire entre deux feuilles de rose entr'ouvertes comme deux lèvres embaumées. Le reflet chatoyant de toutes ces couleurs, le jeu de toutes ces physionomies heureuses réalisaient une scène étrange à laquelle une nuit sous le ciel de la Grèce et le jardin du Sior Francisco pouvaient seuls servir de théâtre.

Cependant, parents, amis, serviteurs attendaient dans le jardin l'arrivée du cortège. A peine le bruit des pas et le son des trompettes se font-ils entendre dans l'enceinte du vestibule que le maître de la maison, entre sa femme et sa fille, s'avance à leur rencontre. Du plus loin qu'il les aperçoit, le Prytan saute à bas de son mulet, avec une légèreté toute juvénile, et en remet les rênes à son page. Tous imitent son exemple et mettent pied à terre.

— Très illustre chef, respectable ami et parent, s'écrie le premier Da Molin, entourant de ses mains le front auguste du Prytan, bénie soit l'heure où, pour le bonheur du peuple crétois et celui de notre génération, nos mains se pressent pour la première fois ! Avec la bénédiction du Très-Haut, reçois dès ce moment comme ta fille l'unique héritière des Da Molin ! Puisse cette

union mettre un terme aux dissensions sanglantes qui, depuis trois cents ans, séparent des Da Molin le sang illustre des Skordilli ! Plaise au ciel que notre alliance inaugure pour la Crète et pour le reste de la Grèce le siècle de l'affranchissement ! Et toi, mon enfant bien-aimé, ajouta-t-il ému et ouvrant les bras, Pétro mon fils, fais le bonheur de ta Sophia, multiplie ma maison, fais revivre ma jeunesse !

Le Prytan répondit : — Ta fille, honorable seigneur, coulera par la grâce du ciel une vie longue et heureuse sous notre toit. La confiance avec laquelle tous les Grecs saluent ton patriotisme chevaleresque en est la meilleure garantie.

Pendant cet échange de salutations, l'étendard de l'autonomie qui flottait sur la tour, ondulait au souffle de la brise, enveloppant de son ombre les deux interlocuteurs. On aurait dit que la liberté voulût recouvrir du même voile symbolique la Grèce et l'Italie.

A ce moment Sophia déposait un baiser sur la main droite de son beau-père, qui le lui rendait au front.

— Pétro ! s'écrie le Prytan avec orgueil, en examinant de la tête aux pieds la belle fiancée... Pétro ! reçois les compliments de ton père. Celle que tu as choisie n'est pas seulement ange de cœur, mais aussi de visage... Image de sa mère, ajouta-t-il aussitôt, joignant à ces paroles un salut respectueux pour la dame Eudoxie, qui arri-

vait alors, distribuant des poignées de main à droite et à gauche et adressant à ses hôtes de courtoises paroles.

Ces félicitations auraient pu rendre fier Pétro si son esprit eût été capable, en ce moment, de s'occuper de tout autre chose que de sa future. Les paroles de son père, l'accueil cordial de sa belle-mère, les bénédictions du métropolitain Evghénios et d'Irinéo passèrent donc presque inaperçues pour le jeune homme.

Tandis que Da Molin invitait les deux amants à se donner le bras, Pétro s'avancant de quelques pas, offrit à sa fiancée un bouquet d'œillets.

Sophia accentua son remerciement timide d'un regard furtif et tendre. Son émotion lui interdisait la parole; aussi se contenta-t-elle de caresser de ses cheveux l'épaule de son bien-aimé.

La fiancée était-elle belle? Quel était son genre de beauté?

Chacun est libre sans doute d'apprécier le beau à sa guise; nous pouvons donc hasarder notre opinion.

La Grèce a produit deux sortes de beautés différentes. La première, symétrique, accomplie, dont le prototype se retrouve dans la Vénus de Milo et de Médicis; l'autre, imparfaite peut-être quant aux proportions, mais que l'expression fait plus séduisante. L'une inspire l'amour, le plaisir, une certaine admiration tentatrice; elle agit plutôt sur les facultés sensibles. L'autre fait naître

l'amitié, la pitié, une sympathie fraternelle ; elle frappe le cœur plus encore que les sens. Il en résulte que le caractère de la Grecque chrétienne est, depuis l'avènement du Christ, la tendresse, le charme, le devoir. Tandis donc que Phidias, Apelles et Praxitèle se plaisent davantage aux poses voluptueuses et à la perfection de la forme qu'à l'expression de l'âme, l'enfant de la Grèce moderne proclame reine de la beauté féminine la tête, ce temple de la parole, ce trône de l'esprit, ce vivant reflet de l'âme. Tout le génie de Beethoven, toute la tendresse de Bellini ne pourront jamais rendre la mélodie qu'exprime la riante figure d'une vierge aux premiers embrassements de son cœur. Le tumulte de ses secrets émois se traduit sur cette mobile image avec une telle profondeur, une variété, une spontanéité si merveilleusement insondables que l'on mesurerait plutôt l'espace parcouru par l'Idée et la Douleur en leur terrestre royaume. Les mouvements des autres parties du corps peuvent-ils être autre chose que de simples tressaillements, pour ainsi dire purement mécaniques ? La beauté féminine telle qu'elle était omprise par l'art antique, reste aujourd'hui une énigme : nous ne savons plus entendre la langue qu'elle nous parle. La bouche nous séduit, nous enchante, mais en vain tente-t-elle de faire vivre en nous la passion. Dans la grâce de l'attitude, dans l'harmonie des mouvements, dans le corps tout entier on entre-

voit seulement les appas de Phryné et les charmes de Laïs. Les traits de la figure sont surnaturels de symétrie, mais ils n'enflamment pas, ils sont privés de l'accent dramatique. Monotone est cette ligne directe qui descend du front jusqu'à l'extrémité du nez; sans larmes, sans émotion, insensible est l'œil; le sourire est froid, glacé. Quelle supériorité, au contraire, dans l'œil, les lèvres, le sourire de la Grecque moderne! Comment cette vérité ethnologique a-t-elle échappé à la sagacité du chantre *bavarois*? La bouche, les yeux! voilà les juges, les interprètes de chaque émotion du cœur, écho des cris inarticulés de l'homme, pages où se reflètent les plus légers tressaillements de l'âme. La bouche, les yeux! ces deux flammes sont aux autres parties du corps ce qu'est, dans les représentations des scènes de la nature, aux montagnes, aux vallons, aux forêts, l'immobile et majestueux aspect de la mer. Le cristal de l'œil retrace le développement de l'esprit, l'oracle de la bouche dévoile les secrets submergés du cœur; seuls, ils transmettent à tous les membres le feu divin, l'étincelle électrique, cet ensemble de charmes vivants que les esprits d'élite savent savourer avec délices. Enlever à notre vierge son sourire, son regard, c'est mutiler la madone de Raphaël de la Grèce nouvelle, c'est priver l'*Odysée* des maléfices de Circé, des appas des sirènes, des artifices du jeune couple d'Ithaque.

La beauté de « l'Archontopoula »¹ de la Canée était vraiment une beauté de la Jeune Grèce.

Sophia traversait alors son dix-huitième printemps, mais ceux qui ignoraient l'époque de sa naissance ne lui en auraient pas donné plus de seize. Ses traits, sa haute taille rappelaient, avec l'avantage de la jeunesse et de la fraîcheur, la splendeur hellénique de sa mère. Ses yeux taillés en amande, couronnés de minces sourcils et ombragés d'un soyeux voile de cils, tantôt languissants et doux, tantôt aussi brillants qu'un météore traversant une idéale nuit de poète, lançaient le brûlant éclair d'un ineffable amour, d'une tendre pitié, éclair venu du cœur et dont la mordante lumière éblouissait son admirateur. Le pur ovale de ses joues, sa stature séduisante, ses cheveux déroulés en tresses brunes sur d'é-tincelantes épaules, ses blanches petites mains, aussi ravissantes quand elles effleuraient la harpe qu'adorables lorsqu'elles maniaient l'éventail ou l'aiguille; ses yeux, enfin, auraient-ils resplendi de la sorte si la bouche eût été absente? Non. Le charme virginal de cette bouche concourait pour beaucoup à produire ce saisissement magique. Le sourire modeste de la jeune fille, traversant ses lèvres voluptueuses, servait d'escorte aux philtres de ses yeux; il inspirait je ne sais quelle compassion idéale formée de charité, de religieux

1. Fille d'Archonte.

amour. Ce sourire eût chassé ta tristesse et apaisé ton courroux. C'était la joie de la famille. Il pouvait attendrir le cœur le plus cruel pour ses enfants.

Héritière des vertus et des grâces de sa mère, Sophia joignait à la beauté la suprême dignité de la femme. L'essor de sa jeunesse et de son esprit cultivé l'aidant à franchir l'obstacle des répugnances, elle aimait à visiter l'asile de l'indigence, de l'infamie orpheline et du malheur. Obéissant à la voix intérieure de son cœur, elle ne dédaignait pas de prodiguer à la misère les soins les plus pénibles; sa sympathique complaisance savait purifier la moindre faute; le dévouement, l'humilité formaient sa principale gloire. Jalouse de sa dignité et de sa réputation personnelle, elle protégeait le faible, savait souffrir en silence et fuyait avec horreur la dissimulation, la ruse. Sous le toit paternel maîtresse de la maison, partout ailleurs prêtresse de pureté. Sensibilité, grâce, esprit, beauté, tels sont les traits distinctifs de Sophia; ils résument imparfaitement sans doute le portrait de « l'Archontopoula » présentant une froide image du merveilleux original. Un *zindaletto*, voile noir formé d'un fin tissu que les Vénitiens appelaient à juste titre « carquois d'amour », arme dont les guerrières andalouses ne voulurent jamais se défaire, se rattachait aux cheveux avec un art difficile à apprendre. Il cachait ou découvrait la figure,

selon la nécessité ou le plaisir, dissimulant le regard avec perfidie. Ce voile ornait la poitrine d'une façon toute piquante et embrassait la taille avec une élégance plus ravissante encore ; il avait le don de métamorphoser le plus laid visage et d'accroître à l'infini les charmes de la beauté véritable. La fille de Da Molin, contemplée à l'ombre de son voile noir, eût déchiré le cœur de l'homme le plus insensible, elle eût fait naufrager la raison d'un vieillard. A la promenade du soir, le long des remparts de la Canée, son zindaletto avait rendu son nom célèbre, si bien que la jeunesse caniole ne nommait plus Francisco que le père de Sophia ! Et cependant, triste présage, sous les traits de cette créature privilégiée, sous cette fleur de jeunesse exubérante de sève et de vie, sous le parfum de ce sourire, sous l'éclair de ces yeux se cachait une prophétie qui devait se réaliser au temps fatal marqué par le destin.

Et son père ?

Sior Francisco personnifiait la maxime : « Modération en tout. » Dès son enfance, amant philosophe de la modération, il s'enthousiasma pour la géométrie. Après un demi-siècle, il s'y plaisait encore. Esprit juste, pondéré, plein de raison ; entendement lent peut-être, mais inaccessible aux passions violentes ; ennemi des extrêmes, se méfiant de sa première impression, des entraînements inconsidérés, Da Molin pratiquait toujours le proverbe italien : « Chi va piano, va sano »



qui répond si bien à notre « Hâte-toi lentement. » Les manieurs de compas sont rarement pressés : le chevalier nourrissait une délicatesse excessive à l'égard de ses équations ; avant de prendre un parti, il hésitait longtemps au milieu de ses doutes. S'il réussissait, après bien des tortures, à leur trouver une solution, une audace héroïque remplaçait soudain la timidité dont il avait fait preuve jusque-là, et il s'élançait avec une impétuosité, une énergie sans pareilles vers son but.

Taille moyenne, peau fine, teint pâle, front haut, nez aquilin, yeux grands, bleus et largement ouverts, regard doux mais expressif et profond, voix qui pouvait être carressante, mais plus souvent âpre et mordante, manières affables. Habillez ce personnage d'un chapeau circulaire de velour noir, d'un manteau rouge jeté sur l'épaule, de larges pantalons en soie et d'une paire de bottes vertes ; placez à son côté une épée à laquelle pendait un éventail et vous aurez une idée de ce qu'était le chevalier franc.

Sior Francisco aimait avec tendresse son unique rejeton, mais cette affection était quelque peu assombrie par la pensée qu'il eût ressenti double tendresse si, au lieu d'une tunique de femme, son enfant eût porté l'épée. Ce regret l'agitait péniblement. Les carresses de sa fille pénétraient son cœur, mais le déchiraient aussi. Sa raison ne trouvait pas d'excuse à la cruauté du sort. Etre privé d'un héritier mâle, c'était pour lui une

large tombe béante à côté de celles de ses aïeux, et sa Sophitza bien-aimée en était l'inconscient fossoyeur. A mesure que passaient les années, ce sentiment grandissait, s'accroissait et apportait au triste père plus de troubles, plus de tourments. Sur le seuil de la cinquantaine, cette cruelle vision, la tombe destinée au dernier des Da Molin avait pris des dimensions effrayantes. Francisco devint morose. Sa figure se teignait de reflets livides ; il évitait la rencontre de ses parents mêmes, fuyait les réunions joyeuses, en un mot, le chevalier sembla avoir voué un culte à la solitude. L'été, il sortait seul pour visiter ses forêts de chênes ; l'hiver, sous un prétexte quelconque, il abandonnait famille et amis et courait s'enfermer dans la bibliothèque de sa tour. Lui demandait-on comment il se décidait à quitter la Canée ?

— Que voulez-vous, répondait-il, quand je sors de la ville, je m'afflige, car j'abandonne mes amis ; mais je m'afflige plus encore en laissant Alikianou, car alors je me sépare de moi-même.

Jamais le soin apporté à étudier l'aspect d'un homme ne se trahit davantage que ceux qui, inconnus l'un à l'autre, ont à concerter ensemble quelque entreprise d'importance. Kantanoléo et Da Molin jouaient le même rôle. Doués tous deux de finesse et jouissant de la considération publique, ils se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre dans une situation délicate et donnant prise au

soupçon. Leurs regards s'entre-croisent : tels, deux bâtimens qui naviguent sur une mer infestée de pirates et qui épient le vent favorable pour se dérober. Chacun d'eux guette le jeu du regard, les inflexions de la voix, l'attitude, jusqu'aux moindres mouvements de l'autre et essaye de deviner une portion au moins de l'énigme incarnée devant lui. Chose étrange ! tandis que sous le masque de paroles élégantes, le chef franc s'occupait à étudier le chef grec, le chien Zagar, de son côté, poursuivait le même examen. Après avoir tourné et retourné autour du sior Francisco, il flaire dix fois peut-être les bottes de celui-ci et dix fois encore lève sur lui ses yeux bizarres. Le résultat de ce triple examen n'a pas été révélé, chacun des trois inquisiteurs ayant gardé pour lui ses jugemens.

Mais où se dirigent donc nos fiancés pendant cette entrevue ? Oh ! répondez vous-même. Avec quelle ardente impatience ils appellent l'heure inexprimable du premier baiser ! Pour des amants, des fiancés, une seconde n'est-elle pas un siècle ? L'aiguille de leur cœur comptait les minutes en tremblant. S'écartant de la foule au moment où leurs parents allaient franchir le seuil du vestibule, ils se glissent sous les allées du jardin, cherchant un asile pour échanger le baiser que la coutume autorise et qui va sceller les bases de leur poème d'amour, poème féérique qui n'a qu'un jour dans la vie ; il naît et meurt comme

l'éclair, s'évanouissant bientôt dans la nuit des désillusions.

— N'est-ce pas un rêve ? s'écrie l'amant, des larmes dans la voix et caressant longuement de ses lèvres la petite main charmante de la jeune fille. Mon Dieu ! est-ce que mes yeux ne me tromperaient pas ? quel vision inouïe le ciel fait-il donc resplendir pour moi ? Pétro ici, Pétro dans ces jardins avec la déesse bien-aimée de son cœur ! Un fils de Skordilli fiancé d'une Da Molin ! Oh ! Sophia, astre de ma vie, parle, presse mon bras. Oh ! mon amour, réponds, est-il vrai que je te presse dans mes bras, ou suis-je le triste jouet de quelque délire magique ?

Sous le brûlant baiser de son fiancé, les lèvres de la vierge refusent d'obéir à sa volonté ; elles restent muettes et tremblantes comme la feuille du rosier sous la caresse du zéphir.

— Qui l'aurait cru ? répondit enfin Sophia, forçant sa voix défaillante et arrosant de larmes de bonheur la soyeuse chevelure de son bien-aimé, qui aurait cru jamais que l'étincelle qui alluma un tel feu dans notre âme était descendue du ciel ; qu'à nos serments sans espoir viendraient un jour se mêler ceux de nos pères ennemis ; que les derniers rejetons des Da Molin, mon père et moi ta fidèle, accourant dans tes bras, nous aurions à l'envi proclamé pour notre mère la glorieuse Grèce et embrassé la foi orthodoxe ?

— Ange terrestre, trésor des pauvres et des

affligés, j'yau de la Canée! s'écrie Pétro, dans un élan de divin enthousiasme, les fleurs de tes orangers embaument moins délicieusement que ton nom! le parfum de ton haleine, l'ineffable douceur de ta voix communiquent à mon âme le sentiment de l'immortalité! Tu fortifies mon courage, tu aiguises mon épée, tu alimentes mes veines d'un sang généreux qui court à la gloire! dans le frôlement de ta robe, j'entends les chansons de mes montagnes; dans la mélodie de tes discours, j'entends les bénédictions d'une mère, j'entends les chants de victoire de la Crète, j'entends les belliqueux apprêts de la patrie... O fille divine, en qui s'incarne la beauté de notre Grèce, telles les coupoles dorées de Sainte-Sophie reflètent par delà le Bosphore les rayons du soleil, telle la flamme de tes yeux répond à Phébé et à tout son cortège d'étoiles.

Inondé de poésie et d'amour, il murmure l'improvisation suivante :

Rose de la Canée,
Incomparable fleur,
Toi qui me fus donnée
Par le sublime Auteur,

Toi que Venise même,
Cette reine des mers,
Dans son orgueil suprême
Dispute à l'univers,

Je t'aime, je t'adore,
Comme on aime le jour
Le perles de l'aurore,
Le ciel, les fleurs, l'amour.

Un soupir de la brise traversa l'allée du jardin et agita les branches des cyprès. L'oranger laissa tomber une pluie de feuilles odoriférantes. On aurait dit que l'arbre, ami des amants, avait attendu avec angoisse ce souffle léger pour que de ses fleurs innocentes il pût bénir lui aussi les ravissements qui emplissaient sous son ombre, le cœur de ces deux enfants.

— L'amour inspire les vers et l'hyperbole en augmente le charme, remarqua avec modestie la fiancée, en s'appuyant sur le bras de l'écuyer avec un gracieux abandon... S'il s'agissait ici d'un concours poétique, si je devais encore en décerner le prix, oh ! combien ton improvisation aurait surpassé le poème de tout autre !

— Et de quel prix me récompenserais-tu donc, si pour la seconde fois tu étais la reine de ce concours ?

— Du même que celui de l'hippodrome... mais en plus avec un serrement de main, répondit Sophia, surmontant son hésitation après un instant de silence.

L'amant ne perdit pas de temps. Saisissant les mains de sa fiancée, il imprime sur chacun de ses doigts plus de baisers peut-être que jamais

amoureuse n'en rêva dans ses nuits sans sommeil.

Mais continuerons-nous à suivre plus longtemps notre couple ?

Hélas ! un tel récit aurait sa puissance si la mélodie de l'amour pouvait se graver sur le papier comme l'inspiration du musicien entre les cinq lignes. Mais où sont les lignes, où sont les mots qui pourront jamais traduire l'enivrement divin de deux âmes qu'une nécessité cruelle sépara et que maintenant la volonté céleste réunit par un lien éternel ? Pourrions-nous décrire les bonheurs, les extases, les petites transgressions, les aveux réciproques ? non jamais. Quelle idée peuvent vous donner du ciel les descriptions du Dante ou de Milton ? Quelles harmonies retirez-vous des harpes et des lyres qui servent aux peintres d'Italie à représenter les scènes du royaume bienheureux ? Oui, pour peindre l'amour, lettres et mots sont impuissants. Vaincu, j'y renonce.

Vous devinez, lecteur, ce que disait le silence des deux amants, ce que taisaient leurs lèvres en s'ouvrant.

Des prêtres, envoyés sur les traces des déserteurs, ont interrompu leur colloque. Ils annoncent que le cortège, réuni devant la grande porte de la cour, n'attend plus que leur présence. Tout est prêt pour la cérémonie.

Afin que rien ne manquât au bonheur de cette

nuit, la nature s'y prêtait exceptionnellement clémente.

Sur les sommets de Thérisso venait d'apparaître le majestueux croissant, tantôt se voilant derrière un rideau de cyprès et de pins qui inclinaient la tête avec grâce, tantôt argentant les bois feuillus. Les arbres dressaient leurs cimes avec une inégale majesté : ils semblaient lutter à qui le premier se plongerait dans les ténèbres profondes pour revivre ensuite le premier à la douce clarté de la lune. En face, au dessus d'une première rangée de collines, le sombre massif des montagnes cachait sous une couronne de blanches vapeurs ses crêtes inaccessibles. Seul le Mont-Blanc domine les nuages et semble, du haut de son trône neigeux, attacher son regard sur les jardins d'Alikianou, comme s'il voulait, lui aussi, envoyer au couple bienheureux ses bénédictions et ses souhaits. Aucun bruit ne venait troubler le silence de la nuit, si ce n'est qu'on entendait le ruisseau de Vlachéronite unir discrètement son murmure à la mélodie de cette solitude. La fiancée se mourait de joie. Une tempête d'amour s'amoncelait dans son sein, ses genoux la soutenaient à peine. Levant les yeux vers le ciel inondé d'argent :

— Mon Dieu, s'écria-t-elle avec un soupir, combien tes volontés sont secrètes ! Dans l'océan du désespoir, il n'y a que quelques jours encore, la cellule d'un obscur monastère me promettait

seule un refuge. Il fallait que je goûtas les félicités de cette heure, afin de comprendre combien l'oubli du monde et de son héritage de passions et d'amour est un triste sort. Oui, sans ta miséricordieuse protection, le couvent eût été mon asile.

— Ton asile, mon ange, s'écrie Pétro, le voici ;
et ouvrant les bras : Viens-y avec confiance, ma bien-aimée, abordes-y pleine d'espoir.

Viens dans mes bras, ma belle,
Viens faire le serment
D'être à jamais fidèle,
Fidèle à ton amant.

Viens, pends-toi sur la branche
De l'arbre de mon cœur
Qui doucement se penche
Vers toi, ma jeune fleur.

Et, si la mort cruelle
Brisait notre bonheur,
Ne sois pas infidèle
Au serment de ton cœur.

La foule se pressait cependant autour de la demeure archontale et remplissait les jardins, s'égayant de joyeux propos et admirant l'illumination vénitienne. A la vue des prêtres, elle se sépara pour donner passage aux fiancés. Ceux-ci, volant plutôt qu'ils ne marchaient, entrèrent dans le château aux acclamations du peuple.

La demeure du chevalier Da Molin est digne

d'être décrite. Elle était formée de deux aîles de constructions différentes. La première qu'on appelait « ἀρχαῖα » (l'ancienne) l'autre « νέα » (la nouvelle). L'une, élevée depuis plus de trois siècles par Marc Da Molin, dernier fils d'un général venu en Crète vers le commencement du treizième siècle, se composait d'une seule tour assez haute, terminée par un front de créneaux et que défendait, d'après l'usage de l'époque, un pont-levis. Les habitants des environs désignaient cette tour sous le nom de « Bigla ». Sur sa façade, l'architecte avait sculpté les armes de l'archonte franc : elles représentaient, nous le savons déjà, un moulin à vent avec la devise : *Circumago, non flecto.* ¹ Au dessus de la poterne, se lisait la sentence trop connue : *Omnia mundi fumus et umbra.* ²

Deux autres édifices vinrent s'ajouter plus tard à ce noyau. Quoique moins vastes que la tour, ces bâtiments étaient plus adaptés à la mollesse des descendants du chevalier Marc. La salle de gala était grande et belle : dans les solennités officielles, elle pouvait contenir plus de trois cents invités. Le côté qui regardait l'avenue principale et le jardin était percé de huit fenêtres longues et ovales. On y arrivait de la terrasse par une porte énorme, ornée de sculptures en bois doré, mais aujourd'hui rongées par les vers ; les autres

¹ Je tourne, mais ne fléchis pas.

² Tout dans ce monde n'est que fumée et ombre.

côtés de cette salle supportaient une collection de tableaux de famille, superbes de coloris et de dessin. Les poses fières et hautaines des chevaliers, leurs costumes magnifiques, les insignes dont ils étaient chargés inspiraient le respect. C'étaient des généraux illustres, fléau des barbares, des ambassadeurs, des savants, de grands dignitaires religieux. Faire l'énumération de ces noms nous entraînerait trop loin, et cependant quelques-uns de ces ancêtres de Da Molin jettent un jour historique précieux sur sa race et méritent une mention : elle fera ressortir davantage encore l'étrange conversion à l'hellénisme du dernier de leurs fils.

Marco Da Molin se distingua en l'année 1229, quand les Scordilli et les Melusini déployèrent l'étendard de la révolte. Le vice-roi d'alors réclama le secours du duc de Naxos. Ce fut la première et la plus longue des insurrections. Etant accouru avec tout ce qu'il avait de forces, le duc entreprit le siège de Béthymo, mais les Crétois ayant besoin de navires eurent recours à Batazzi, ennemi acharné des Francs, qu'ils proclamèrent prince de l'île. Celui-ci aborde à Kydhonie avec trente-trois galères; il gagne Sanoudon et arrive à doubler son armée. La trahison ébranle l'empire des Vénitiens. Réthymo que défend Kouerino, d'autres places encore tombent aux mains des Crétois. Toutefois des renforts arrivent de Venise et le prince persuade aux Crétois de se soumettre. Les

généraux de l'Empereur, découragés par une première défaite, abandonnent l'île et rejoignent leurs foyers. La capitulation qui suivit ne fait pas honneur à la République, mais c'est au cours de cette négociation que Da Molin se fit connaître. Occupant déjà une charge élevée, il fut envoyé à Sitia, où les Skordilli ravivaient l'insurrection. Il n'y resta pas longtemps, courut au secours de Candie, étroitement bloquée et rassembla une imposante force navale, capable de combattre les galères de Batatzi. Les deux flottes engagèrent la lutte dans la baie de la Sude; les Vénitiens furent défaits. Les victoires des Grecs ne délivrèrent pas cependant l'île. Le siège de Candie fut bientôt levé et un second traité fut conclu qui n'eut d'autre effet que de procurer aux Crétois le temps et les moyens nécessaires pour se préparer à une révolte nouvelle et plus sérieuse encore,

Après le duc Marco, voici Doménico Da Molin, guerrier célèbre qui, en 1365, fut envoyé contre le glorieux Jean Kallergi. Le sort des armes sourit à Doménico. Jean Kallergi tomba héroïquement pour la patrie, et son frère Alexis fut traîné en captivité avec ses enfants. Après les plus cruelles tortures, ils furent tous enfermés dans un sac et précipités vivants dans les flots; ce jour même la flamme et le fer dévastaient leurs propriétés.

Plus loin, Crisus Da Molin, amiral de la Répu-

blique en 1368, Georges, évêque de Koroni, célèbre dans les fastes de la tyrannie; Francisco, représentant de Venise à Constantinople et Thomas, envoyé comme ambassadeur auprès de Manuel Paléologue en l'année 1406. Venaient ensuite des officiers de tout rang et un cardinal habillé de pourpre. Ce prélat, auteur d'un ouvrage célèbre, avait acquis la renommée d'un théologien illustre et d'un orateur distingué.

D'autres antiques souvenirs ornaient encore la grande salle du château. Les espaces laissés vides étaient occupés par des glaces de Venise, vieilles et remarquables, mais déjà ternies; quatre candélabres en cristal figurant des mains décoraient les quatre angles; un lustre énorme, admirable chef-d'œuvre de verrerie, étincelait de mille feux. Les sièges, les fauteuils, débris de l'antiquité archontale, dataient de bien loin déjà. Ces meubles en bois de noyer rappelaient la forme de nos trônes épiscopaux : ils étaient recouverts de larges coussins brodés, comme au temps de Boccace et du Dante; impossible à qui s'asséyait sur ces sièges de ne pas emprunter malgré lui le grand air d'un Sérénissime. Une collection d'armes que Venise même eût enviée couvrait les murailles dans les vestibules, les couloirs, le long du grand escalier; épées de la première croisade, dont la grandeur et le poids rappelaient le siècle d'Hypérion et de Prométhée, glaives byzantins, lances sarrazines, cuirasses en mailles,

casques d'acier. Réunis en trophées, vous admiriez les haches, les yatagans mauresques, les massues, les cimenterres, les arcs de tous les temps. Une clepsydre, chef-d'œuvre français, marquait et sonnait les heures. Tout autour de l'horloge, se lisait en lettres gothiques et en vieux dialecte bourguignon une sentence devenue célèbre et que plus tard un prisonnier grava en italien sur le mur d'un obscur cachot de Venise.

Di chi mi fido
Guardimi iddio ;
Di che diffido
Mi guardo io.

La volière du Sior Francisco mérite notre visite. Sept faucons et un corbeau très vieux, derniers survivants d'une race éteinte, y étaient nourris grassement. Ces animaux étaient apprivoisés : hôtes de Francisco depuis plus de soixante ans et amollis dans les délices, ils ne rêvaient que friandise et repos, et, quoique possesseurs de leurs ailes, ne se sentaient jamais atteints de la nostalgie de la liberté. Le seigneur considérait ses faucons comme des divinités domestiques ; il en prenait soin en mémoire de ses morts.

Les nouveautés que la châtelaine avait introduites dans l'agencement de la salle, pour la cérémonie du mariage, étaient peu importantes. Seules trois tables placées à peu de distance l'une

de l'autre sont inconnues aux vieux lambris. Sur la première et dans un plateau d'argent, on a disposé les présents, sur la seconde tout ce qui sert à écrire, enfin sur la dernière, la plus magnifiquement décorée, était couché le livre des Évangiles, au milieu des lumières et des fleurs, à côté des vénérables images de Saint-Georges et de Saint-Mathieu; les vêtements sacrés sont tout prêts. Voici les rangs de la foule qui s'entrouvrent, et un jeune prêtre s'avance, envoyant de droite et de gauche des bouffées d'encens. Pensait-il, le pauvre diacre, que les spirales parfumées s'échappant de ses mains schismatiques pouvaient faire tressaillir de scandale les images des vieux chevaliers, que ces sacrilèges senteurs devaient faire frémir de colère leur austère fanatisme italien!

La salle était déjà comble non moins que les chambres voisines. Bientôt les chefs, les officiers prennent place sur les sièges par rang de noblesse; tandis que la foule se tient debout par derrière, obstruant toutes les portes à l'exception d'une que les gens de service essayent de maintenir libre. La clepsydre sonne enfin la troisième heure de la nuit. On entend un murmure d'impatience satisfaite; les archontes se lèvent et les prêtres se parent de leurs habits sacerdotaux. Des serviteurs en livrée frayent le chemin à la maîtresse de la maison, qui se présente accompagnée de sa fille, de quatre jeunes suivantes et de dix ou douze autres parents. Oh! qu'elle était

incomparablement belle la douce fiancée ! Soutenue par sa mère, elle apparaissait comme une éclatante rose. Les nobles demoiselles qui lui faisaient cortège, elles aussi, étaient belles sous leurs épais peplums ; malgré le soin qu'elles avaient apporté à rehausser leurs charmes, ils furent absolument éclipsés par les grâces de la jeune " Archontopoula ". Les grâces de Sophia ! Elles rayonnent et la salle en est inondée : telle une journée nuageuse sourit à l'éclat subit du soleil couchant. Cette beauté superbe, ces attraits divins réchauffent le sang glacé des vieux archontes. On eût dit que de cette fleur s'émane un parfum d'ambroisie auquel nul ne pouvait être insensible.

Quelle coquetterie modeste et simple dans sa parure ! Sa robe en velours de Gênes, d'un bleu d'azur, se relève sur les bords en plis croisés que décorent des bouquets de fleurs blanches. Sa collerette, chef-d'œuvre de broderie crétoise, laisse entrevoir un cou de cygne, se croise sur le sein et vient se rattacher à la taille. Sa poitrine est ornée d'un collier de perles, cadeau d'un sultan au baile¹ ambassadeur de Venise, que les Da Molin comptent parmi leurs ancêtres. Sa taille est ceinte d'une chaîne d'or que retient un fermoir de rubis. Sa chevelure, dont le sombre éclat faisait plus blancs encore les lis de sa peau,

¹ Ambassadeur de Venise. (Note du traducteur.)

se répandait en boucles onduleuses sur ses épaules. Un voile blanc d'un tissu très fin cachait sa figure angélique ; un diadème doré, au milieu duquel scintillait une étoile en brillants, couronnait sa tête. Au moindre mouvement de la vierge, au plus faible de ses soupirs, l'étoile lançait des éclairs et faisait jaillir à profusion les étincelles du diamant.

L'église grecque ne reconnaît d'autre baptême que le baptême d'immersion ; elle demande donc à ses prosélytes de se faire rebaptiser. L'archonte voulut se conformer aux canons des synodes ; mais ce désir, quelque honorable et pieux qu'il pût être, était de réalisation difficile, puisqu'il s'agissait du baptême public d'une jeune fille de dix-huit ans et d'un homme ayant déjà dépassé l'âge mur. Les prétentions de l'église orientale ne pouvaient s'allier aux convenances d'une cérémonie aussi solennelle. Irinéo démontra facilement ces obstacles et fit observer qu'une bulle du Pape Léon X ayant assimilé le calendrier catholique à l'oriental pour les Iles Ioniennes, Smyrne et Naxos, souvent l'église orthodoxe avait reconnu, en échange, les mystères romains ; en conséquence, les nouveaux convertis furent dispensés de l'humiliation du second baptême et on se contenta du seul aveu verbal et écrit.

Trois Hellènes orthodoxes, la mère et les deux membres les plus âgés de la Pendantsrie conduisirent la jeune cathéchumène près de la table où

se trouvait ouvert l'Évangile. A défaut de père grec, c'était la mère qui se présentait en qualité de tuteur ; les autres personnages figuraient comme parrains. Le métropolitain leur distribua des torches de cire ornées de rubans, et soudain chacun des assistants se saisit d'un cierge et l'alluma, comme cela se pratique aux vêpres de la Pâque.

Les témoins déposèrent que la fiancée avait prié dès son enfance dans la langue de sa mère, qu'elle avait senti de tout temps dans son cœur un secret penchant pour les préceptes de l'église orthodoxe dans laquelle elle souhaitait entrer.

— La future s'avancant alors, confirme le témoignage et déclare d'une voix palpitante d'émotion qu'elle abjure de son plein gré le dogme latin pour la foi grecque à laquelle elle promet de rester fidèle jusqu'au delà du tombeau. Puis, s'agenouillant, elle fait par trois fois le signe de la croix d'après le rit grec, récite sa profession de foi, prête enfin sur l'Évangile le serment requis. Le métropolitain reçoit la déclaration signée, oint d'huile sainte le front, les tempes, les mains de la néophyte ; puis, déclarant l'illustre fille de Da Molin définitivement entrée dans le sein de l'église orthodoxe, il offre à la fiancée une rose bénite en s'écriant :

— Salut, rose odoriférante ! Salut, lis embaumé ! Que la bénédiction du Seigneur soit sur toi !

Certains des assistants avaient craint que l'abjuration de « l'Archontopoula » ne fût autre chose que le résultat d'une intrigue politique. Ils n'en croyaient pas leurs yeux, quand le serment prêté fit taire leurs craintes, quand les larmes de la vierge coulant sur le livre saint vinrent dissiper tous leurs doutes. L'attendrissement de Sophia, l'étonnante nouveauté de ce spectacle d'une Vénitienne, de la fille d'un chevalier, conquise à l'hellénisme, déracinèrent les méfiances, électrisèrent tous les cœurs, emplirent de larmes tous les yeux. Aussi, quand du milieu d'un nuage d'encens, le vénérable Evghenios fit pleuvoir sur la néophyte la bénédiction du Seigneur : Ainsi soit-il ! s'exclama en cœur l'assistance. Après que la mère et les parents eurent déposé le baiser de félicitation sur le front de la nouvelle convertie, debout entre Evghenios et Sirinéo, archontes, femmes, enfants, vieillards se pressèrent confondus autour d'elle, les uns désirant recueillir un mot de sa bouche, les autres n'ambitionnant qu'un regard, un sourire ; quelques-uns effleuraient sa robe de leurs lèvres ou baisaient la bordure de son voile.

C'était maintenant au tour de Da Molin d'abjurer.

Dès son arrivée à Alikianou, le costume du chevalier patriote avait frappé la Pendandrie et produit sur les Crétois la plus heureuse impression. Ils s'attendaient à le voir couvert de la rouge livrée de la chevalerie, étalant orgueilleusement

les insignes de ses aïeux et faisant jouer avec arrogance l'éventail suspendu à la poignée de son glaive. Erreur ! A peine avait-il quitté la ville occupée par les Vénitiens et s'était-il réfugié lui et tous les siens sous l'égide de l'autonomie, que Sior Francisco se hâta de répudier avec mépris tout ce qui lui rappelait l'esclavage italien et les mœurs des Francs. Une fois libre de ses actes, ne craignant plus les soupçons des « mystiques », les sentences du conseil Décandrique, il ne songea plus qu'à s'assimiler les coutumes du pays auquel il se livrait corps et âme. Réduisant le nombre de ses domestiques, il prit le vêtement indigène, laissa croître sa barbe et remplaça son secrétaire par un savant grec de Réthymo.

Le chevalier s'avança pour prêter à son tour le serment. Sa voix était parfois faible et sourde ; aussi chacun se levait-il sur la pointe de ses pieds pour mieux tendre l'oreille, chacun retenait sa respiration pour ne pas perdre une seule de ses syllabes.

— Je prends à témoin, dit-il, le Dieu Tout-Puissant et Miséricordieux, que l'hellénisme a jeté des racines dans mon cœur dès l'enfance et que ce n'est pas d'hier seulement que j'aime la Crète, que j'aime les Crétois. Oui, bien avant la présente guerre, je cachais dans mon sein la semence du patriotisme ; elle n'attendait qu'une occasion pour éclore. Que cette cérémonie soit donc pour tous une révélation éclatante ! Qu'elle

proclame l'ardeur de mes sentiments, la sincérité de ma conversion religieuse ! Si ma bouche ne peut s'exprimer sans peine, en revanche mon cœur jaillira de lui-même sur mes lèvres. Ceux-là seuls qui changent par nécessité ou par intérêt gardent au fond de leur âme de coupables réticences ; mais celui qui obéit à sa conviction ne paie qu'en une monnaie pure et de bon aloi.

Et, posant la main sur la croix d'or de l'Évangile :

— J'abjure le dogme latin, ajouta-t-il avec plus de force, dogme auquel je ne suis lié par aucun serment et que j'ai suivi dans l'ignorance de ma jeunesse ; j'embrasse volontairement et en pleine connaissance de cause la croyance de l'église orthodoxe orientale ; qu'elle soit dès aujourd'hui et jusqu'à ma mort la religion de mon choix. Je me soumettrai pour le reste de ma vie à ses sacrés canons par la parole, les œuvres et l'esprit. Comme en outre la foi politique, transmise de père en fils à la patrie, est indissolublement liée à la foi religieuse des orientaux.....

— Maintenant et toujours et dans les siècles des siècles ! exclame toute l'assistance, à l'exemple du métropolitain.

— Saluant pour mère l'église du Christ, je me déclare en même temps enfant de la terre sur laquelle je suis né ; je me proclame Hellène de race et de cœur, je me constitue le frère, l'ami, le défenseur de tous mes coreligionnaires qui luttent pour la patrie.....

— Grande sera ta récompense ! que ta mémoire soit immortelle ! que ton nom soit béni ! crie la foule au milieu des applaudissements.

— Mais serais-je orthodoxe parfait, digne patriote, si, au moment où s'ouvrent mes yeux à la lumière de la vérité, dans la sincérité de mes aveux, je faisais plus longtemps les remords de ma conscience ? Ce devoir, je le remplis en faisant les déclarations suivantes : En mon nom et en celui de mes descendants quels qu'ils soient, je renonce dès aujourd'hui à ma richesse féodale qui blesse l'égalité entre concitoyens ; je me dépouille de l'odieux ordre de la chevalerie, et, repoussant loin de moi ses titres, ses honneurs, je ne suis plus désormais qu'un simple citoyen. Je renie les dignités, les privilèges, car mes aïeux n'ont pu les acquérir qu'en violant l'indépendance du pays ; enfin, quittant mon nom latin, j'adopte un nom plus hellène : Sior Francisco Da Molin devient aujourd'hui Alexis Molinos.

Un tonnerre d'applaudissements frénétiques accueille la fin de ce discours. Les bonnets volent dans l'air, les cierges sont violemment agités, des larmes de joie brillent à toutes les paupières. Etonnement, passion, folie ! Les plus voisins s'élançaient déjà pour porter le nouveau converti en triomphe, lorsqu'ils sont retenus par un geste.

— Pères de mes pères ! s'écrie-t-il de sa voix rauque, en fixant les portraits, pères de mes

pères, ne me poursuivez pas de vos regards courroucés, si, obéissant à l'appel du devoir et aux saintes inspirations de mon cœur, je m'écarte du chemin que vous avez suivi ! Hier n'est pas aujourd'hui, aujourd'hui n'est pas demain. Êtres animés ou sans vie sont tous sujets à changement ; seul celui qui règne dans les cieux demeure éternellement invariable. Les plus anciens de vos ancêtres n'ont-ils pas adoré des statues avant que de croire au Christ ? Pourquoi votre rejeton ne chanterait-il pas les louanges du Père commun dans la langue la plus aimée de Dieu ? Pourquoi ne se nourrirait-il pas du Corps divin comme l'enseigne l'Agneau de Dieu, le Sauveur du monde, à la dernière cène ? Puis, élevant au ciel ses yeux humides et étendant les mains :

— Et toi, souverain Seigneur, ajouta-t-il, accueille favorablement aujourd'hui l'aveu de ma bouche et de celle de mon enfant, éloigne de ton serviteur les œuvres perverses des hommes qui suivent les sentiers de l'iniquité ! Du haut de ton trône céleste, ne permets pas que le soleil du jour qui verrait ton fidèle oublier ses serments se cache avant que tu n'aies lancé les foudres de ta colère sur le misérable et sur sa maison.

Ici l'enthousiasme ne connut plus de bornes. Il éclata tumultueux, indescriptible, immense : les cloches des églises grecques d'Alikianou, sonnait à pleine volée, et le torrent des salves de joie complétaient le concert. Les décharges

d'armes à feu, répercutées par la montagne, allaient annoncer de village en village, de clocher en clocher, l'écho de la fête nocturne.

Après l'encensement de rigueur, les archontes se précipitèrent dans les bras de Molinos. Le visage du Prytan reflétait le bonheur. Sa respiration sortait forte et bruyante de sa large poitrine, comme s'il eût été sculagé enfin d'un immense fardeau.

— Maintenant, fit-il, entourant le cou de l'ancien chevalier de ses bras robustes, maintenant je puis aimer en toi un frère! Le ciel a inscrit tes serments dans le livre de la récompense... Oh! combien le secours filial de l'étranger est largement reconnu! Te voilà fils légitime de la Crète, comme moi; garde-toi des méchancetés, méfie-toi des promesses étrangères. Tu connais le proverbe : « Nourrir un étranger, c'est nourrir une bête fauve; si elle a faim, elle te mangera. »

— Tu dis vrai, répond le néophyte, nous vivons en des temps de mensonge et de corruption où il est bon de se défier de soi-même..... Mais, ajouta-t-il d'un ton fraternel, loué et glorifié soit le Tout-Puissant qui t'a enfin persuadé que je ne venais pas te donner le baiser de Judas!

— Et ta fille, s'écrie Sophia en se précipitant sur le sein de son père, ne donneras-tu pas à ta fille le baiser de la nouvelle vie?

— Astre de ma nuit, dit le père posant sa main tremblante sur les cheveux de son enfant,

que ma bénédiction, que la bénédiction de ta mère t'accompagnent dans ton voyage terrestre, afin que tu puisses parcourir l'océan de la vie en santé, en bonheur. Ajoute à notre Grèce un nouveau verger fertile. Vis frère de ton époux, de ton pays, de tes compatriotes !

Le gendre de Da Molin s'avança à son tour.

— Fils chéri, demanda le père, dénouant la ceinture qui retenait son épée et mettant la poignée de l'arme sous les yeux du jeune homme, connais-tu cette marque ?

— Les armoiries de ma famille ! s'écrie le fils de Kantonoléo étonné.

— Depuis trois siècles, ce trophée enrichit ma galerie. Cette arme était la propriété de ton aïeul Timothée Skordilli, qui, soldat valeureux, succomba dans la lutte célèbre d'Asfaka. Tout Crétois peut la ceindre, car depuis qu'elle fut arrachée à la main glacée de ton aïeul, jamais elle ne s'est teinte de sang Grec. Toi, mon unique héritier, prends l'épée de ton vaillant ancêtre ! Il était écrit que tu devais rétablir sa gloire depuis longtemps éteinte. Donne-moi la tienne en retour ; une épée gagnée dans un hippodrome n'est pas digne de ta valeur.

— Elle m'est cependant aussi chère... que l'autre... je la tiens des mains de Sophia, répondit le fiancé avec orgueil.

— Belle constance des amoureux ! dit le che-

valier franc, ottimamente.¹ Tu n'ignores pas, ajouta-t-il satisfait, que ta fiancée, noble demoiselle, a été instruite dès sa jeunesse dans l'art de l'escrime... Si jamais tu te l'attachais comme écuyer, tu pourras ceindre sa taille de ce glaive.

Ce précieux présent, souvenir vénéré des premières douleurs de la Crète, n'était pas le seul. Le fiancé, son père et le conseil du gouvernement avaient concouru à former la corbeille. Les cadeaux étalés devant la fiancée étaient convenables, d'un goût sûr, mais ils n'avaient rien de fastueux. Les circonstances critiques dans lesquelles se débattait le pays n'avait-elles pas épuisé les moyens pécuniaires de Kantanoléo?

Péto offrait une élégante robe crétoise pour l'usage de la campagne. Sophia, dans son amour pour le peuple, avait souvent souhaité un tel costume. Naturellement le blanc et le rouge, couleurs nationales de la Crète, décoraient ce vêtement. Le corsage, sorte de large ceinture, était de velours rouge, court par devant et laissant le cou découvert; il se laçait sur le sein. Une frange d'argent formait bordure à la jupe, blanche ainsi que le tablier. Le voile retombait avec charme sur l'épaule droite, il était blanc aussi, de même que la chemise et les bas de fine soie. Le ceinturon, chef-d'œuvre d'orfèvrerie

¹ Parfaitement bien (en italien):

étrangère, se rejoignait sur le corset au moyen de riches anneaux.

Le présent du beau-père consistait en un collier vénitien ; une croix d'or y était suspendue ; elle portait la devise évangélique : « Crois et tu seras sauvé. » Intérieurement elle était munie d'un morceau du bois sacré, apporté de Jérusalem. La voix publique attribuait à cette croix précieuse des vertus particulières. Toute la contrée de Séline proclamait qu'elle chassait les esprits malins, sauvait les enfants malades, préservait les femmes des dangers de l'enfantement et guérissait la morsure des vipères : miracle plus étonnant encore, les villageois affirmaient que la pâte du pain fermentait ordinairement dans la maison de Kantanoléo au seul attouchement de la relique.

Anatase Zampas, représentant de la Pendandrie, retire de la corbeille un rouleau de papier marqué d'un large sceau, et, s'avancant jusqu'à la fiancée :

— Très gentille « Archontapoula », Sophia Da Molin, dit-il en s'inclinant, je suis chargé par le noble gouvernement de l'île de vous offrir ce présent, faible témoignage des sentiments qu'il nourrit pour vous et pour votre honorable père.

Déployant alors le rouleau, il lit d'une voix forte le décret suivant :

« Fait à Mescla, le onze novembre 1370.

» Au nom de la Très-Sainte-Trinité et sous la protection du grand martyr Georges, libérateur des prisonniers, protecteur des pauvres ;

» Par décision unanime du gouvernement de la libre Crète,

1° L'île de Crète accueille et adopte la très gracieuse Sophia, fille de très honorable seigneur Francisco Da Molin de la Canée et de très noble dame Endoxie Scordilli de Réthymo. Sophia Da Molin, trésor de la patrie bien-aimée, est dès aujourd'hui confiée à la vigilante protection de tout Grec orthodoxe ; elle prend avec les autres privilèges honorifiques des femmes de la Crète le titre d'*Aflhentra*.

» 2° Le chevalier Da Molin est nommé grand Loghothète du gouvernement crétois, et, tout en jouissant des honneurs de cette charge, il occupe aux délibérations du conseil une place de distinction.

» 3° Le gouvernement crétois concède à ce dignitaire le droit de rendre, en tout ou en partie, les biens féodaux confisqués par nous à ceux d'entre les Romains ou Francs qu'il jugera dignes de cette faveur dans l'intérêt du pays.

» 4° Notre chancelier veillera à la pleine et entière exécution du présent décret.

» Ecrit et signé de ma main :

Anastase ZAMPAS

Chancelier-archiviste du gouvernement crétois

— Longue vie à l'*Aflhentra* ! que Dieu nous conserve ce don inappréciable ! s'écrient tous les assistants.

— Vive le grand Logothète, vive son enfant ! Puisse le bon archonte se réjouir jusque dans ses vieux jours et recevoir la récompense qu'il mérite !

— Ainsi soit-il ! fait Irinéo.

Molinos était profondément agité. La pâleur mortelle de son visage teignait jusqu'à ses lèvres. Ses yeux roulaient des larmes d'émotion. Il s'avance et adresse à la foule un second discours, plus véhément encore que le premier, prenant pour thème la supériorité des Grecs sur le reste de la chrétienté. Jamais sa bouche n'avait proféré paroles plus sages, plus éloquentes.

La cérémonie des fiançailles commença aussitôt après. Kantanoléo offre à la future épouse de son fils un anneau portant ses initiales et lui souhaite l'accomplissement de tous ses vœux. Molinos donne le sien à son gendre. Alors Pétro et Sophia, se tenant par la main, s'avancent jusqu'auprès de la table devant laquelle se tiennent, revêtus de leurs costumes sacerdotaux, le métropolitain et ses prêtres. Evghenios se place entre les fiancés et trace à trois reprises le signe de la croix sur leur tête ; puis il les encense en formant la croix et prie pour la paix du monde, pour l'union qui s'opère, pour le salut de chacun des époux, pour la pérennité de leur foi et de leur

amour. Ensuite les jeunes gens échangèrent trois fois leurs anneaux.

Les fiançailles terminées, le Prytan demanda que l'on se conformât à l'usage sélinote en accomplissant la cérémonie du *dévoilement* et du baiser ou « défaite de la honte ».

Cette exigence offensa quelque peu les dames de la Canée et blessa la pudeur des matrones. Mais les murailles de la honte peuvent-elles résister à un persistant assaut? Kantanoléo l'emporta. D'après les instructions qu'il donna à son fils, le *dévoilement* eut lieu selon l'usage du pays. L'écuyer découvrit la jeune fille en enlevant bravement son voile; puis, le déchirant, il le foula aux pieds.

La cérémonie du baiser est digne d'être rapportée; mais nous avertissons la lectrice non initiée encore aux romans français d'avoir à tourner le feuillet. Sur la recommandation expresse de Kantanoléo, le baiser fut soumis à trois conditions. Il devait durer le temps que le prêtre mettrait à réciter le *Pater*, le fiancé ne devait pas reprendre haleine, enfin il devait finir par un bruit mélodieux et sonore. Ainsi la réalisation de la première partie du programme permettait aux assistants de rendre témoignage pour avoir vu, celle de la troisième pour avoir entendu. Quant à la seconde, qui pourrait affirmer qu'elle eût été exactement remplie? Le jeune officier donna-t-il réellement ce baiser sans

prendre haleine, ou bien les haleines des amants se confondirent-elles en une amoureuse extase?

Cependant minuit était venu. Les invités passent de la grande salle dans celle du festin. Les vieillards ayant pris l'autorisation de s'absenter pour peu d'instant, se retirent dans une chambre voisine pour y régler quelques affaires relatives au mariage et aussi à l'insurrection.

L'heure avancée avait aiguisé l'appétit de tous. Aussi les plats se vidèrent-ils avant même que la symphonie des verres commençât. Le vin généreux d'Alikianou, vin produit par la grappe que l'on retrouve gravée sur les antiques médailles kydoniennes, ranima la gaieté des convives.

La cave du chevalier était célèbre. Bientôt la salle retentit de santés joyeuses, de souhaits et même de quelques refrains populaires..... Le prêtre, élément inséparable de toute fête hellène, est chanteur dans son église, poète dans la joie du foyer. Où donc la robe du prêtre ne se rencontre-t-elle pas? Au milieu des sombres chagrins ou des allégresses profanes, partout l'homme de Dieu apporte ses hymnes mélodieuses, le charme de cette poésie mystique dont le moyen âge lui a livré les secrets. Les Crétois se sont toujours montrés sensibles à la musique. La patrie d'Andrea, de Pegha, de Zacharie Kallergi, fut la première parmi les contrées grecques à conquérir sur ce point une célébrité artistique.

Chanter avec goût devint une nécessité pour le prêtre, et, s'il avait la voix agréable, il était invité des plus lointaines extrémités de l'île aux fêtes et aux festins.

C'était pour la première fois, peut-être, que l'antique manoir résonnait de psalmodies Byzantines, de chants patriotiques, d'épithalames joyeux.

Mais, hélas ! plus était appréciée une belle voix en Crète, plus ce don devenait pénible à ceux qui le possédaient. Le prêtre chanteur, aussi bien que le barde des carrefours, fils d'Homère, semblaient voués tous les deux à une insomnie éternelle. Les jours ne leur appartenaient plus. Refuser de se rendre à une invitation, en colorant même ce refus d'un prétexte, c'était pour l'improvisateur séculier, se condamner à la déportation sur quelque îlot solitaire, où il pourrait tout à loisir confier ses inspirations aux flots irrités ; pour le religieux, c'était encourir la punition sévère de ne plus être appelé à aucun des services de son état.

Mais achevons notre récit.

Bientôt les vapeurs harmonieuses enivrèrent l'âme sensible des femmes et surtout des jeunes filles. Si Pétro improvisait des vers, Sophia était née musicienne. Ce goût lui était légitimement acquis par sa double origine italienne et crétoise. Douée d'une voix charmante, elle avait, en outre, dès l'enfance, appris à manier le luth dont elle

accompagnait son chant. Quoique délaissé depuis longtemps, on retrouve encore le souvenir de cet instrument dans les vieux poèmes populaires de la Crète. Sa note, grave, pénétrante se mariait à merveille avec la voix. Eustache Scordilli, grand-père maternel de Sophia, avait, pendant son long séjour en Vénétie, acquis la renommée d'un excellent joueur de luth et d'un artiste remarquable. A son retour à la Canée, il avait fondé une école de musique où le talent de sa fille et de sa petite-fille s'étaient formés. Depuis lors, le luth devint pour Sophia un ami fidèle. Pourvu qu'on ne la séparât pas de son cher instrument, la fille de Francisco aurait, avant son amour pourtant, consenti à passer peut-être sa jeunesse dans un désert. Un échange de sentiments tendres ou passionnés s'établissait entre elle et l'instrument. Son âme épanchait les secrets d'une sensibilité exquise sur les cordes d'argent qui répondaient à leur tour en une langue ineffable de mélodie, sous les doigts simples et flexibles de leur maîtresse, interprétant dans un prodigieux accord les moindres vibrations de son cœur. Avec quelle grâce elle penchait son sein sur la lyre ! Avec quelle noblesse d'attitude Sophia déclamait les strophes de l'épigramme populaire ! N'est-ce pas à la fille de Da Molin que rêvait l'auteur de ces vers :

Des cordes de son luth, le doux gazouillement,
Dissipe la douleur, adoucit le tourment ;

Le rossignol au nid se cache sous la laine,
Le vent fait les soupirs et retient son haleine.

Les chants du festin ramenèrent de sombres images à l'esprit de la fiancée. Elle comparait son bonheur présent aux tristesses du passé, et se rappelait avec une sorte d'angoisse les poésies que son amant lui avaient adressées pendant les jours de deuil et de désespoir. Il y a différentes sortes de souvenirs ; celui du cœur est le plus puissant. Les félicités de cette heure pouvaient-elles faire oublier à Sophia les divines consolations que la musique et la poésie avaient apportées à ses larmes ? Ces ballades, ces élégies ne les avait-elles pas toutes récitées, ne les avait-elle pas mises en musique, ne les avait-elle pas chantées ? Combien de fois, au sein de la nuit, quittant sa couche et accoudée sur le rebord de sa fenêtre, combien de fois n'avait-elle pas envoyé aux étoiles les douloureux accents de sa plainte, adorant la sublime harmonie des cieux, et jalouse de la majesté sereine avec laquelle les sublimes vaisseaux du firmament poursuivaient leur voyage dans l'Océan immense des espaces éternels !

Oubliant les joies de la fête, la fiancée voulut chanter l'une ces élégies aimées. Profitant du moment où les convives, après avoir achevé leurs libations en l'honneur de l'Afthentra et de son futur époux, cadençaient la danse pyrrhique, elle invita sa mère, Pétro, un de ses oncles et

quelques-uns de leurs plus intimes amis à la suivre dans la pièce voisine, pour entendre sa complainte favorite. Vainement sa mère lui fit-elle remarquer que le choix de cette romance, écho d'un amour malheureux, pouvait paraître étrange au jour de la réalisation des vœux les plus chers.

— Laisse-moi, chère mère, s'écria Sophia, l'embrassant, laisse-moi, ce soir encore, redire ce triste chant pour la dernière fois ! Je veux après le renfermer dans les profondeurs de mon âme avec la résolution de ne plus jamais le laisser échapper de mes lèvres.

Et, accordant le luth sur un ton grave, elle chanta avec passion les strophes suivantes :

Achevant sa carrière,
L'astre du jour s'enfuit
En jetant sur la terre
Les voiles de la nuit.

Sur le ciel sans nuages,
Comme autant de géants,
On voit des monts sauvages
Les sommets verdoyants.

Tout dort, et moi je veille,
Et je parcours les bois,
Tout bruit à mon oreille
Semble ta douce voix.

Ton aimable visage
M'est présent à l'esprit :
Et partout ton image,
Comme une ombre me suit.

Si la brise respire,
Si le roseau gémit,
Si le ruisseau soupire,
Si la feuille frémit,

Je crois toujours entendre
Dans leurs accents ta voix,
Ta voix céleste et tendre
Pour la dernière fois.

Le printemps a la rose,
Les oiseaux ont leurs nids,
Moi, j'ai bien autre chose,
Ton cœur, que je bénis.

Au début, le visage de l'enthousiaste jeune fille resta gai, mais bientôt les traces d'une profonde émotion l'envahirent. Afin de donner à sa voix les inflexions voulues, d'accentuer le rythme, de marquer la mélodie, Sophia pressait sa respiration haletante. A la dernière strophe, l'agitation de son cœur fut si forte qu'elle s'affaissa dans un état voisin de l'évanouissement.

Les deux pères entraient dans ce moment.

Kantanoléo demande la cause de cette tristesse. Mis au fait de ce qui venait de se passer, il laisse tomber sur la table un portefeuille en cuir qu'il tenait sous le bras et :

— Ton nom est grand, Seigneur, et tes œuvres étonnantes! s'écrie-t il, en se signant trois fois; des larmes et des fiançailles! Mes enfants, vous êtes fous! N'avez-vous donc pu trouver d'autres

présages à m'offrir, pour un jour de noces, que des évanouissements et des pleurs ?

— Les larmes de joie sont des larmes heureuses, répond la fiancée. Puis, souriant et retirant le mouchoir de ses yeux, elle rappela le dicton populaire :

Les rires et les pleurs sont nés au même jour.

L'incident fut vite oublié et l'allégresse ne tarda pas à renaître. Quant à la sérénité du Prytan, elle ne se démentit pas d'un instant.

Le portefeuille qu'il avait apporté contenait plusieurs lettres importantes. Les prévisions de Molinos se réalisaient : un grand nombre de notables de la Canée envoyaient au Prytan, sous forme confidentielle, le témoignage de leur respect. Les uns se mettaient sans condition aucune à la disposition de la Pendandrie, d'autres, plus timides, se bornaient à charger Molinos de transmettre l'assurance de leurs sentiments d'estime au conseil. Tous approuvaient sa politique sage et prudente, et plusieurs offraient leur concours dans le but de chasser le Vénitien de la forteresse.

D'autres pensées agréables venaient mettre le comble à la joie du Prytan.

Dans sa récente entrevue avec Molinos, il a été arrêté que le mariage des enfants sera célébré le jour même où la Crète pourra fêter la prise de

la Canée, et le conseil a adopté d'une voix unanime les résolutions suivantes :

Les noces auront lieu dans la matinée du 14 novembre, à Alikianou, avec toute la solennité qu'exigent la naissance illustre de la fille de la Crète et le rang de Pétro.

Kantanoléo sera accompagné d'un cortège de parents, d'officiers et de soldats, au nombre de cinq cents personnes.

Da Molin n'invitera pas plus de cinquante parents ou amis.

La question des dépenses fut discutée longuement. Sur l'inébranlable insistance de Molinos, les frais furent entièrement laissés à sa charge. En même temps, on décide que la mesure du vin pour chaque invité ne pourra dépasser deux quarts (due quartucj). Conformément à l'usage, la fête devra être terminée au coucher du soleil.

Mais voici le plus important. Sitôt après, l'armée en masse, à l'exception du corps d'artillerie, se dirigera vers Kirtomadho, Douratzo et la Canée, pour se trouver devant la porte de la ville, vers la quatrième heure de la nuit. A un signal donné, les combattants devaient se précipiter dans la forteresse, dans la ville et dans les chantiers de la Sude. Comme la présence de Pétro était indispensable à cette expédition, sa fiancée devait y assister de loin et, la retraite sonnée, se tenir prête à partir avec son époux, son père et

Kantanoléo. Enfin, pour assurer la réussite de ce plan, un inviolable secret devait être gardé par la Pendandrie. Quant au grand Logothète, il veillerait, pour reconnaître le dévouement des conjurés caniotes, à faire respecter la vie, l'honneur et les biens des familles.

Telles sont, en résumé, les dispositions arrêtées.

Cependant, les réjouissances continuaient. Les Sfakiotes, héritiers de la véritable pyrrhique, donnèrent des preuves frappantes de leur adresse. Le second fils de Kantanoléo, quoique Séliniote, se distingua parmi les danseurs. Un habit court et serré à la taille, des pantalons étroits, formaient tout son costume. Un carquois, rempli de flèches, était négligemment jeté sur son épaule; il tenait un arc énorme de sa main droite, et, de la gauche, une longue épée; enfin, la lame d'un poignard brillait à sa ceinture. Ses compagnons étaient vêtus et armés comme lui. Les manœuvres, les gestes, les bonds, les détours variaient suivant la cadence du chant des pallikares et le talent des danseuses : tantôt ils se groupaient en cercle, tantôt, se rangeant en deux lignes parallèles, ils feignaient de se battre, entrechoquant les épées, lançant les flèches ou croisant les poignards, avec une dextérité dangereuse. Parfois, ils s'écartaient deux à deux, saisissaient le bouclier, et, s'invitant au duel, luttaient selon les règles de l'escriime la plus antique.

Le ciel souriait à la danse champêtre. Quoiqu'octobre fût avancé déjà, la nuit était aussi serene qu'au mois d'août; les arbres, séduits par une brise tiède, montraient de tendres bourgeons; les jeunes pourceaux, chantres des soirs d'été, fourrageant l'herbe grasse, étaient joyeux aussi, et joignaient leur grognement bizarre au rythme des pas, au cliquetis des armes et des carquois. Partout respirait le bonheur, l'espérance et l'amour. Aidée par l'illumination, qui mariait ses derniers éclats aux blanches lueurs de l'aube, la fête ne prit fin qu'au grand jour et fut couronnée par un acte d'humanité touchante. Sur la proposition de Molinos, les deux seigneurs remirent, au conseil de la Canée et de Sélino, cinq cents ducats pour les pauvres et deux cents autres pour les lépreux. Cet exemple fut généreusement suivi, et, bientôt, une quête générale produisit plus de quatorze mille sequins.

Enfin, la compagnie se dispose au départ. Après une courte et frugale collation, les chefs, les prêtres, prennent congé de la famille et se mettent en devoir de regagner Sfakia, Roolhovani, Sélino. Pétero, son père et son frère embrassent leurs nouveaux parents, promettent leur retour dans quatre semaines, et sont reconduits par les Molinos jusqu'au pont de Platania.

CHAPITRE TROISIÈME

Dans l'intervalle qui vient de s'écouler, la Renommée aux cent bouches n'a pas tardé à répandre, de Kissamo jusqu'à Sitia, la nouvelle de l'union qui se prépare. Le nom de Da Molin, inconnu jusqu'alors, sinon à la Canée et à Réthymo, devint partout populaire ; que dis-je ? il fut mêlé aux offices divins, honneur dont un Vénitien était l'objet pour la première fois. Mais la fil'e de la Crète, mais notre héroïne Sophia ?

Après tout ce que sait déjà le lecteur, est-il nécessaire que nous revenions sur les sentiments qui animaient la Pendandrie, quand elle accorda à la fille du chevalier franc la dignité suprême, attachée au titre d'« Afthentra » ? Les vertus, les grâces, le patriotisme, la beauté, les charmes du corps et de l'âme, le nom illustre de l'héritière des Da Molin, furent les mobiles qui poussèrent le peuple orphelin de la Crète à incarner en elle, dans un élan de son imagination vigoureuse, l'idéal qui depuis bien des siècles lui tourmentait le cœur. La haine de Venise, l'horreur des Latins et de l'étranger, tirèrent des profondeurs d'un passé douloureux et réunirent sur le front d'une

jeune vierge accomplie tous les désirs, toutes les attentes, toutes les passions que fait germer l'égoïsme national. De même Pygmalion, nourrissant pour la femme une aversion étrange, se créa une Ève, et concentra dans son chef-d'œuvre toutes ses adorations; de même le peuple de la Crète, ardent et généreux, sentit aussi le besoin d'adorer, et, embrassant de ses feux une Galathée nouvelle, il adora réellement en elle tout ce que le démon fantastique du cœur laisse entrevoir des mystères à venir.

Les préparatifs, cependant, se poursuivaient sans relâche. Les chefs de districts, de villages, de provinces, recevaient leurs invitations. Des cinq cents personnes destinées à former le cortège, soixante et dix étaient des parents, les autres représentaient le peuple et l'armée. La joie régnait à Kakodiki, à Rodhovanie et surtout à Troustoghérako, berceau des Kantanoléo, à Livada et à Stavio. Ici, c'étaient des hommes qui disposaient les présents d'usage; là, les femmes apprêtaient leur costume de fête, faisaient reluire les boutons d'argent des corsages, ou plissaient sous le fer les voiles et les manchettes; ailleurs, des enfants s'exerçaient à apprendre des épodes, des *hirondelettes*¹ et des compliments en vers. Le prêtre lui-même, oubliant ses vœux, quittait ses

¹ Couplets que chantent les enfants, au retour du printemps, en quêtant de porte en porte.

sandales usées, renouvelait sa soutane et réparait de ses propres mains le voile de son bonnet. Ce mariage préoccupait les esprits à un tel point que quelques paysannes, fiancées depuis peu, avaient décidé, quoique n'étant pas invitées, de se rendre à la fête dans le seul but d'associer leur couronne au souvenir des noces de « l'Afthentra ».

A Alikianou, les apprêts se poursuivaient plus activement encore. Déjà une centaine d'ouvriers de tout genre étaient au travail. Autour du manoir étaient dressées des tentes, s'élevaient des abris destinés à servir en cas de pluie. A l'entrée du village, de jeunes sapins, empruntés aux collines voisines, formaient une avenue. Trois bannières flottaient, sur la grande tour, pour annoncer la fête. La première portait les armes de Kantanoléo, un lion couronné ; l'autre, le moulin à vent des Molinos. Au centre, et plus élevé, se balançait l'étendard de Saint-Georges avec le dragon aux ailes de feu.

Les étables furent mises à la disposition de la fête et changées en cuisines, en paneteries, en écuries. Plus de deux cents tables, ornées de fleurs et destinées au banquet, étaient disposées dans les jardins, les cours, les vestibules. L'église du village, dans laquelle devait être donnée la bénédiction, s'ornait de tapis, de lampes, de flambeaux, se parait du feuillage des myrtes, des lauriers et des oliviers. Un banc recouvert de

tentures, en face de la chaire épiscopale, était réservé aux invités de distinction et aux amis de Da Molin.

La cloche de Saint-André venait de sonner les vêpres ; piétons et cavaliers commençaient à affluer en masse, tandis que les ouvriers s'occupaient encore à élargir les chemins conduisant au village. D'après l'usage du pays, les arrivants ne devaient entrer que l'un derrière l'autre, les femmes en avant, les enfants et les hommes ensuite. Ainsi se passa toute la soirée, ainsi la nuit suivante. Les hennissements, le piaffement des chevaux et des mules, les salves de joie, les chants, le cri des rondes ne cessèrent pas d'un instant, annonçant l'arrivée des invités.

Le jour que les fiancés appelaient de leurs vœux se montra enfin. Dépouillant son manteau de nuages, il se réveillait calme et resplendissant, et inondait le firmament de lumière. On aurait dit que le ciel voulût prendre sa part de la fête.

A sept heures du matin, le village était déjà plein de monde. Près de six mille Crétois de toute classe, parmi lesquels cinq cents soldats, se pressaient dans l'espace laissé vide entre le château et l'église. Les hangars devenaient insuffisants pour le grand nombre des mulets qui augmentait toujours. Après une heure, la multitude, serrée en une masse compacte, offrait sur la place l'image d'un navire agité au milieu de courants contraires.

La voix des trompettes et le carillon des cloches annoncèrent enfin l'approche des Kantanoléo et de leur suite. Molinos, avec ses trente amis, s'avança au-devant d'eux, tandis que la foule saluait de loin par de bruyants applaudissements.

Notons, en passant, que l'enthousiasme de cette réception n'avait rien de déplacé. La Providence semblait vouloir signaler le jour des noces par les marques les plus éclatantes de sa protection.

D'après les instructions de la Pendandrie, les chefs grecs et le clergé de la ville de Réthymo avaient tout préparé pour un coup de main. Profitant de l'absence de la garnison, qui s'était retirée à la Sude, pour renforcer les établissements maritimes, les Réthymiotes courent aux armes, se saisissent des rares soldats vénitiens qui restent et déploient sur les murailles l'étendard de l'autonomie. C'était un heureux début. L'une des trois principales forteresses était donc occupée déjà par les insurgés. En outre, des messages du Péloponèse annonçaient que les chefs de là-bas se préparaient à la guerre; que Messène, Mance, l'Achaïe, plus loin encore l'Étolie et l'Épire, attendaient avec impatience le printemps pour courir sus à l'infidèle. La levée promettait d'être générale et propice, d'autant que les Génois, les Espagnols, les agents du pape, les Vénitiens eux-mêmes avaient intérêt à y prêter leur concours.

Les nouvelles qu'apportaient Irinéo n'étaient pas moins excellentes. Le complot de la Canée

était en bon chemin; le sort de la domination étrangère se balançait sur le tranchant d'un rasoir; les archontes étaient unanimes en faveur du mouvement. Kantanoléo devait donc agir promptement pour atteindre le but poursuivi avant que des secours n'abordassent par la voie de mer.

Les paroles d'Irinéo, concordant avec d'autres avis, engagèrent le Prytan et Molinos à hâter autant que possible la cérémonie, afin que vers le coucher du soleil toute l'armée fût prête à marcher sur la Canée.

La distance qui séparait le château de l'église était courte, mais il était dans le programme de la traverser solennellement et à cheval. Déjà douze chevaux, ornés de houppes blanches et rouges, piétinaient dans la cour. Le fier coursier de Pétro, avec son harnachement de bataille, se distinguait entre tous. Le mors était d'acier poli, de chaque côté d'une riche selle rouge rebuisaient de longs pistolets, et sur sa croupe pendait une bourse en cuir remplie de cartouches.

Les fiancés descendirent les premiers le grand escalier du château, en se tenant par la main, précédés des maîtres de cérémonie et suivis des parrains et de tous les parents. Beaucoup parmi les assistants n'avaient pas encore vu « l'Afthen-tra. » Une impatience fiévreuse agitait la foule dans les vestibules et dans les jardins. A peine la fiancée se montra-t-elle sous la grande porte,

rayonnante de bonheur et de beauté et vêtue du costume national crétois qui rehaussait merveilleusement ses charmes, que de frénétiques vivats éclatèrent de toutes parts. Les bonnets tourbillonnaient en l'air, les mouchoirs s'agitaient, les mains jeunes ou vieilles essuyaient les larmes qui mouillaient tous les yeux.

Deux hérauts se tenaient à cheval près de la porte : Dès que le cortège en eût franchi les grilles dorées, ils firent retentir leurs trompettes. Aux sons des fanfares, les vallons d'Episcopi, les cavernes des collines voisines répétèrent les joyeux vivats. Le fiancé, comme nous l'avons dit, s'avancait le premier, donnant la main à la Reine de la fête. Revêtu du riche costume que comportait son grade, la tête découverte, de sa main droite, il tint l'étrier et de l'autre, il aida Sophia à sauter lestement et allègrement sur son cheval.

Deux chœurs de garçons et de jeunes filles couronnés de feuillage s'approchèrent alors, offrant des bouquets aux fiancés. Ils entonnèrent l'épithalame suivant, dont les strophes accompagnèrent le cortège jusqu'à l'église :

Le chœur des Garçons à la nouvelle Mariée.

Lorsque tu vins au monde
Les arbres fleurissaient,
La joie était profonde,
Les oiseaux gazouillaient;

Une aurore nouvelle,
Présage d'un beau jour,
Naissait, et l'hirondelle.
Ramenait avec elle,
Le printemps et l'amour.

Le cœur des Jeunes Filles au Fiancé.

Quand tu vis la lumière
Pour la première fois,
Secouant leur poussière,
Tous les guerriers crétois
Brisèrent de Venise,
Le joug si détesté ;
Et par leur entremise,
On vit dans notre église,
Fleurir la Liberté.

Les Garçons à la Fiancée.

Au moment où le prêtre
Qui, seul, pouvait t'unir,
Levait vers Dieu, le Maître,
Ses mains pour te bénir.
On vit sur le rivage
Les femmes, les enfants,
Selon l'antique usage,
Attendre ton passage,
Pour t'offrir de l'encens.

Les Filles au nouveau Marié,

Le sort te favorise,
T'élève jusqu'aux cieux,
Récompense promise
Aux hommes vertueux.

Te voilà donc au faite,
Au sommet des grandeurs ;
Pallicare de Crète,
C'est aujourd'hui la fête,
La plus chère à nos cœurs.

Les Garçons à la nouvelle Mariée.

« Athhentra. » ta couronne
Est le gage certain
Du bonheur que Dieu donne
Aux époux de sa main.
Ces fleurs fraîches et belles,
Qu'ignorent le mortel,
Sont des fleurs immortelles,
Que les anges fidèles
Cultivent dans le ciel.

Les Filles au nouveau Marié.

La tienne, Pallicare,
Est faite de lauriers,
Fleurs que la gloire avare,
Dispute aux fiers guerriers.
Ils nous viennent des plaines,
Des champs qu'ont respecté
Les tempêtes humaines,
Des tombes des Hellènes,
Morts pour la Liberté.

Les Garçons à la Fiancée.

Vierge de l'Arcadie
Que nous vénérons tous,
Vierge à qui l'on dédie
Tous les nouveaux époux,

Fais que leur mariage
Soit heureux ici-bas,
Loin des vents, de l'orage
Guide toujours leurs pas !

Le chroniqueur auquel nous empruntons ce récit, passe sous silence la cérémonie nuptiale. Peut-être avait-il ses raisons. Il se borne à rapporter qu'Irinéo était présent, qu'au moment où Pétro et Sophia furent unis par le prêtre, un couple de pigeons s'enfuit à tire d'aile du clocher, que le cierge nuptial qui se trouvait à la droite du fiancé venant à tomber, se brisa en deux morceaux, et autres menus incidents. La courte allocution de Molinos à sa fille attira l'attention.

— Ma Sophia, s'écria-t-il à la fin de la cérémonie, élève ton cœur vers le ciel et remercie le Créateur qui, en te permettant de choisir pour époux le plus vaillant jeune homme de notre patrie, t'associe à l'un des noms les plus glorieux de la race Hellénique.

Nous apprenons, en outre, que les usages du pays s'observèrent dans toute leur rigueur. Les couronnes furent attachées sur le lit nuptial, et les cierges tout couverts de fleurs posés devant l'image de la Vierge.

Après le mariage, la plus grande partie de la foule, cédant à la curiosité, s'est dirigée vers la place, où déjà les danses s'organisaient ainsi que d'autres jeux. La variété d'armes, de costumes,

de classes, de caractères différents qui anime ce fouillis se refuse à toute description. Vous auriez remarqué des vieux chefs de Rizo, des capitaines portant l'armure guerrière de Byzance, des géants de Sfakia, de Dafnidha, de Mélidhone, de belles femmes de Garatzo, des prêtres, des hérauts décorés d'insignes bizarres, des porte-étendards, des trompettes, des tambours, des athlètes, des moines, des prélats. Ici des soldats pariaient à qui atteindrait le but de sa flèche, là des Kakodikiotes tiraient au sort des graines de maïs ou des noix, plus loin des montagnards de Jérolakos jouaient de la flûte, de la cythare ou bien encore chantaient; ailleurs des jeunes garçons montés sur des échasses, bousculaient les passants et recueillaient les moqueries de la foule; quelques pas plus loin, des Lakiotes et des Kissamiotes se disputaient le prix de la lutte.

Tandis que, perdus dans l'ombre des jardins, les mariés goûtaient les enivremens de l'amour et que Molinos allait et venait, hâtant les préparatifs du repas, le Prytan, réuni à ses confrères, s'occupait de donner les derniers ordres pour l'expédition : il plaçait des gardes, organisait des rondes, recommandait à chacun de se tenir prêt au premier signal et de faire usage de ses armes; défendait sous des peines sévères la moindre décharge pendant le festin, et poussait la précaution jusqu'à inviter les surveillants à ne point verser plus de vin que la mesure convenue, et à

interdire aux convives de boire le vin de leur voisin.

Kantanoléo s'arrêtait souvent pour répondre à des questions inutiles ou indiscrètes. Il allait se retirer lorsqu'il remarqua à une faible distance un groupe, au milieu duquel plusieurs personnes discutaient avec animation. Supposant que le sujet de leur entretien se rapportait à la politique, et craignant d'être invité à donner son avis, il voulut se détourner, mais il avait été aperçu, et s'entendit interpeller en ces termes :

— Kir Yorghi ! Seigneur Kantanoléo ! Daignez donc vous approcher. Nous avons à résoudre une question fort embarrassante.

Bon gré, mal gré, Kantanoléo fut obligé de revenir sur ses pas.

— Où est la nouvelle prophétie de Salomon ? demande celui qui avait pris la parole, si tu l'as sur toi, aie la bonté, frère, de nous la lire.

— Quelle prophétie ? Je ne ni suis prêtre, ni savant, répondit le Prytan avec un mécontentement visible.

— Mais non . . . la prophétie qu'on a trouvée sous l'autel.

— Ah ! dans la gorge d'Aghia-Roumédie . . . En grec très élevé . . . Os dur pour vos dents . . . Révérend Lorenzo, ajouta-t-il en se retournant vers un prêtre, va demander, je te prie, la copie à Kir Dimitraki et donnes-en lecture !

L'ecclésiastique n'était pas fort lettré. Il pouvai

bien lire couramment l'évangile du dimanche, mais sous prétexte des abréviations, il déchiffrait avec peine d'autres livres. Alléguant sa myopie, il refusa de lire le document. L'usage des lunettes n'était pas répandu alors comme il l'est aujourd'hui.

Cinq ou six autres personnes furent sollicitées, mais elles haussèrent les épaules et refusèrent.

Dimitraki accepta enfin cette grosse tâche et, déployant le manuscrit, il donna lecture des hexamètres suivants :

« Σλωεω, ῥωμαίων γενή, καὶ εἶ μάλα δαρσεῖ !
Σίκαδες ἐνίκα οὐ τῷ ωεριωλομένων ενιαυτῶν
Καὶ δέκα ἐξέλλδως εἰσὶ ἰα ωρωτ ἐνιαστει
βυγαντος ἱερῶ ἐνετός θρυγησατο λείων.
Δὴ τότε ὄμμασι σοῖς καινός ὄσολος, αἶα ἱεκαινή
Ἐμφανιεταὶ αἶαρ θαρυ, εκατομωλις, ἐωσίσεις
θρῶμα λέντες αμαιμακίθω κατὰ μοῖραν αφυκίον. »

Tous prêtèrent l'oreille avec la plus grande attention, mais la fin de la lecture fut le signal d'une discussion ardente sur la langue du manuscrit. Les plus naïfs soutenaient que le Prytan voulait plaisanter sans doute en appelant grec un idiome tout différent de l'évangile ; les plus habiles prétendaient que ce dialecte était contemporain de la conquête des Arabes.

La controverse menaça de devenir plus violente sur l'explication d'un maître de danse. Celui-ci déclarait que le manuscrit était réellement écrit

en grec, mais que son interprétation devenait difficile parce que les dialectes des temps anciens variaient au gré des poètes.

— Ainsi donc, s'écrient les incrédules, tu veux nous convaincre que chaque maître se créait une langue à lui !

— Certainement répond avec assurance le docte disciple de Terpsichore. N'est-ce pas la variété des dieux, des langues, des institutions politiques qui a réuni nos ancêtres en une nationalité puissante ? Là où sont adorés plusieurs dieux, là aussi se rencontre la variété des langues. Autant de poètes, autant de lexiques différents ; autant d'écrivains, autant de langues ; chaque plume a son dieu, chaque livre a sa foi.

— Amis, vous perdez votre temps, fit Kantanoléo. Cette prophétie a été expliquée par Kir Marco Pikatori de Réthymo. D'après son interprétation, le Vénitien devait être chassé il y a huit ans,

— Et qui l'a retenu ? demande ironiquement le curé des Déka.

— Quel est le fidèle qui a empêché le loup de crever ? interroge un autre.

— S'il en est ainsi, les prophéties sibylliques sont plus explicites encore, fait remarquer le maître de danse. D'après leurs oracles, un archange au glaive flamboyant descendra des cieux pour expulser les Francs....

— Le maître Manoli nous fait là des contes à

dormir debout, dit le vieux Kantanoléo, impatienté. Ce sont précisément ces oracles qui nous ont empêchés jusqu'ici de chasser le Vénitien ; sans eux, depuis longtemps déjà il serait loin d'ici.

— Oh ! oh ! Seigneur, reprend le lettré offusqué, et où donc chercherons-nous à connaître notre avenir, si nous nous bouchons les oreilles aux oracles de l'Olympe ? N'ont-ils pas convaincu les Thalès, les Lycurgue, les Pélopidas, les Platon ? Si ces célèbres inventeurs de la grammaire, de la syntaxe, de la prosodie ont cru aux trépieds de Delphes et à la Dodone de Vulcain.....

— Va-t'en, imbécile, s'écrie Kantanoléo, rouge de colère. C'est avec de telles fables que vous avez endormi le peuple jusqu'ici et reculé son réveil jusqu'à la réalisation de prophéties apocryphes... Trêve de bavardages, adorateurs de coupables chimères, hommes rétrogrades, encroûtés, qui en dépit de la chrétienté tout entière, n'avez pas honte de creuser un abîme entre le livre et la pioche, le laboureur et le savant, qui allez prêchant partout que l'ouvrier, le paysan, sans qui nous n'aurions ni pain ni trésors, doivent vivre en esclaves de l'ignorance, éternellement sourds, éternellement muets, Ilotes de Thrace condamnés par leur naissance à une vie de misère et de honte !

Un applaudissement général accueillit les paroles de l'archonte grec.

— Juste, très juste ! crièrent les jeunes gens, les vieillards, les femmes mêmes. Oui, voilà ceux qui causent tous nos malheurs, voilà ceux qui nous serrent au cou la corde de l'ignorance.

— N'est-ce pas eux qui, avec leurs théologiens, leurs rhéteurs, leurs grammairiens, ont couvert de boue le trône des Césars de Byzance ?

— C'est cela même, très bien ! s'exclame le caustique Androulias.

— Ils ont créé une langue de corbeaux, qu'eux seuls et leurs élèves savourent, ajoute un autre en éclatant de rire.

— Vive la liberté de la parole et de la plume ! reprend la foule. C'est la première de toutes.

— Doucement, doucement, mes amis, dit le Prytan, louable est la liberté de parler, mais plus louable encore est, d'après moi, l'usage des mains et des armes. Dieu, pour éprouver son peuple, envoya en Egypte les sept plaies ; qui sait si ce n'est pas dans la même intention qu'il nous impose à nous le fléau du lettré !

— Hum ! et dans quel but ? interroge quelqu'un.

— Eh mais... pour modérer avec une muse-lière de langue morte, notre penchant à la dispute, à la logomachie... Le bavardage, cette maladie de la paresse, ne nous a pas laissé jusqu'à présent le temps d'utiliser nos dix doigts pour chasser de notre foyer la misère et de notre sol le Vénitien.

— Eh bien ! n'avons-nous pas souvent apprêté nos armes ? répliqua l'un. Mais Venise, avec ses flottes puissantes et ses immenses trésors, nous a constamment vaincus. Nous nous sommes même privés du pain d'orge.

— Venise ! Qu'est-ce donc que Venise en comparaison de la Crète ? Un grain de sable, reprit immédiatement le Prytan. Lorsque la Crète nourrissait des Crétois, elle portait cent villes célèbres. Alors elle avait une flotte, une armée, une gloire. Avez-vous lu ce qu'était Venise au début de son histoire ? Une poignée de pêcheurs et rien autre. Ces pêcheurs agissaient cependant et parlaient peu, ils aimaient le travail et le commerce beaucoup plus que la phraséologie et les sérénades ; bientôt ils transformèrent en vaisseaux leurs barques de pêche et en sceptres leurs rames. C'est ainsi qu'ils amassèrent des trésors infinis, confectionnèrent des armes et finirent par posséder le plus vaste des empires ; ils se soumirent les peuples qui ne travaillaient pas et ceux qui se déchiraient entre eux. Oh ! mes amis, si la Crète avait autant de Crétois que Venise a de Vénitiens, elle ne tarderait guère à mettre la République entière dans sa poche ; mais la Crète attend que le pain lui tombe tout fait dans la bouche, voilà pourquoi elle reste esclave, tandis que Venise, ce pygmée, domine du levant au couchant.

— Cependant, nous avons autant d'esprit qu'eux, hasarda un vieillard de Sfakia.

— Oui, certes, mais nous nous servons beaucoup plus de notre langue que de notre esprit et de nos mains, répond Kantanoléo.

S'approchant du Sfakiote et baissant la voix :

— Le Révérend, ajouta-t-il en désignant du doigt Irinéo, qui ne l'avait pas quitté depuis le matin, le révérend, quoique nouveau parmi nous, est, comme tu le vois, un patriote. Ce n'est donc pas une oreille étrangère qui va nous surprendre. Confessons donc nos péchés en famille.

— Compatriote et prêtre qui plus est, dit Irinéo en souriant.

La foule se presse autour du Prytan avec intérêt.

— Péchés confessés sont à moitié pardonnés, reprend Kantanoléo. Nous sommes paresseux, nous détestons le travail. Nous avons mille bouches, nous n'avons pas un bras. Jalousie, insulte, cupidité, voilà les instruments sous lesquels nous broyons l'os du prochain quand nous ne pouvons pas dévorer sa chair. Ici, dit-il, en désignant sa bouche, ici se concentrent toutes nos fautes. D'ici sont venus, d'ici viennent encore tous nos malheurs. Oui, par le pain que nous allons manger, nous sommes cupides, emportés, paresseux. Nous avons des champs et nous les laissons sans culture, nous avons des forêts et nous achetons notre bois, nous avons la mer et

pas un seul bâtiment, nous avons des villes, des villages et sur nos misérables sentiers on se heurte à chaque pas contre les rochers... Nous maudissons le Turc et le Vénitien; c'est à tort. Les vrais, les seuls tyrans de la Crète, c'est nous. Le Vénitien travaille, s'instruit et expose sa vie; le Vénitien ne ménage pas son sang, ses sueurs pour conserver sa puissance. Quant au Turc, considérez-le bien, lui aussi agit plus qu'il ne parle. Pendant ce temps, que faisons-nous, nous autres? Nous baillons, nous babillons, nous nous déchirons. Oui, nous baillons en attendant l'archange qui, de même qu'il apporta à la Vierge le lis de l'Évangile, doit nous apporter à nous les forteresses crétoises et Sainte-Sophie.

— Et pourquoi non? s'écrie le maître de danse, interrompant le Prytan. Ne sommes-nous pas chrétiens orthodoxes aussi bien qu'Hellènes? Comme orthodoxes, nous plaçons nos espérances sous la protection du ciel; comme Hellènes, nous avons droit aux sympathies de l'humanité. Il est évident que le ciel et la terre sont pour nous. Quel autre peuple peut s'enorgueillir comme le nôtre de cette double protection? Le secours des hommes vient-il à nous manquer, entonnons l'hymne sacré et recourons à la Vierge, qui, si elle nous refuse son aide, les chants d'Homère sur les lèvres, courons frapper à la caisse de nos débiteurs.

— La Vierge, mon maître, répond le Prytan,

détourne son regard des peuples qui exigent tout pour eux parce qu'ils prétendent prier mieux que d'autres. Quant aux hommes, hélas ! renonce à les tromper par le souvenir des Cimon ou des Léonidas. Le riche méprise le banqueroutier, l'homme laborieux insulte à la paresse, le puissant foule aux pieds l'impuissant. Pourquoi donc les Chrétiens nous abandonnent, préférant prêter secours à nos oppresseurs ? Parce que nous sommes paresseux, impuissants et pauvres. Mais, dites-vous, nous sommes les enfants des Grecs... Honte à nous ! Si nous avions un peu de bon sens nous songerions davantage à nos petits neveux qu'à nos ancêtres. Ayant acquis de rien noblesse et gloire, ils laissèrent au monde un héritage de vertu, de sagesse et de liberté. Et tout cela en trois cents ans. Nous, hélas ! en un temps six fois plus long, non seulement nous n'avons rien fait pour la patrie, mais encore nous avons dissipé les trésors de nos aïeux, tandis que l'étranger savait en tirer profit. .

— Kir Yorghi nous fait de la bonne morale. fit le vieux Xintantrihis, en frappant sur l'épaule du Prytan avec un signe d'approbation. Nous avons fait bien des insurrections ; comment finirent-elles ?

— Commencées au milieu des désordres, elles se sont ensevelies sous la honte ! répond Ghianata d'une voix sévère.

Le Prytan allait continuer, quand la cloche du

château et le son des tambours annoncèrent l'heure du festin. Ajoutons l'impatience de Zagar. Depuis le commencement de cette scène, le chien se montrait inquiet. Ayant saisi le vêtement de son maître entre ses dents, il essayait, tout en grondant, d'attirer celui-ci hors du groupe des causeurs... Dans quel but? redoutait-il l'ambition du lettré ou bien le fumet de la bonne chère agissait-il sur son odorat?

En effet, les hécatombes culinaires s'exhalaient en tourbillons épais qui parfumaient le ciel. Déjà, les deux cents tables regorgeaient de quartiers de mouton, de porc, de bœuf succulent. L'ordonnance des tables, la décoration des tentes, la profusion des mets offraient un spectacle merveilleux et digne d'exciter un appétit royal. Molinos, qui, sous aucun prétexte, n'avait voulu partager les dépenses avec le gouvernement crétois, fit preuve au mariage de sa fille d'une générosité et d'une prodigalité sans bornes. Une note de sa main, conservée aux archives de Venise, indique que les vivres consommés en ce jour auraient facilement nourri plus de neuf mille personnes. Voyons comment. Alikianou avait reçu la veille 150 bœufs, 75 moutons, 80 porcs, 1,200 volailles, 2,500 œufs, 400 mesures de beurre et 450 de fromage, 350 sacs de blé, 36 sacs de riz, sans parler du reste. Le vin seul fut distribué avec ménagement. Le contenu de chaque petite cruche de vin pouvait à peine suf-

fire à un enfant. Et cependant 115 barils avaient été commandés.

Le spectacle devint plus merveilleux encore, lorsque les prêtres, qui présidaient chacun à deux tables, découvrirent leur tête blanche, bénirent le repas et prièrent pour les époux ainsi que pour l'expédition qu'on allait entreprendre. Trois mille personnes prirent place sur les bancs, autant s'assirent en plein air sur l'herbe des prairies. Aucun désordre, aucun tumulte ne signala le commencement du festin. Il est vrai que les rondes de soldats avaient mission de prévenir tout ce qui aurait pu troubler le bon ordre. D'un autre côté, Dimitri, qui, en outre de ses devoirs de centurion, remplissait, ce jour-là, la charge d'*astynome*, avait reçu de son père des instructions spéciales. Au premier bruit, les cent vingt hommes de garde, renforcés de cinquante artilleurs, devaient courir aux armes et appeler le reste de l'armée,

Dans les salles du château, le banquet était plus imposant encore. Les nombreux parents qui déjà avaient pris place à table, grâce à leur importance, se remarquaient à la gauche de Kantanoléo. Quant aux autres convives, hommes, femmes et enfants au nombre de quatre cents, il y eut quelques difficultés à leur assigner le rang convenable, et il s'en fallut de peu que cette question des places ne dégénérait en scandale. A l'encontre du peuple qui s'était attablé avec une

égalité apostolique, la noblesse chercha à se disputer les places d'honneur. Que serait-il advenu si Kantanoléo ne s'était empressé de désigner à chacun son siège et d'attacher au service de tout archonte une marque particulière de distinction? Grâce à cette précaution, les rivalités s'apaisèrent. La grande salle était réservée aux parents les plus proches, aux dignitaires ecclésiastiques et aux officiers supérieurs. Les personnes de rang moins élevé prirent place dans les autres salons. D'après l'avis du président de la fête, il n'était pas prudent que des orthodoxes et des latins mangeassent et surtout bussent ensemble en un jour de joie; il fut donc décidé qu'un mur séparerait les nobles Levantins des Occidentaux. Conformément à cette disposition toute pleine de sagesse, les invités italiens, après s'être séparés de leurs armes et avoir récité le « Benedicite » latin, se retirèrent dans une pièce voisine, privée de communication directe avec la grande salle. Quant à Zagar, le chien favori, il fut autorisé à se blottir sous la table, entre les pieds de son maître.

Par malheur, le temps commençait à s'assombrir. L'inconstance d'un ciel d'automne ressemble, surtout dans les climats méridionaux, à celle des faveurs royales. Avant même que la cérémonie religieuse ne fût terminée, le radieux soleil du matin, qui avait souri à l'entrée du cortège dans l'église, se voilant derrière un rideau de nuages, cacha ses gais rayons.

Avant le repas, le temps se fit détestable. Un vent impétueux se déchaîna, renversant les tentes, faisant plier les oliviers, secouant les cyprès, chassant des nuages énormes au-dessus du village. La poussière s'élevait en rouges tourbillons sous le souffle de la tempête, et, se mêlant aux feuilles sèches des marronniers, se précipitait en grésillant contre les vitres des fenêtres. Déjà les hautes cimes du Soro et de Mauri se dérobaient sous un épais brouillard ; au loin, sur la mer, vers les côtes du Péloponèse, une incessante traînée d'éclairs illuminait l'horizon ; les lueurs livides teignaient la surface de la mer d'une couleur de sang.

En dépit de ces sinistres présages, les bonnes nouvelles continuaient d'affluer. Des archontes arrivaient sans cesse à Alikianou, demandant à prendre part à l'expédition. A tout instant, des messagers annonçaient que la conspiration ourdie dans les murs de la ville était prête à éclater. Nulle tempête ne pouvait entraver le succès. Les cœurs s'abandonnèrent sans souci à la joie. . . .

Ne nous attardons pas dans notre récit. Celui qui a pris sa part d'une fête grecque se figurera facilement les clameurs qui résonnaient de toutes parts. Il n'oubliera pas aussi les bruyants ébats des danseurs qui assourdisaient le paisible village, tandis qu'il luttait contre l'impétuosité du vent. On avait déjà vidé les coupes bien des fois quand vint le tour du seigneur châtelain.

Molinos se lève, sa figure respire la confiance ; cependant l'émotion pâlit sa lèvre et le tremblement de sa main agite la liqueur dans le verre. Ranimant son courage :

— Je bois, dit-il, à la délivrance des trois forteresses, à l'expulsion complète de l'étranger, au bonheur de la Crète, des Crétois et de toute la Grèce.

— Permits-moi de te compléter, mon compatriote, s'écrie Zappa ; je bois à la constance inflexible de ton hellénisme.

— Mon moulin tourne mais ne fléchit pas, répond fièrement Molinos.

La plainte lugubre du vent et le crépitement de la fusillade accompagnèrent ces paroles.

Cependant le Prytan ayant rempli son verre :

— Je bois à l'union des Eglises, à la renaissance nationale des deux presqu'îles les plus illustres de l'antiquité ; qu'Hellènes et Italiens, fraternellement unis sous l'égide de la liberté, se relèvent égaux dans la voie de la civilisation !

Ce toast électrisa les convives. Se jetant dans les bras les uns des autres, ils se serrent étroitement comme en un pressant danger. Les Italiens ne sont pas les moins ardents. Tandis qu'Irinéo développe avec complaisance les conséquences heureuses de l'union, ils quittent la chambre qui leur avait été destinée, se précipitent dans le grande salle, et là, unissant leurs vœux à ceux

des Grecs, échangent avec eux des embrassements.

Mais le discours du Sior Enrico Dandolo, cousin germain de Da Molin, captive l'attention de tous.

Tandis que le jeune époux se disposait à la serrer dans se bras :

— Compatriotes, s'écrie-t-il en réclamant le silence et arrêtant Pétro, ce n'est pas une santé que je porte, mais je suis chargé par mes camarades de vous donner une nouvelle qui me concerne. Notre famille, messieurs, est privée d'héritiers depuis que ce jeune homme a frappé le fils unique de mon frère. Nos cœurs cependant ont oublié la haine, et je suis prêt, comme chef de ma maison, à sceller de l'accolade publique l'assurance que nous ne nourrissons aucun ressentiment contre l'auteur involontaire de nos malheurs.... Mais n'est-ce pas ce soir qu'avec la grâce de Dieu nous entrerons victorieux dans la Canée ? La métropole latine ne sera-t-elle pas demain proclamée orthodoxe ? Les latins sont tous décidés à embrasser l'hellénisme et à abandonner, tout en gardant leur noblesse, les odieux privilèges qui font la honte de notre siècle.... Enfant digne de ton père, ajoute-t-il en prenant la main de Pétro, demain sois le témoin de mon abjuration et viens me donner le baiser sacré de la paix.

— Ainsi soit-il ! répond l'assistance en applaudissant.

Enfin, le métropolitain souhaite aux jeunes

époux santé, concorde, bonheur et aux deux pères un petit-fils digne de ses aïeux.

Il venait d'achever quand entrèrent dans la salle six bergers, soufflant dans des cornemuses énormes, et suivis de nombreux campagnards. Comment le président du festin a-t-il toléré cette invasion? Les sons du chalumeau, les compliments, les rires, la joie, le tonnerre, la plainte des arbres, les gémissements de la tempête se confondent en un ensemble discordant. A tout ce tapage, Zagar vient ajouter encore une note nouvelle : les cornemuses sans doute ont irrité ses nerfs, car il ne cesse de pousser sous la table de longs hurlements.

L'entrée des bergers déplut au Prytan. Désireux avant tout que l'ordre ne fût pas troublé, il tendait souvent l'oreille aux fenêtres pour savoir comment se poursuivait la fête dans les jardins et dans les cours.

S'approchant de l'écuyer : Pétro, dit-il en proie à une visible inquiétude, n'est-il pas étrange que nous autres, qui sommes en tout ici, soixantedix personnes, nous fassions plus de bruit que la foule attablée là-bas..... Moi, je ne les entends pas. Et toi?

— Comment pourrions-nous les entendre au milieu de ce tapage infernal?

— Il est étonnant, en effet, que tout ce monde reste aussi silencieux, fait remarquer So, hia.

Kantanoléo prête l'oreille de nouveau; elle

n'est frappée que par les rafales et le soupir des branches torturées. Après quelques instants de silence :

— Mon fils, reprend-il de plus en plus soucieux, la cacophonie des cornemuses et les aboiements de Zagar m'ennuient. L'heure s'avance. Pluie ou vent, il nous faut marcher. Descends aux jardins, mon fils, et assure-toi de ce que peuvent bien être devenus nos hommes.

— Tu t'inquiètes à tort, répond Pétro, que la fièvre d'amour rend insensible aux inquiétudes paternelles... C'est à peine si la troisième heure de la nuit a sonné; et puis, si, par malheur, quelque chose d'extraordinaire était survenu, Dimitri ne nous aurait-il pas avertis?

— Qu'est-ce donc? s'écrie tout à coup le Prytan, que se passe-t-il? Je vois des serviteurs courant par les escaliers... j'entends des cris confus... Qu'y a-t-il?

Un tumulte incroyable, le bruit des pas, les clameurs attirent l'attention des convives, qui s'élancent en tous sens vers l'escalier, renversant sièges et tables.

Seuls, les joueurs de cornemuses restent impassibles au milieu du désordre, pressant le souffle et redoublant ainsi l'énergie de leur diabolique concert.

— Que diantre se passe-t-il donc? répète Kantanoléo d'une voix forte, en se frayant passage.

— Le feu ! le feu ! s'écrient quelques domestiques faisant irruption de toutes parts.

— Où donc ? interroge-t-on de toutes parts.

— Dans les cuisines ; la flamme gagne déjà l'étage supérieur.

Da Molin s'élançait, mais ses genoux fléchissent. Il essaye de parler, ses lèvres ne laissent échapper que des sons inarticulés. Il ferme les yeux et tombe sur une chaise sans voix et comme foudroyé.

Sa femme, sa fille, les parents volent à son secours. Le médecin Roubini constate un trouble du cœur et on se hâte de transporter le malade dans sa chambre, en attendant que l'on puisse se rendre compte des progrès de l'incendie.

Cédant à la curiosité, quelques-uns des convives cherchèrent à pénétrer auprès du chevalier. Mais le médecin prétendit que le repos était nécessaire et écarta tout le monde à l'exception de la dame Da Molin et de sa fille. Pétró lui-même est prié de sortir et invité à se rendre plutôt sur le théâtre de l'incendie, où son concours sera plus utile. Il se soumet sans défiance. Mais, à peine entré dans le corridor, des cris perçants frappent son oreille.

Les cris partaient de deux côtés différents, la chambre à coucher et la grande salle. Il ne pouvait se rendre compte des événements qui se passaient, mais il avait distinctement entendu la

voix de sa belle-mère et de son épouse qui appelaient au secours.

La vie de Molinos courait sans doute un danger imminent. Il revient sur ses pas ; mais, contre toute attente, la porte de la chambre est fortement verrouillée à l'intérieur. Il frappe à coups redoublés ; personne ne vient ouvrir.

Cependant, quoique les femmes ne cessassent d'appeler, leurs cris semblaient s'éloigner graduellement et il devenait certain pour Pétro que quelque attentat odieux s'accomplissait près de lui.

Le jeune homme s'élançait prompt comme l'éclair vers la seconde porte de la chambre.

Tandis que le château est en proie au tumulte, cinq parents des Kantanoléo parcourent les appartements à la recherche de Pétro. Pouvant respirer à peine, ils lui annoncent une terrible nouvelle. Mais tout entier aux cris de sa bien-aimée, l'époux ne peut se laisser distraire de sa mortelle angoisse.

La seconde porte de la chambre communiquait avec la cour par un escalier dérobé. A peine en a-t-il franchi les premiers degrés qu'une double détente se fait entendre et deux balles sifflent à son oreille.

Pétro et ses parents déchargent leurs armes sur ces agresseurs inconnus. L'un d'eux tombe mort, l'autre s'enfuit blessé.

Ils s'élancent alors vers l'escalier ; mais quel

est l'affreux spectacle qui s'offre à leurs regards !

Deux francs de la Canée enlevaient Sophia, deux autres entraînaient sa mère. La première, sans voix, expirante, n'oppose aucune résistance, l'autre lutte encore et ne cesse d'appeler à son aide.

A la vue de Pétro et de ses camarades qui, tels que des aigles, volaient au secours des victimes, les ravisseurs, saisis de crainte, abandonnent leur proie.

Deux d'entre eux restent cependant sur place, atteints par les balles des Grecs.

Le bruit, la confusion redoublent.

Trahison ! crie le château ; trahison ! répètent les jardins et les cours.

Trahison ! aux armes ! aux armes !

Partout retentissent ces mêmes cris ; en haut, en bas, au dehors, plus de cinq cents bouches répètent : Aux armes ! Nous sommes trahis !

Mais ni le bruit du tambour, ni le son de la trompette ne répondent à ces cris.

Que se passait-il cependant dans la salle ?

Au moment où les deux femmes étaient délivrées par Pétro, le vieux Kantanoléo, du haut du balcon, assistait à un drame plus poignant encore. Epouvanté, pétrifié de terreur, il ne peut en croire ses yeux. Quel spectacle odieux ! Quelle invraisemblable vision !

Est-ce une hallucination atroce ? est-ce un af-

freux cauchemar ? Mais non, c'est la réalité horrible !

La cour... voile de deuil, suaire infernal ! Les jardins... cimetière lugubre de vivants !

Pas une voix, pas un geste, pas un mouvement humain.

Partout le sépulcral silence, l'immobilité léthargique. De la fête joyeuse, il ne reste plus rien que la rage du vent, emportant dans une danse folle les feuilles jaunies.

Et cependant... la foule est là, là, toujours la même, toujours présente. Chacun des convives occupe sa place, quatre mille âmes remplissent encore les jardins et la cour, les mets couvrent les tables, les armes sont disposées en faisceaux, la sentinelle se tient immobile, les cinq cents hommes de l'expédition ne sont séparés des couleuvres que par la distance de deux pas.

Mais, hélas ! tous, tous, semblent plongés dans un profond sommeil, les uns, la tête appuyée dans la main et le bras reposant sur la table, les autres étendus sur l'herbe. Soldats, officiers, prêtres, femmes, tous plongés dans une léthargie profonde... Les mets étaient à moitié consommés, mais le raisin et les autres fruits paraissaient n'avoir pas encore été touchés. Quelques gardes occupaient encore la place qui leur avait été désignée et les soldats de ronde se reconnaissaient assis près de leurs armes... Un petit nombre luttait contre les étreintes suffocantes du

sommeil, les autres dormaient. A peine quelques enfants parcouraient-ils éveillés cette nécropole. Courant effarés ils appelaient leur mère, secouaient le bras de leur père, de leurs frères. Un silence mortel leur répondait, et c'étaient alors des sanglots déchirants.

Tandis que quelques-uns des invités, ayant à leur tête le Prytan et son fils, parcouraient en tous sens l'étage supérieur, en appelant les chefs sans recevoir de réponse, une fusée, lancée par une main inconnue du sommet de la tour, fendait l'air et se dirigeant vers Vlacheroniti, se divisait en mille feux. Il fut répondu à ce signal par un coup de canon qui ébraula les vitres du château. Peu après, à l'extrémité du chemin qui menait au ruisseau, on vit s'élever un épais nuage de poussière.

Que pouvait-il annoncer, sinon une marche de soldats ?

Le voile de l'hypocrisie était déchiré, tout espoir s'écroulait : il fallait préparer la résistance. On renversait les tables, on brisait les meubles ; un peu plus, et la confusion perdait tout peut-être.

— A vos places, et silence ! crie Kantanoléo d'une voix de tonnerre.

L'écuyer et les officiers répètent l'ordre.

Le tumulte cesse aussitôt.

— Le moment est critique, reprend le vieil archonte grec. Nous n'avons pas de temps à perdre dans les cris et les étonnements. L'armée vé-

nitienne sera devant nous tout à l'heure, et le malheur deviendra alors irréparable. La fuite nous est facile, mais le devoir nous interdit ce honteux expédient. Maudits donc ceux qui chercheraient à s'échapper ! Préparons sans retard la défense. Vite, dans le château les armes de nos frères du dehors. Introduisez immédiatement nos canons ; rassemblez le plus de vivres et de munitions que possible, et barricadez toutes les portes. Des femmes, nous nous en occuperons après.

— Ah ! les femmes de Judas, la famille de Da Molin ? fait une voix.

— Ah ! le traître ! Où se cache le triple traître ? Ne le retrouverons-nous donc pas ? demandent deux cents voix.

— Exécutez mes ordres à l'instant, et laissons la punition de Judas à un temps plus propice ! Quant à la femme, à la fille, elles sont protégées par notre drapeau sacré.

— Celui qui osera toucher à un seul cheveu de leur tête me le payera de sa vie ! ajoute Pétro en dégainant.

Sior Francisco, ses parents, ses invités, Dandolo, Irinéo, le médecin, les serviteurs, tous avaient disparu après l'insuccès de l'enlèvement. La malheureuse mariée, anéantie, folle de désespoir, dévorée de honte, gisait sur un fauteuil, en proie aux convulsions. Sa mère parcourait les rangs de la foule, s'arrachant les cheveux, se labourant les joues de ses ongles, se lamentant

sur le malheur de sa fille, sur le déshonneur de sa maison.

D'après l'ordre du chef, tous s'élancent aux portes, les uns pour transporter armes et munitions, les autres pour essayer de sauver quelques-uns de leurs frères endormis. Mais si, dans le château, la communication entre les appartements était restée libre, il fut impossible de sortir, car toutes les issues étaient solidement fermées.

— Nous serions plus lâches que des femmes, s'écrie Pétro, si, à l'aide de nos épaules, nous ne réussissions à défoncer ces planches.

Les plus jeunes et les plus forts se précipitent en frémissant vers la porte; celle-ci résiste, car d'autres épaules répondent du dehors. Mais de quoi le désespoir n'est-il pas capable? Après une série de secousses violentes, l'obstacle cède enfin dans un long craquement; les deux battants sont arrachés de leurs gonds et roulent à terre, laissant le passage libre aux assiégés. Ceux-ci s'élancent alors pleins de rage sur leurs ennemis, qu'ils ont facilement comptés : ils ne sont qu'au nombre de quinze, tous déguisés en gens de service. Trois seulement parviennent à s'enfuir; rugissant comme des bêtes féroces, les Grecs en égorgent douze.

— Où est-il, l'archonte franc? Où te caches-tu, Iscariote perfide? s'écrient les assiégés, ivres de sang et foulant aux pieds les victimes.

Ils volent aux tables du festin, interpellent,

secoient leurs frères endormis, inondent leurs visages d'eau glacée. Mais, pareils à la voix perdue dans le désert, ces appels ne sont pas entendus et les corps retombent inertes ; on eût dit des cadavres.

La puissance narcotique de l'opium régnait sur cette multitude, privée de tout sentiment.

Tandis que Pétro et son frère s'occupent de faire transporter les armes au château, Kantanoléo et ses collègues de la Pendandrie préparent la défense. Les femmes s'associent aux travaux. Sophia seule n'a pas encore repris l'usage de ses sens. Sa mère continue de gémir, en proie au désespoir le plus profond.

Une sentinelle lui adresse des paroles outrageantes.

— Kir Kantanoléo, s'écrie la malheureuse, arrêtant le chef grec par le pan de son habit, si tu me crois complice de ce satanique guet-apens, voici ma poitrine ! De ta propre main mets fin à une existence de honte qui, d'ailleurs, ne me laissera pas survivre longtemps. Mais, pour l'amour de Dieu, épargne, si tu es chrétien, les jours de ma fille. Da Molin est insensé plus encore qu'il n'est traître... Nous deux sommes les premières victimes de sa folie.

— Personne ne vous retient, répondit le Prytan. Vous êtes libre de partir à l'instant même. Le premier je vous y engage. Quoi qu'il advienne, les dangers que votre fille court ici pro-

viennent du fait de son père et non des compatriotes de son époux.

Les circonstances se prêtaient peu aux consolations. Déjà Kantanoléo sondait la profondeur de l'abîme au bord duquel les espérances de la Crète étaient près de s'engloutir. Mais, si aux dangers de la révolte venaient s'ajouter les artifices d'une odieuse trahison, n'était-ce pas au chef du mouvement à réagir de tout son courage, de toute sa sagesse, pour éviter au moins le malheur d'une ruine complète ?

— O Crète infortunée ! s'écrie le vieillard en poussant un profond soupir, que ton sort est cruel ! Éternellement condamnée à acheter de ton sang le plus pur le pain de la liberté, tu restes éternellement à jeun comme un nouveau Tantale ! La rage de tes tyrans ne sera-t-elle donc jamais assouvie ? La torpeur inconsciente de ton peuple de chrétiens n'aura-t-elle donc de terme qu'au jour où cette mer furieuse, qui te tient enchaînée et séparée du monde, aura cessé de fouetter tes flancs ?

Et, appuyant sa large main sur son front brûlant :

— Seigneur, ajoute-t-il, si tu aimes ton peuple, sauve-le d'entre les mains étrangères, délivre-le de ces misérables qui ont le mensonge à la bouche, l'iniquité dans le cœur. Si tu repousses ma prière, oh ! alors, du haut de ton trône céleste, laisse tomber ta foudre sur moi ; perce-moi de tes

flèches, mais ne sacrifie que moi seul à ton divin courroux, moi seul, qui me suis laissé prendre aux serments d'un Vénitien et qui crus à l'amour paternel d'un archonte franc, moi seul qui, résistant à une répugnance secrète, ai hésité à repousser la main que me tendait ce perfide, bourreau maudit de sa propre famille!

En effet, toutes les fois que l'âme généreuse de Kantanoléo s'était rencontrée en une communication intime avec celle de Da Molin, elle avait ressenti un indescriptible tressaillement, comparable à celui qu'éprouve le voyageur endormi au contact glacé et visqueux d'un serpent.

Deux signes caractéristiques frappaient chez le chevalier franc : son regard constamment abaissé vers la terre et la pâleur de ses traits.

L'œil sournois dénote infailliblement le traître, le voleur, le scélérat. Méfiez-vous aussi d'un teint pâle¹. Cet indice ne pouvait échapper à Kantanoléo. Très souvent leurs yeux se croisaient avec défiance; souvent encore, de dessous le voile du sourire, s'échangeait entre eux une interrogation réciproque. Le fourbe, appréhendant dès le premier jour la pénétration du Prytan et le flair inquiet de Zagar, s'efforça par tous les moyens de tenir le chien aussi éloigné que possible du théâtre de la trahison, et il se dérobait à l'examen de Kantanoléo en tenant les regards baissés ou bien

¹ Facio senza colore o ladro o traditore.

en s'abritant derrière l'éventail qui pendait à la garde de son épée. La marche du récit ne nous a pas laissé le temps d'étudier les allures de nos deux principaux personnages ; mais les précautions que, dès le commencement de cette histoire, le Prytan crut nécessaire de prendre contre le piège qu'il pressentait, n'ont pas échappé au lecteur. Ses doutes, ses hésitations, ses dispositions prudentes témoignent que le chef grec, du moins jusqu'au jour de l'abjuration, a refusé de croire aux serments, à l'héroïque dévouement de l'archonte franc, qu'il suspectait son éloquence mielleuse, l'incertitude de son regard, l'habile manœuvre de son éventail.

Le jugement de l'homme, l'art de se rendre maître du mécanisme de l'âme et de dénombrer ses rouages avec la même précision que l'horloger le fait des ressorts d'une montre, restera sans doute éternellement imparfait. La trame aux fils de laquelle les espérances de la Crète restèrent suspendues est maintenant dévoilée, et il devient facile de juger si c'est l'inexpérience, l'imprévoyance de Kantanoléo, ou plutôt les irrésistibles entraînements du destin qui, surpassant toute prudence humaine, ont déjoué l'attente du pays.

Les événements se précipitaient et déjà une fusée partie de Vlacheroniti annonçait l'approche des forces ennemies.

En effet, une armée vénitienne marchait sur le château. Elle comptait des cavaliers, des fan-

tassins, de l'artillerie et même des rameurs de galères accourus de Candie, de Réthymo, de la Canée. La première de ces villes avait fourni cent cinquante cavaliers, trois cents fantassins corses et trois cents soldats armés à la légère. Réthymo, au dire des chroniqueurs, envoya cent cinquante fantassins et la Canée huit cents avec cinquante cavaliers. Trois cents paysans mercenaires étaient accourus de Kissamo, toujours d'après la chronique, et autant du cap Mélaka. Deux cents matelots et quatre cents archontes francs s'étaient joints à ces forces ; enfin il fallait y ajouter les cents chevaliers de la garde de Da Molin, en tout plus de trois mille hommes bien armés.

Et le château, combien de combattants pouvait-il opposer à ses agresseurs ?

Des cinq cents convives que le narcotique avait épargnés, soixante étaient des femmes, trente des enfants, quatre-vingts des vieillards, aveugles ou infirmes, absolument incapables de servir à la défense. Combien donc étaient les véritables combattants ?

Pas plus de trois cent cinquante. A peine le Pryan avait-il pu y ajouter cinquante hommes seulement, ramassés étourdis parmi leurs camarades pétrifiés, et former ainsi un corps de quatre cents défenseurs.

Et cependant, à quoi ne peut réussir l'énergie d'un chef, alors surtout qu'elle est secondée par le courage et par l'honneur du soldat ? La petite

troupe se forme, s'arme, s'organise en moins de temps que nous ne mettons à le dire. Cette poignée de braves, déjà prête à se défendre, voyait ouvert devant elle le chemin du salut et cela quand l'ennemi était encore loin. Fuir en emportant tout ce qu'il y avait d'armes, de vivres, de munitions, avec des otages aussi précieux que la famille du chevalier et les portraits de ses ancêtres, c'était peut-être s'assurer de précieuses ressources pour la suite des événements. Mais la fuite n'était-elle pas une tentative honteuse et barbare, quand trois mille frères gisaient là insensibles dans une affreuse léthargie ? Fallait-il les abandonner privés de tout secours ?

Kantanoléo pense qu'il serait bon de les transporter au château afin de les mettre en sûreté. L'avis était sage mais d'exécution difficile, car les bras et le temps faisaient également défaut, et un petit nombre seulement de ces infortunés purent être recueillis. Les autres restèrent couchés sur l'herbe entre les Crétois et les Vénitiens, cruellement exposés aux balles amies et ennemies.

A part cette difficulté réellement insurmontable, le reste fut exécuté avec promptitude et un ordre parfait. Les quatre coulevrines furent placées entre les créneaux de la grande tour ; la poudre, les balles de pierre et de plomb, les armes, les munitions furent partagées entre les défenseurs ; cela fait, les portes sont intérieure-

ment barricadées avec des barres de fer, de grosses pierres et des meubles; enfin les fenêtres sont transformées en meurtrières redoutables.

Que devenait pendant ce temps l'infortunée Sophia? Après un long évanouissement, elle avait repris ses sens mais se sentait en proie à une fièvre brûlante. Placée entre la vie et la mort, elle n'avait qu'un secours, sa mère, une consolation son époux qui souvent quittait son service pour venir la visiter. . . Mais pourquoi l'égarément de son esprit avait-il cessé? Alors du moins elle oubliait son malheur! A peine rouvrit-elle les yeux, que le souvenir des joies qui lui souriaient naguère et le spectacle de son infortune la plongèrent dans un abîme de douleur sombre, immense, monstrueux, insondable. Hélas! son amour, poème de jeunesse, fleur de chasteté, autel de miséricorde, asile des plus nobles passions, son amour aussi pur que la neige des montagnes devenait donc un instrument de tyrannie, le prétexte d'une odieuse fourberie, du massacre, du carnage! Sa couronne de noces, couronne plus précieuse que le diadème d'un roi, se fanait verte encore! L'objet de son amour, son Pétro bien-aimé était livré à des mains criminelles par le père même de Sophia! Patriotiques espérances, rêves de gloire et de liberté, tout n'était plus que fumée et mensonge! L'affection paternelle se changeait en une froide lame de poignard! Faisant signe à son amant d'appro-

cher, elle se suspend à son cou, tel le lierre s'enlace à un chêne, et murmure :

— Dans quel livre était-il donc écrit que celle qui t'a aimé par dessus tout deviendrait la cause de ton malheur? Est-ce donc là la dot que je devais t'apporter au jour de notre mariage, moi qui me croyais heureuse! Dis, Pétro, et que ce mot soit ma consolation suprême, oh! dis qu'en dépit de mon impitoyable destin tu m'aimes encore, que j'occupe encore dans ton cœur la place d'une amie fidèle, de ton épouse bien-aimée. Dis-le moi et après vole où le devoir t'appelle, sous l'égide de la Vierge sainte.

— Bannis de ton cœur le désespoir, ma Sophia, répondit le jeune homme en déposant un baiser sur le front vierge encore de son épouse. Si le sort n'a cessé de nous être hostile avant et après notre union, nous lui devons pourtant le bonheur d'être enchaînés l'un à l'autre par des liens que la méchanceté des hommes est impuissante à briser. Que nous survivions aux dangers qui nous menacent ou que nous en soyons victimes, rien sur la terre ne peut plus nous séparer. Le ciel a béni nos vœux; que la cruauté des hommes se déchaîne maintenant si elle l'ose...! Mais l'instant est critique. Cette place n'est pas la plus sûre pour toi; le soin de ton salut m'est confié. Arme-toi, ma bien-aimée, de tout ton courage, de tout l'amour que tu me portes. Confiance, Sophia, et quitte au plus vite cet endroit

maudit ! Accompagnée de ta mère, abandonne cette sinistre enceinte, d'où personne ne peut savoir s'il sortira vivant demain.

— Que je te quitte, s'écrie la malheureuse fondant en larmes et d'une voie brisée de sanglots, que je m'éloigne, dis-tu ! C'est à peine si je t'appartiens depuis ce matin, et tu me repousses déjà ! Quel asile la terre peut-elle offrir à Sophia, alors que ta vie est en péril ? Non, c'est impossible, Sophia ne te quittera pas d'un instant ; aucune force ne pourra l'arracher d'entre tes bras. Si par hasard tu tombais toi-même sous les coups de Da Molin, que ferait de son existence celle qui ne vint au monde que pour toi ?

— Ma bien-aimée, ne perdons pas un instant ; encore une minute et il ne sera plus temps. Il faut que tu partes, il le faut ! c'est une nécessité impérieuse qui l'exige... je le veux. Si tu refuses de partir, eh bien, sur l'âme de ma mère, c'est moi ton époux qui t'y obligerai.

— Jamais ! jamais ! Enfonce plutôt ton poignard dans mon sein.

Sur ce refus, Pétro, que ses compagnons ne cessaient d'appeler, passe des paroles aux actes. D'une main il enlève sa femme, de l'autre sa belle-mère, et, tel un lion portant dans sa gueule une paire de chevreaux, il s'élançe vers l'escalier.

— Avant de confier ta bien-aimée à un sort inconnu, permets-lui un dernier mot, dit Sophia,

au moment où l'écuyer allait franchir la dernière marche.

— Voyons, mais hâte-toi ! répond Pétro, tenant encore son double fardeau.

— Si tu redoutais ici ma présence et celle de ma mère, dans quel but as-tu donc, il n'y a pas une heure exposé, ta vie pour nous arracher toutes deux aux Caniotes ?

— Ils vous auraient conduites à la Canée, et moi je vous envoie à Kroustoghérako.

— A Kroustoghérako ! Hélas ! dans quel obscur hameau de la Crète, dans quel coin de la Grèce, la famille d'un Da Molin pourra-t-elle trouver un asile ? Quel est le Grec, quel est le Turc qui consentira à recueillir l'épouse et la fille d'un traître ? Malheureuse que je suis, pourquoi ma mère n'a-t-elle pas expiré avant de me mettre au monde ? Cette honte affreuse m'eût été épargnée de devoir mépriser, sous les traits vénérés d'un père, un chrétien qui a trompé sa foi, un citoyen qui a flétri son nom, un chevalier qui a forfait à l'honneur. Comment pourrai-je respecter, comment pourrai-je désormais appeler du doux nom de père celui que tout le monde reconnaîtra pour le meurtrier de la Crète et de mon époux, celui qui, pour assurer le succès de son infernal complot, a fait trafic des jours de sa fille, de l'hymen de son unique enfant, après avoir doublement trahi Dieu ! Ah ! Pétro, ne me presse pas davantage, ne me dispute pas le droit de

vivre ou d'expirer à tes pieds ! Tu restes, je reste ; là où tu vas, j'irai aussi ; là où tu seras, je serai avec toi. Ta patrie sera ma patrie, comme ton Dieu est déjà le mien !

— Souvent, pendant vingt années de vie commune, je l'ai surpris se cachant sous le voile de l'hypocrisie, ajouta la dame Eudoxie, jamais cependant je n'aurais mis en doute ses sentiments paternels. Mais le cœur d'un hypocrite n'est-il pas rebelle à n'importe quel amour ? Non content de renier à la fois religion et patrie, l'archonte franc de la Canée renie aussi sa famille. Oh ! ce misérable a creusé un gouffre éternel entre nous...

Tandis que la mère joignait ainsi ses prières aux supplications de sa fille, celle-ci continuait d'êtreindre son époux, demandant comme une grâce de périr frappée par son glaive plutôt que d'être séparée de lui.

— Femmes admirables ! s'écrie Pétro vaincu... O Sophia, nom plus doux que ma vie, si Venise, ta mère, avait ta générosité, je lui offrirais volontiers mon sang en échange des vertus qui te parent. Reste donc près de moi, si toutefois notre père le permet. Ta présence, ta voix ranimeront le courage dans nos cœurs.

A ces mots, l'écuyer se hâte de conduire les femmes à l'étage supérieur et d'aller reprendre sa place en tête de sa compagnie qui s'occupe de fortifier la porte principale du château.

La soirée, cette heure mystérieuse qui devait

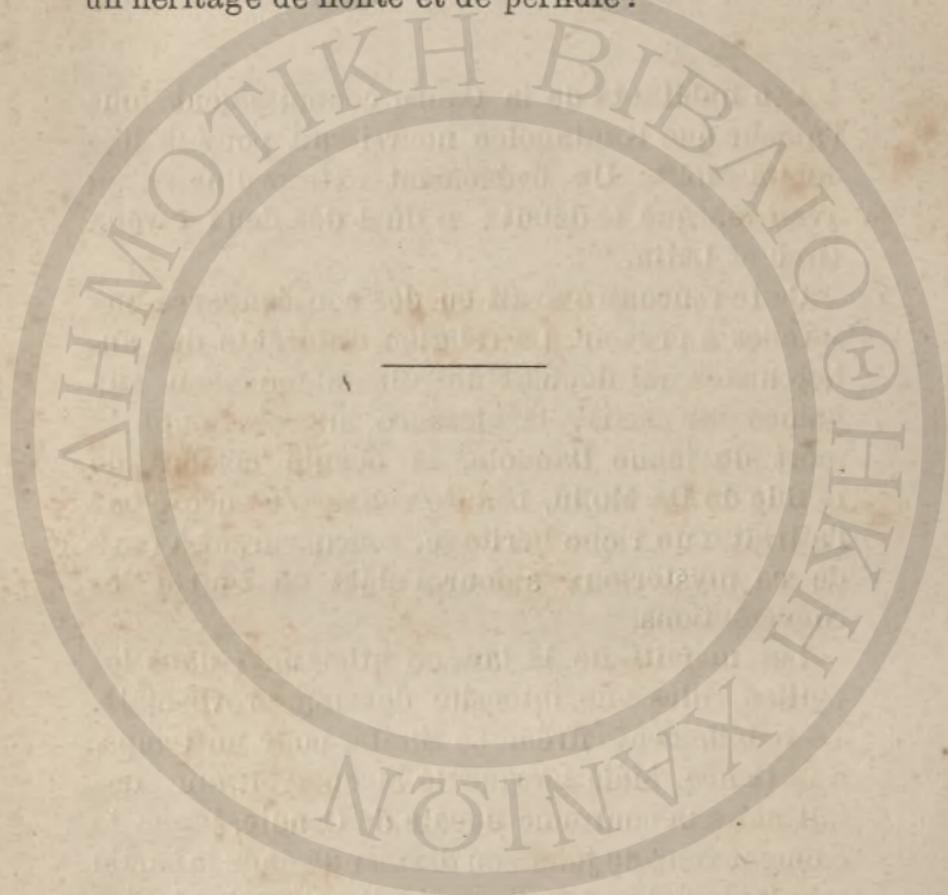
être employée à l'expédition contre la Canée, s'avancait déjà : le ciel, assombri par la tempête, avait ramené la nuit plus tôt que d'habitude. Surpris par l'obscurité, les Grecs ne peuvent continuer leurs travaux de défense. Et cependant les messagers se succèdent, annonçant l'approche de l'armée ennemie. Si l'on ne fait diligence, le retranchement ne pourra être achevé. On rassemble en toute hâte les torches, les lampes, les flambeaux, et bientôt le manoir se trouve illuminé comme si rien n'était venu troubler la fête..... Mais, hélas ! ces mêmes glaces qui réfléchissaient naguère les étincelantes splendeurs des fiançailles ne retracent plus aujourd'hui que des images confuses de douleur et de deuil, des scènes d'horreur et de trahison !

Sophia ne demeura point auprès de sa mère. Les souffrances, la fièvre, le danger électrisaient son âme et l'entraînaient à de sublimes hauteurs.

L'exemple de la Maroula, l'héroïque trépas de Bélisandre, surexcitaient son courage et prêtaient un aliment nouveau au feu qui la dévorait.

Sans être aperçue, elle franchit l'escalier de la grande tour au haut de laquelle les trois étendards de la fête flottent encore, oubliés. Arrivée au sommet, elle se suspend aux cordages qui maintiennent l'emblème des Da Molin, le ramène et d'un élan nerveux le précipite dans l'espace ; puis, laissant errer un regard de colère sur le château :

— Soleil, s'écrie-t-elle, qui avais voilé tes rayons à l'infamie de ce jour, deviens, à l'heure de ton déclin, le témoin éternel de l'indignation avec laquelle la dernière des Da Molin repousse un héritage de honte et de perfidie !



CHAPITRE QUATRIÈME

Les habitants de la Canée connaissaient tous l'amour que Kantanoléo nourrissait pour la fille de Da Molin. Un événement extraordinaire en avait marqué le début : le duel des deux rivaux Grec et Latin.

Cette rencontre avait eu des conséquences naturelles à prévoir. La religion différente des antagonistes qui donnait un aliment nouveau aux haines des partis, la blessure qui occasionna la mort du jeune Dandolo, la beauté célèbre de la fille de Da Molin, beauté rehaussée encore par l'attrait d'un riche héritage, concoururent à faire de ce mystérieux amour l'objet de toutes les conversations.

Les méfaits de la langue atteignent dans les petites villes une intensité devenue proverbiale. Le babillement effréné se limita, pour un temps, à la Canée. Mais lorsque le Machiavel, qui portait alors la couronne ducale de Candie, jugea le moment venu de jeter son dernier dé dans la partie sanglante qui se jouait, quand il eut épuisé toutes les tentatives par lesquelles il espérait gagner les chefs de l'insurrection, lorsque le Sior Mémo,

son fidèle Mystique, eût renoncé à ourdir ses intrigues pour empêcher des apostasies nouvelles, oh ! alors, l'aiguillon de l'orgueil blessé, le sentiment de l'impuissance jettent le Conseil ducal dans une perplexité profonde : il n'est pas un fonctionnaire vénitien, des moins importantes cités, qui ne se livre à de nouveaux expédients.

La perte des promoteurs du mouvement ou, pour mieux dire, le moyen le plus efficace de conduire le drame insurrectionnel à un dénouement fatal aux Crétois, devint dès lors dans le cabinet du Duc Gradenigo une préoccupation exclusive. Ce prince de la Crète avait cru tout d'abord la solution beaucoup plus aisée qu'elle ne lui apparaissait alors. Il avait nourri la conviction sincère que ses trames aboutiraient facilement au succès. Déçu, et déçu cruellement, il s'adonna avec une telle passion à la géométrie, aux sciences exactes, qu'il en perdit le sommeil, ce dernier consolateur des vieux jours. L'impatience, la plaie saignante de l'égoïsme, la crainte que ses desseins ambitieux ne vinssent à échouer au moment le plus favorable, le plongèrent dans de noirs accès de tristesse et de méditation. Bientôt certains gestes, certaines allures étranges donnèrent même de sérieuses inquiétudes à sa famille sur l'état de sa raison. Vers le milieu de l'été, le malade en arriva à perdre la dernière once de sa chair. Son nez devint plus mince que la lame d'un couteau, ses yeux s'enfoncèrent

dans leurs orbites, sa bouche s'élargit démesurément et une teinte de vieux parchemin dora sa peau flétrie. Ayant pris sa couche en horreur, il passait les nuits, spectre véritable, à arpenter sa chambre. Ses pas ne s'écartaient jamais d'une ligne constante; aussi la semelle de ses bottes avait-elle fini par tracer un sentier sur les planches.

Les bulletins de police de la Canée ne tardèrent pas à porter à Candie la nouvelle du duel, et l'administration supérieure ne manqua pas de consigner ce renseignement dans son célèbre livre noir. Mais une erreur s'était glissée dans la note. L'astynome de la Canée avait appelé le fils aîné du Prytan, Pétro Skordilli Kantanoléo, et l'écrivain du Sior Mémo, par négligence ou bien pour abréger, s'était borné à inscrire Pétro Skordilli. L'événement du duel, présenté sous ce nom, échappa à l'attention du Mystique. Pendant ses nuits blanches, tandis qu'il feuilletait le redoutable manuscrit de la police, le nom de Skordilli frappa cent fois ses yeux, mais il ne s'y arrêta point, car ce nom ne se rapportait en rien à l'objet de ses préoccupations.

Un jour, cependant, l'omission commise se découvrit, et le souvenir de la sanglante rencontre rappela celui des amours qui y avaient donné lieu.

Des courriers furent échangés entre Candie et la Canée. Le lieutenant de la province envoya des

détails très précis, et ainsi se trouvèrent condensés, sous les yeux du Mystique, tous les renseignements, tous les commentaires, empruntés à Grecs ou Latins de la Canée. Il tenait déjà le fil de l'intrigue, quand, par ses mille moyens, la haute police parvint à pénétrer, non seulement les secrets les plus cachés de nos amants, mais encore ceux du Sior Francisco Da Molin.

Aussitôt l'erreur découverte, le Sior Mémo courut consulter les tables alphabétiques de son livre. De ses mains engourdies, il cherche le nom de Da Molin, et lit la mention suivante :

« Sior Francisco Da Molin, fils du défunt Marco, propriétaire à la Canée. — Riche, neuf grands domaines, quatre plus petits, fortune de six à huit mille ducats de rente; — d'origine vénitienne (puro sangue), mais fort à redouter, cependant, pour le service; — économe avec un penchant à l'avarice, libéral par calcul (per calcolo); — caractère froid, obstiné, irrésolu; — son seul ami, la géométrie; a composé secrètement un ouvrage intitulé : « Il Gentiluomo istruito », qu'il cache sous double clef sur le second rayon de sa bibliothèque à Alikianou; l'ouvrage porte cette épigraphe :

Coll' arte e coll' ingano
Si passa un po' dell' anno,
E coll' ingano e l' arte
Si passa l'altra parte. »

A peine les investigations poursuivies à la Canée furent-elles complètes, que Sior Mémo retrouva appétit et sommeil. Tout étourdi par la joie d'avoir résolu le problème, il parcourt les salles, les avenues de la résidence, en répétant l'*Eureka* du Syracusain.

Le Duc s'étonna, le Duc s'effraya, le Duc admira l'esprit inventif, infernal de son Mystique.

Ceci se passait vers la fin de juillet. Le mois d'août en entier fut consacré à des recherches plus minutieuses encore, au développement des plans qui devaient amener le complot à une maturité parfaite.

Sept hauts dignitaires prirent place au Conseil qui devait arrêter les dispositions du festin. Le premier exemple d'un repas pareil se rencontre dans l'histoire de l'empereur Andronic. C'est le banquet fameux offert en l'honneur des Cataloniens ; le second et le plus infâme est la célèbre orgie de César Borgia. A ce Conseil extraordinaire sont réunis le Duc, Sior Memo, Laurentio Damoula, Filippo Vraghadino, préfet de la Canée, Marco Grimani et Mathéo Kallergi.

La personne de Yorghis Kantanoléo et la Pendandrie crétoise formèrent le sujet des délibérations. On convint promptement que les moyens diplomatiques n'avaient plus aucune prise sur ces difficultés ; mais l'amour de Pétro et de Sophia, fil principal de la ruse, suggéra au Conseil l'idée d'un faux mariage, naturellement suivi

d'un festin de noces où le vin coulerait à pleins bords.

Du vin à l'opium, la distance est courte. Pour les adroits politiques de ce temps, c'était un fossé étroit et facile à franchir.

Telle fut l'origine de la trahison.

L'histoire du seizième siècle ne dit rien de ce complot. Il n'y a pas à s'en étonner ! Ce siècle surpasse de beaucoup en infamie, en trames criminelles et perfides celui que les immortels burins de Tacite et de Suétone ont stigmatisé. Les Nérons de l'Italie nouvelle avaient élevé le mensonge, la ruse, le meurtre et l'empoisonnement à la hauteur d'une science terrible. L'art de transformer le pain de l'hospitalité en un piège de trahison et de mort, devint une étude spéciale. Le poignard n'était-il pas plus sûr ? le poison n'était-il pas plus facile ? Venise, qui, la première, donna le signal des crimes au moyen-âge ; Venise, héritière des institutions barbares, passa maîtresse dans cette école des intrigues de gouvernement. L'ouvrage en quatre gros volumes, qui nous a conservé le récit de ses anciennes fêtes populaires, dévoile, à chacune de ses lignes, de monstrueuses fourberies, d'épouvantables et cyniques attentats.

Les conditions préliminaires du projet une fois arrêtées, on passa à la discussion de chacun des détails qui devaient en assurer le succès. Un mois entier y fut employé, et sept membres nou-

veaux furent appelés au Conseil : Diédo, le comte Marcello, Barozzi, trois autres archontes, et enfin notre ancienne connaissance, le prêtre Irinéo Kariofilli.

A cette époque, Irinéo était absent de Candie. Quittant la ville vers le commencement du mois d'août, il s'était rendu à la Canée pour y diriger, disait-on, une paroisse. Cet éloignement était suspect. On assurait même qu'il était chargé par le Mystique d'une mission particulière auprès du préfet, et son départ coïncidait avec le commencement du siège de la Canée par les insurgés.

Nous avons déjà parlé d'Irinéo ; nous ne le connaissons pas cependant suffisamment encore.

D'où venait-il ? Nul ne le sut jamais, nul n'a pu connaître son pays. Les uns le disaient né à Smyrne, d'autres en Calabre, quelques-uns soutenaient qu'il était Italien véritable. Les dialectes qu'il employait permettaient de lui assigner autant de patries qu'à Homère. La plus grande partie de ses mystérieuses actions restèrent cachées sous les plis de sa robe. Ce que nous pouvons affirmer c'est qu'Irinéo était prédestiné à l'hypocrisie dès le sein de sa mère et que, pour mieux tromper, il se fit sacrilège et endossa le vêtement religieux. Doué du talent de s'assimiler tous les visages, tous les caractères, tous les langages, il n'y avait rien au monde qu'il ne sût imiter avec l'habileté du plus vieux comédien.

Comment s'étonner dès lors si personne n'a jamais pu surprendre son origine véritable ? Ses manières attrayantes, le charme de sa conversation, les fréquents petits cadeaux qui servent, comme le dit le proverbe français, « à renouveler l'huile dans la lampe de l'amitié », son empressement à rendre tous les services, constituaient autant d'avantages qui pouvaient avoir facilement raison des critiques familières aux petites villes. En outre, Karioffili était possesseur d'un grand nombre de documents, de certificats qui attestaient d'une manière éclatante sa piété, sa conduite irréprochable, exemplaire, Ils lui avaient été délivrés par des notabilités de tous les pays. Orient aussi bien qu'Occident. Sous le nom de Don Placido, avec les Latins il faisait le signe de la croix à la mode romaine ; se trouvait-il en compagnie des Grecs, il se faisait appeler Irinéo et se signait des trois doigts. Aussi ses convictions religieuses à double face lui permirent-elles de célébrer le même jour la messe dans une église grecque et dans un temple latin. Sous couleur de dévotion, l'habile homme avait su se faire ouvrir les portes les mieux fermées et se créer partout de précieuses relations. De plus, il avait acquis dans les familles hétérodoxes autant de disciples et d'amis que jamais prêtre n'en avait encore comptés. Le dirons-nous, ce qui surtout faisait accueillir Irinéo avec faveur dans les réunions archontales, c'était le soin minu-

tieux qu'il prenait de sa toilette. Que la philosophie prétende ce qu'elle voudra; de même que le pavillon fait reconnaître le navire, de même l'habit annonce l'homme. A quoi bon ta science, à quoi bon ta vertu, si tu ne charmes mon oreille par l'adorable grincement de tes bottes ou si, méprisant la fine ganterie parisienne, tu m'obliges à toucher toute nue la peau de ta main? Tu veux te faire une place au soleil du grand monde et tu n'as pas encore appris à oindre tes cheveux d'une huile aromatisée, à nouer ta cravate en élégant; tu n'as pas encore procuré à ta boutonnière un ruban, fût-ce même celui du Grand-Turc! Sur ce point, le faux prêtre, très au fait de l'incurable vanité humaine, connaissait et cultivait tout ce qu'ignorèrent et négligèrent plus tard les Leibnitz, les Kant, les Descartes et les Newton, il repoussait le cynisme de Diogène et suivait le précepte de Platon: « Encense les Grâces. » Don Placido avait toujours sa chevelure noire, sa belle moustache bien peignées; plus encore, il ne manquait pas de les friser en toute occasion solennelle.

L'accroissement des membres du Conseil donna lieu à de nouvelles réunions qui aplanirent bien des difficultés; mais combien le zèle de Da Molin et l'esprit inventif de Placido contribuèrent-ils à avancer le dénouement! Du commencement de septembre jusqu'à la moitié du mois suivant, ces deux dignes compères firent à

trois reprises le voyage de Candie, y séjournant chaque fois une semaine.

Non, personne à la Canée ou à Candie ne s'est employé avec autant d'ardeur qu'Irinéo pour le succès de l'entreprise. C'est à sa fourberie qu'il faut rendre hommage des principaux stratagèmes dont nous connaissons déjà le succès : distributions de vivres et d'argent aux pauvres avec le concours empessé du chevalier, lettre de Da Molin au Prytan, adhésions apportées par les Caniotes à la Pendandrie, fuite feinte du chevalier Franc de la Canée à Alikianou, son abjuration et autres pareilles manœuvres qui trompèrent et endormirent les malheureux campagnards.

Irinéo mit tout son talent, toute son adresse à opérer la transformation de son visage, de ses habits et de ses manières. Ce fut son triomphe. Nouveau venu à Candie, il pouvait être inconnu dans les campagnes aussi bien que dans les villes. Mais si par malheur son imposture venait à être découverte par les insurgés, en combien de morceaux ne le hacheraient-ils pas ? Arrivé à la Canée, il s'appliqua à changer de traits, de costume, d'allures, de langage, de manière à rendre tout danger impossible. Perruque, teinture, fausse barbe, voix nouvelle, prononciation différente, tout fut mis en œuvre dans ce but avec un plein succès. Avant de prendre congé de la famille ducale, il a voulu éprouver sa métamor-

phose. Introduit par le Mystique auprès du Duc comme un prêtre venu de Chypre, il parla longuement de ce pays, racontant les méfaits des Turcs, sans être le moins du monde soupçonné. S'étant fait ensuite connaître, le très noble Duc rit aux larmes de sa méprise et en eut un violent accès de toux.

— Tu m'as admirablement trompé, fit-il au comble de la joie... Mais tu as violé les règles de ton état. N'as-tu pas juré de ne jamais mentir à personne?

Le plan fut arrêté dans un long entretien. Le prêtre avait mission de ne rien négliger pour faire tomber dans le piège les chefs crétois et Da Molin devait disposer les choses à Alikianou. La surveillance politique du complot fut confiée aux deux nomarques de la Canée et de Candie; quant à l'exécution militaire, le Duc s'en remettait entièrement au général Collalto. Profitant d'un empoisonnement qui venait d'être commis, la police arrêtait et jetait dans les cachots militaires tous les droguistes de Réthymo et de Candie; quelques jours après, le Conseil faisait opérer dans leurs établissements des perquisitions à la suite desquelles l'autorité se trouva abondamment munie des narcotiques qui lui étaient nécessaires. Ajoutons que le gouvernement avait pris toutes les dépenses du mariage à sa charge.

Les choses étant ainsi convenues, on commença à s'occuper des préparatifs militaires.

Le commandement en chef appartenait, comme nous venons de le dire, au comte Gaboutio de Collalto, général qui avait acquis un grand renom dans les luttes précédentes. Marco Grimani, lieutenant de la Canée, fut choisi en qualité de gouverneur civil; le corps de la cavalerie eut pour chef le colonel Simon Pastrovich, et celui de l'artillerie Jacobo Foscolo, le Dalmate. En outre de ces officiers, divers autres fonctionnaires furent adjoints à l'expédition. Parmi ceux-ci, nous citerons Mathéo Kallergi, le comte Avoghadros, les conseillers du gouvernement de la Canée (*proveditori ad utilita*), le préfet de Candie, les chefs des autres corps militaires, et enfin les archontes francs.

Collalto, pensant que les choses se passeraient exactement comme elles avaient été arrêtées d'avance à Candie, entra aussitôt en campagne, convaincu qu'en tombant à l'improviste sur Alikianou, il pourrait accomplir sa mission par une simple démonstration et sans coup férir. Dès qu'il eût atteint l'escarpement du Platane, il cacha ses hommes sous le bois, et, leur recommandant le plus parfait silence, attendit le signal convenu qui devait être donné par les joueurs de cornemuse, immédiatement après l'enlèvement des deux femmes. Les musiciens devaient, par leur symphonie bruyante, empêcher les convives de

remarquer la tranquillité mortelle des jardins. Tel était le programme, mais, grâce à un hasard imprévu, les joueurs de cornemuse retardèrent le signal, ce qui permit à Kantanoléo d'organiser la défense.

Le soir du jour fixé, le général s'avança donc vers le château de Francisco. Son avant-garde était composée de quatre cents fantassins et de cinquante cavaliers qui avaient ordre d'enlever à l'improviste les dormeurs, ainsi que toutes les armes et les munitions qui leur tomberaient sous la main. Pastrovich, avec le restant de la cavalerie, devait occuper les issues du village. Le général se réserva enfin la part la plus glorieuse de l'opération, celle-là même qui devait porter à l'insurrection le coup mortel, le sac du château et l'arrestation de tous les chefs, qu'on devait traiter comme des brebis (*legati come pecore*, dit le manuscrit).

Chose digne de remarque, on n'aperçut aucun des soldats envoyés de Kissamo et de Méléka. La force seule avait dû les obliger à se joindre à l'armée de Collalto; mais avant même que l'engagement ne commençât, refusant de combattre contre des frères, les indigènes se débandent à peine arrivés à mi-chemin d'Alikianou, et retournent chez eux, les mains pures de sang crétois.

Pendant ce temps, que se passait-il au village? Les travaux de défense achevés, et tandis que l'armée vénitienne avançait à grands pas, le

manoir était témoin de scènes émouvantes. Les vieillards s'armaient avec ce qui restait d'armes ; les jeunes gens, ivres de rage, grinçaient des dents et aiguisaient leurs poignards, les femmes pleuraient, les enfants appelaient leurs parents, et tous, se pressant autour du Prytan, cherchaient à devancer son moindre désir.

— Mes enfants, dit celui-ci d'un ton qui respirait confiance et courage, nous avons jusqu'ici dignement rempli nos devoirs, et notre conscience n'a rien à nous reprocher. La seule faute que nous ayons commise est d'avoir espéré que la délivrance de l'île pourrait s'accomplir avec le concours d'un archonte franc. La divine Providence veut nous mettre à l'épreuve. Soit ! Que le ciel punisse les Caniotes ! Quant à nous, il serait insensé, il serait lâche de nous dissimuler le danger dont l'infâme trahison des archontes nous menace. Courage ! C'est en de tels moments qu'il nous faut être braves. Conjurons le danger en lui opposant le mépris que notre fierté native nous inspire pour les misérables intrigues de ces traîtres ! Que vaut la vie sans l'honneur ? C'est une existence menacée à chaque instant par la corde du bourreau. Que ferons-nous de notre sang, si des lèvres impures et insatiables doivent le sucer aux veines de nos enfants ? Mieux vaut sacrifier noblement notre vie que de courber encore le cou sous le joug infâme, que de soumettre nos âmes et nos corps à d'indignes tortures ! Pour

lutter cependant avec courage et succès, il faut alléger nos cœurs de tout poids; il est donc indispensable que nos femmes et nos enfants se retirent en une sûre retraite. Vous, mes amis, mes camarades, répondez sans crainte, l'aspect de la mort vous fait-il peur? Que tous ceux qui sont intrépides de la bouche et du cœur restent pour défendre la liberté! Que ceux qui tiennent à la vie suivent les femmes et les enfants!

— Il n'existe pas ici d'homme qui tienne à la vie, répondent les auditeurs en frémissant, tandis qu'ils font brandir épées, lances et poignards. A ce chien de Vénitien, nous préférons la mort, l'enfer même!

Un concert de gémisséments et de pleurs s'éleva alors du côté où se tenaient les femmes.

— Mes enfants, reprend Kantanoléo, ne nous dissimulons rien. Ce n'est pas seulement à mourir sous les coups de l'ennemi qu'il faut nous attendre; peut-être aurous-nous à subir une mort volontaire...

— Vive la mort! s'écrient tous avec l'enthousiasme du désespoir.

— Gloire à Dieu! ajoute le Prytan. Allons, chacun à son poste et sans perdre un instant! Maris, pères, frères, embrassez vos femmes, vos enfants!

A cet ordre, les plaintes redoublèrent, semblables au bruit d'un torrent. Quelques femmes se frappent la poitrine, d'autres se déchirent le

visage. Les plus jeunes résistent et sollicitent en criant la permission de combattre auprès de leur époux : ce sont les jeunes filles qui avaient voulu faire bénir leur mariage le jour même des noces de « l'archoutopoula ».

Sophia se précipite toute en pleurs dans les bras de son beau-père. Ses yeux empruntent à la fièvre un éclat sublime.

— N'est-ce pas toi, s'écrie-t-elle en arrosant de ses larmes la barbe blanche du vieillard, mais animée d'un courage viril plus encore que de sensibilité féminine, n'est-ce pas toi qui as exaucé mes vœux les plus chers et m'as proclamée la plus courageuse fille des cités crétoises? Pourquoi donc aurais-je prêté serment de fidélité et de dévouement aux destinées de ton peuple, si, à l'heure du danger, tu te réservais le droit de me reléguer avec des enfants, si tu m'enlevais l'occasion de révéler le cœur que la nation crétoise a adopté, la compagne que tu as donnée à ton fils? Crois-tu peut-être que le courage soit un privilège exclusivement attribué à ton sexe? Des héros seraient-ils sortis de nos entrailles, si en nous aussi ne brûlait le feu sacré de l'expiation?.. Vieillard si digne de respect, je t'en conjure en mon nom, je t'en supplie au nom de ces jeunes épouses, reprend-elle en effleurant de ses doigts avec une grâce touchante les joues de Kantanoléo, laisse-nous obéir à l'impulsion de notre cœur,

permets-nous de faire aussi de nos poitrines un rempart contre l'ennemi.

Et, sans attendre de réponse, elle s'échappe, saisit tout ce qu'elle peut trouver d'armes et, les distribuant à ses dix compagnes, elle ajoute :

— Prenez vos couronnes. Avec les symboles bénis de notre mariage sur nos têtes, nous payerons, mes sœurs, à la patrie le tribut que nous lui devons ! Si la Providence favorise notre drapeau, nos seins allaiteront un jour des enfants prédestinés à une autre couronne, celle de la gloire militaire. Si, au contraire, notre sang est jugé digne d'être versé en holocauste, Dieu acceptera le sacrifice volontaire de dix vierges pour racheter l'esclavage de la nation !

— De même que ton héroïsme rachète aujourd'hui la trahison de l'archonte franc ! répondent hommes et femmes en une acclamation unanime.

— Filles Hellènes du temps présent et de l'avenir, s'écrie Pétro, soulevant sa femme en triomphe, tandis que les étendards de l'autonomie étaient agités au-dessus de leurs têtes, filles Hellènes, recevez une leçon de la fille d'un Franc.

— Tu es donc fermement décidée à partager nos dangers ? demanda Kantanoléo. Eh bien ! que ta volonté s'accomplisse. Tu as occupé le premier rang dans les joies du mariage, occupe-le aussi au milieu du combat. Que tu survives ou que tu tombes avec nous, le jour de la justice viendra pour la Crète, et alors resplendira ton

patriotisme, plus éclatant encore de lumière que ne l'est aujourd'hui ton angélique visage.

Puis, baissant la voix :

— Ma fille, il nous reste peu d'instantes et il est bon de les mettre à profit. Écris en quelques mots tes volontés dernières, que tu remettras, avec ce que tu as de plus précieux, à l'un de ces prêtres qui vont nous quitter. Plusieurs d'entre nous l'ont déjà fait.

S'adressant ensuite à toute l'assemblée :

— Maintenant, frères, élevons nos cœurs au Très-Haut !

Suivant son exemple, tous tombent à genoux, et le métropolitain commence la récitation des psaumes. A chacun des versets, la voix argentée des enfants reprend le « Kyrie Eleison », tandis que les hommes chantent avec le prêtre : « Délivre, Seigneur, ton peuple et bénis ton héritage »

Les adieux ne furent pas longs. Tandis que femmes et enfants suspendus au cou des pères, des maris, remplissaient la salle de cris perçants, aucune larme ne vint mouiller les paupières des parents. Tant il est vrai que l'amour de la patrie surpasse tout autre amour.

— Assez, fit Kantanoléo s'adressant aux femmes, il est temps que vous vous éloigniez.

Puis, promenant son regard de droite à gauche :

— Père Vassilopoulo de Thérisso, ajoute-t-il,

et toi Mitzoudi de Réthymo, prenez immédiatement les femmes et les enfants, et ce soir même emmenez-les à Psathoyanni; demain, à l'aube, vous les conduirez par Roumata et Thérés à Scordalou.

A l'exemple du Prytan, plusieurs s'empresent alors de confier à leurs femmes des lettres, des plis cachetés, tout ce qu'ils ont de précieux. Sophia remet au prêtre Vassilopoulo un paquet scellé contenant quelques bijoux et une lettre. Pendant ce temps, les femmes et les enfants descendent l'escalier et, se retournant à chaque marche, lancent à leurs bien-aimés des regards à fendre le cœur. Dès que la petite troupe a disparu. Kantanoléo ordonne que toutes les portes soient définitivement fermées.

Parmi les défenseurs les plus courageux du château, se distinguait un jeune homme qui comptait à peine vingt-cinq ans; déjà il avait donné des preuves d'une audace et d'une bravoure rares. Fils du conseiller Zappa, il se nommait Nikita et était compagnon d'armes de Dimitri Kantanoléo. Véritable type de l'intrépide Sfakiote! Le Prytan le fait appeler en même temps que Dimitri et s'entretient longtemps avec eux à voix basse. Les jeunes gens, munis d'instructions, partirent sans être remarqués.

La première heure de la nuit s'était écoulée, quand les éclaireurs de Collalto se montrèrent aux abords du village, précédés de tambours et

de clairons, comme s'il s'agissait d'une parade. Kantanoléo se mit à étudier l'intention de l'ennemi. S'il laissait avancer librement l'avant-garde jusqu'à l'endroit où gisaient les malheureux dormeurs, il lui serait difficile ensuite de la forcer à reculer, puisque les mêmes balles qui atteindraient les Vénitiens pourraient en même temps frapper ses frères. Il fut donc résolu d'accueillir le corps ennemi par le feu des quatre canons. Les pertes de Collalto furent, en vérité, insensibles ; mais, devant une réception aussi inattendue, l'avant-garde fit volte-face, et le général, comprenant qu'il ne parviendrait pas à son but sans rencontrer une résistance énergique, se borna à occuper le village. Il remit au lendemain la tâche de mener à bon terme l'expédition. Toutefois, il espérait profiter de la nuit pour enlever les Crétois endormis et les jeter dans les fers. La note que Da Molin lui avait remise lui était d'ailleurs aussi utile que la boussole au pilote. D'après cette note, l'opium était mêlé au vin dans une telle proportion que l'engourdissement devait se prolonger pour le moins jusqu'au lendemain. Pourquoi donc compromettre l'entreprise, si toute la nuit lui appartenait ? L'absence de lune et l'obscurité du ciel ne devaient-elles pas paralyser les regards des vedettes du château ?

Ainsi donc, vers minuit, une troupe de fantasins et de cavaliers pénètre dans la cour et dans les jardins. Les assiégés ne peuvent voir l'en-

nemi, mais ils comprennent son approche. Que faire cependant pour l'arrêter? Tirer?... la décharge serait encore plus funeste aux compatriotes qu'aux Vénitiens. L'étranger profita sans retard de ses avantages : ciel sans lune, léthargie, nuages, étaient autant de circonstances favorables. Les entraves, les lacets, les chaînes, les menottes faisaient un bruit infernal... Hélas! l'obscurité empêchait bien de voir, mais que n'empêchait-elle aussi d'entendre! Les Grecs comptent chacun des pas des assiégeants; ils frémissent au fracas des chaînes, aux chuchotements, aux ricanements des ennemis. Le silence de la nuit rendait plus cruelle encore l'inaction mortelle des assiégés.

Ce qu'il était facile de prévoir ne manqua pas de se réaliser. Les Vénitiens couvrent de chaînes les mains et les pieds des cadavres vivants et les transportent dans leurs rangs. L'affreuse besogne se poursuit ainsi jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Mais voici un autre malheur. Les quatre couleuvrines étaient imparfaites et de petit calibre. Les boulets des canons vénitiens portaient beaucoup plus loin. Or, le général avait fait établir une batterie au sommet d'une colline, à mille pas seulement du château.

Dès que le jour fût levé, un héraut vint sommer Kantanoléo de rendre la forteresse avec tous ses défenseurs. Il s'efforça de justifier la conduite

de l'archonte franc, aussi bien que l'empoisonnement par l'opium — actes qu'il qualifiait de simples stratagèmes — et rappela que, depuis la fondation du royaume italien, Crétois et Vénitiens n'avaient cessé un seul jour de se tromper mutuellement.

Sur le refus plein de fierté opposé par la petite garnison, un second parlementaire fut envoyé. Il demandait que l'épouse et la fille de Da Molin fussent remises. En échange de ces deux femmes, il promettait la liberté à tous les Kantanoléo ; en cas d'un second refus, il annonçait le massacre immédiat des prisonniers.

Cette menace produisit son effet. Les défenseurs du château furent divisés d'opinion et une ardente discussion commença. Les uns voulaient qu'on refusât ; les autres, songeant au grand nombre de leurs frères en danger, étaient d'avis de livrer Sophia et sa mère. La conjoncture était grave. Cette proposition ne cachait-elle pas quelque piège compromettant à la fois le salut des prisonniers, l'honneur des assiégés, la dignité des Kantanoléo et enfin le courage des deux femmes ? Les partisans de la reddition gagnaient du terrain ; seuls les Séliniotes, avec les Kantanoléo et Pétro à leur tête, résistaient énergiquement à ce lâche projet. Mais l'avis de la majorité était sur le point de prévaloir, quand Sophia :

— Si vous me repoussez avec ma mère, s'écrie-t-elle dans un trouble extrême, cette indignité

sera le tombeau de vos espérances. Dans ce cas, arrachez-moi d'abord mon épée et puis envoyez-nous, les mains liées, à votre despote vénitien ! Avant-hier vous me proclamiez « Afthentra », aujourd'hui vous me livrez, esclave enchaînée, à ce même général qui déclarait tout à l'heure que jamais la bonne foi n'exista entre un Grec et un Vénitien. Ne voyez-vous pas qu'il sera le premier à vous tromper ?

Ces paroles produisent une impression profonde sur toute l'assistance, et le second parlementaire est congédié comme l'avait été le premier.

Collalto fit immédiatement ouvrir le feu sur les grandes portes du château. Les assiégés ripostèrent et la canonnade s'engagea des deux côtés avec une égale violence ; mais, hélas ! tandis que les faibles projectiles des Grecs tombaient au pied de la colline, les boulets des Vénitiens produisaient de sensibles ravages en venant s'abattre comme une pluie de fer sur les portes. Elles résistèrent pendant trois heures, mais déjà les poutres se fendent et plient, déjà l'incendie dévore la toiture du château ; bientôt les ferrures sont brisées et éclatent en morceaux. Le manoir tout entier gémit et tremble sous l'effort de la mitraille. Enfin, la grande porte tombe avec fracas, livrant les poitrines grecques aux balles ennemies.

Les trompettes sonnent l'assaut, le Vénitien s'élançe avec toute son armée, tandis que les assiégés préparent une sortie. De la cour et des

galeries de l'étage supérieur part une première réponse sanglante. Cachés derrière les colonnes, les Crétois portent la mort dans les rangs des assaillants, mais ici encore ils restent inférieurs par le nombre des armes et par leur qualité. Les insurgés frappent avec une précision admirable, mais leurs mousquets, antérieurs à la découverte de Colomb, prennent feu au moyen de mèches et ne lancent que des balles de pierre. Les Corses se frayent un passage au milieu des cadavres et s'élancent avec furie : des cavaliers, des fantassins les rejoignent. Alors les fusils et les flèches deviennent inutiles ; alors, les épées, les haches, les couteaux font étinceler leurs éclairs.

Péto avait placé Sophia avec ses compagnes derrière la porte que lui-même défendait. Quand le combat se fut engagé sous les portiques la jeune femme voulut suivre son époux qui s'élançait dans la mêlée à la tête de vingt-cinq cavaliers. La fièvre qui ne l'a pas quittée d'un instant, les péripéties du drame, le bruit effrayant du combat, les hennissements des chevaux, les cris de guerre allument le délire dans son sang. Invitant ses compagnes à la suivre, elle se précipite impétueuse sur les traces de son amant. Deux Sfakiotes saisissent la jeune fille pour la retenir, et sa mère, folle de désespoir, s'efforce en vain de l'arrêter par le pan de sa robe. La violence qu'on lui oppose ne fait qu'enflammer davantage sa résolution ; amour, foi, patriotisme envahissent son

âme, exaltent ses sens, décuplent ses forces. Elle ne voit plus, elle n'entend plus ; insensible aux douleurs de sa mère, elle lutte des pieds et des mains, elle se tord, elle glisse, elle frappe ; enfin, faisant usage de ses dents, elle se délivre de l'étreinte.

Quel admirable sujet de peinture ou de poésie ! Les scènes les plus tragiques de l'histoire n'ont pu voir jamais visage de vierge resplendissant d'une plus merveilleuse beauté que celle qui illumine la fille de l'archonte franc. Le voluptueux sourire de ses lèvres fait place à un frémissement sinistre ; ses yeux imprégnés de tendresse ne respirent plus que la fureur ; ils semblent réfléchir les flammes d'Ilion embrasée. Sa chevelure, libre de tout lien, abandonnée sur ses épaules, flotte au gré du vent qui en soulève les ondes, et semblable à la crinière d'un lionceau blessé par les chasseurs... Quand les pieds souillés de poussière, la robe déchirée et agitant l'étendard crétois, elle se jette au plus fort du combat, oh ! alors vous l'auriez prise pour le spectre de Lasthénion¹, bondissant de sa tombe, couronné de lauriers et ralliant son armée.

— Sonnez, trompettes ! Battez, tambours ! s'écrie t elle au milieu des combattants. Donnons une leçon de courage aux barbares... Nous ciel pour allié !

¹ Ancien héros crétois. (*Note du traducteur.*)

Puis elle disparaît dans la mêlée.

La lutte cependant se poursuivait ardente, acharnée. Un corps de trois cent dix-huit Crétois ayant à leur tête les trois Kantanoléo, les intrépides Conto et Mussurus, dispute le terrain pas à pas contre trois mille Vénitiens. Une centaine de Grecs les appuient en lançant leurs flèches du haut de la tour et en déchargeant leurs mousquets des fenêtres. Mais toute l'horreur du drame se concentre sous les portiques, entre les colonnes. Le massacre y est furieux, terrible. Trois fois les Hellènes repoussent l'Italien; l'avant-garde ennemie plie déjà, déjà les Corses taillés en pièces reculent en désordre. Les chevaux blessés essayent de se redresser, puis retombent pour toujours; sur le sol s'amoncellent les blessés et les morts. Trois fois le Vénitien change ses régiments et revient à la charge avec une viguer nouvelle. O merveille! Trois cents Crétois, soldats d'occasion, mal armés, disputent pendant plus de deux heures l'honneur de la victoire contre trois mille hommes de troupes vénitiennes aidées par de l'artillerie, de la cavalerie, largement approvisionnées de munitions et combattant en rase campagne! Quel est cependant le courage capable de résister à des forces aussi écrasantes? Les bras des insurgés ne peuvent plus obéir aux sollicitations de leur cœur héroïque; d'autre part les flèches et les balles seront bientôt épuisées et la petite armée a déjà souffert d'irréparables pertes:

elle n'a presque plus d'officiers. Que devons-nous dire de Pétro? Il se montra digne de lui-même. Deux fois son cheval tomba sous lui et il envoya bien des Vénitiens aux ténèbres éternelles et profondes. Mais le destin était contraire. Blessé à l'œil, à la cuisse, plus profondément encore au ventre, il fut pris au moment même où, pour échapper à la captivité, il tournait contre lui le canon de son pistolet. Le même sort était réservé à Conto, ce chef illustre que son intrépidité et son abondante chevelure ont fait surnommer « Cœur de Lion », ainsi qu'aux braves Laghoudaki, Agriothodoros, Gianakàs, Sighanos, ces pallikares dont on aurait pu dire sur leur tombe avec Diodore : « Combattant jusqu'au dernier soupir, ils ont attaché plus de prix à la vertu qu'à la vie. » Dimitri Kantanoléo et Nikita Zappa furent plus heureux. Inséparables, ils combattirent avec rage... Mais, hélas ! la mort a fait des ravages affreux. Si l'on excepte les quatre-vingts défenseurs du château, c'est à peine si cent quarante guerriers survivent encore de ceux qui tentèrent la sortie. Sophia elle-même est mise hors de combat. Deux mille sequins d'or ont été promis à celui qui parviendrait à enlever la famille Da Molin et principalement la jeune « Afthentra ». Proclamation en a été faite à l'armée, à son de trompe avant le combat, mais personne n'a pu gagner la récompense. Un officier que l'épée de l'héroïne poursuivait lui porta sur la

tête un coup terrible et elle s'affaissa dans son sang. L'empressement et le courage de son beau-frère l'empêchèrent seuls de devenir la proie du vainqueur.

Le trépas de cent trente braves rendait la lutte impossible, imposait la retraite.

Le signal en est donné et les glorieux débris se réunissent autour du Prytan. Pas à pas et se battant toujours, ils reculent vers le grand escalier. Marchant en rangs serrés, la petite phalange procure un aliment nouveau au massacre. Enfin les Crétois parviennent au vestibule. Toujours ils résistent, toujours plane sur leur tête le fantôme du fléau meurtrier. Les meubles sont renversés, les tables, les plats, les bouteilles servent d'armes ; les miroirs et les cristaux volent en pièces. Jeunes et vieux, femmes, enfants, tous prennent part à la défense. Rarement vit-on champions de la liberté se confondre avec les tyrans en un pareil combat, combat horrible, unique, inouï, où Italiens et Hellènes s'égorgeaient dans une affreuse étreinte, à l'endroit même où la veille la Grèce et Venise fraternisaient au milieu des joies de l'hyménée. Les combattants se pressent, se foulent corps à corps, bouche à bouche. Immobiles, on aurait pu marcher sur ces têtes comme sur un plancher. Des haches ottomanes, des massues sarrasines, s'abreuvent de sang chrétien entre des mains chrétiennes ; les cruels étrangers épient avec

énivrement comme s'ils étaient assis sur les gradins d'un amphithéâtre, les couteaux des Dalmates et des Corses broyant des crânes, fendant des têtes de femmes, se croisant sans cesse et laissant miroiter dans d'atroces collisions des milliers d'étincelles sanglantes, Les clameurs, le cliquetis du fer, la fusillade forment un bruit terrible qui ébranle les fondements du château et fait régner l'épouvante sur toute la campagne voisine. Deux cent cinquante Crétois à peine s'acharnent contre un ennemi trois fois plus nombreux. La mêlée est telle qu'Italiens et Hellènes se saisissent par les cheveux et se déchirent de leurs dents. Cependant le flot des assaillants grossit encore et l'asphyxie augmente le nombre des victimes. Les corps inanimés restent debout ne pouvant s'affaisser, tant la presse est compacte : ils se balancent hideux comme des cadavres de naufragés sur la vague. Des femmes expirantes tiennent encore serrés entre leur mâchoire des lambeaux ensanglantés, d'autres rendent le dernier soupir, les ongles enfoncés dans la gorge de leur ennemi.

Les pertes des Vénitiens sont immenses ; celles des Grecs ne sont pas moins effrayantes en cet horrible instant. C'est ici que tombent Pateros Cordhaki, Psaromilingàs et Vlastaka. Le vieux Kantanoléo, luttant avec une audace juvénile, est enfin désarmé : il brandit encore un tronçon d'épée. Le pauvre Zagar reçoit aussi une

blesse, mais avant il a déchiré un officier des galères pour défendre son maître et lutte tour à tour contre trois Vénitiens. Déjà le Prytan est entouré, des soldats le saisissent par les vêtements, par le cou et se disputent un butin si précieux.

— Puisse la patrie devenir un tombeau!... ô Dieu de vengeance, prends pitié de nous! s'écrie le prisonnier en déchargeant une dernière fois son pistolet sur l'un de ses agresseurs.

Tout à coup... lueur, éclair, épouvantable tonnerre! c'est le château tout entier qui saute dans les airs.

Murailles, hommes, animaux sont lancés au ciel comme un torrent de pierres sous l'effort d'un volcan. Les débris tournoient en cercle et ensevelissent dans leur chute maisons, jardins et tous les Italiens qui se trouvent au dehors.

La secousse renverse l'habitation voisine, sépare le mur de l'église, ébranle le village, fait tressaillir le sol jusqu'à Méléka. On croit à la Canée que la poudrière de la banlieue a pris feu.

Un blanc tourbillon d'épaisse poussière, chassé comme la cendre vomie d'un cratère, masque le disque du soleil et ramène de nouveau la nuit sur Alikianou.

Ce ne sont partout que cadavres affreusement mutilés, membres déchirés et épars, bouches râlant l'agonie. Sous les débris, des cris déchi-

rants, des plaintes, de sourds gémissements, quelquefois des hurlements sinistres.

On ne retira des décombres que cent quatre-vingt deux Crétois vivants ; encore étaient-ils tous mortellement atteints. Trois jours après la catastrophe on put enfin compter le nombre des victimes : il y en avait plus de six cents, soit Italiens, soit Grecs.

Les Vénitiens perdirent onze officiers, parmi lesquels le colonel Foscolo, huit archontes francs de la Canée, trois autres de Candie, un prêtre et le rénégat Yéronimos Mussurus. Ajoutez trente deux Grecs, pour la plupart des villages de Mourniés et de Vouthouni, qui servaient depuis longtemps sous les ordres de Collalto.

Le corps de Sophia fut découvert l'un des premiers. L'héroïque jeune fille respirait à peine ; sa bouche contractée laissait errer cependant un sourire sur sa lèvre flétrie. Un long ruisseau de sang séparait sa chevelure et teignait de taches sombres son costume crétois. La croix d'or de l'Athos et la rose bénite ornaient encore son sein. Etrange et lugubre hasard, à côté d'elle gisait le cierge nuptial brisé ! Le triste présage n'avait pas voulu la quitter dans les ombres de la mort.

Sophia, la fille de la Crète, rêve d'azur d'un beau matin, entr'ouvre ses paupières pour les refermer aussitôt ; elle prononce tendrement le nom de son bien-aimé, puis, croisant les bras,

s'envole vers l'éternité, vérifiant une fois de plus le soupir du poète ;

« Cosa bella e mortal, passa e non dura. »

Sa mère, froide et inanimée, est étendue auprès d'elle. A une faible distance on retrouva les cadavres des deux filles d'honneur.

Yorghi Kantanoléo et son fils Dimitri sont aussi retirés des décombres, mais après bien des recherches. Les témoins de cette scène n'ont pu l'oublier jamais. Ils sont déterrés, vivants encore ; mais leurs traits n'ont plus rien de la face humaine ; le jeune homme surtout présente l'aspect d'un fantôme repoussant. Nous en dirons autant du jeune Zappa et de Fotino pour ne citer qu'eux.

D'autres sont demeurés profondément ensevelis sous les pierres dans un éternel sommeil. Indiquons Evghenios, Vrionis et le chef Péloponésien Spaniakos.

Vous croirez peut-être que la grandeur du désastre, le spectacle d'une telle catastrophe ont amolli enfin l'âme inhumaine du persécuteur ! Détrompez-vous ! Les morts, les survivants, tous ceux qu'ont rendus les décombres, luttant contre la double étreinte des liens dont ils sont chargés et des horreurs de l'égonie, sont transportés sur des brancards aux quartiers militaires.

Cependant la foule se presse sur le théâtre de l'événement. Ici des maisons effondrées, des arbres tordus, déracinés ; là d'énormes pierres,

de prodigieux quartiers de murailles ; de ce côté des colonnes renversées, des vêtements, des guirlandes de feuillage, des squelettes dépouillés de leur chair ; plus loin des amoncellements de débris fumants, le tout noirci par les flammes et présentant un ensemble horrible, à faire dresser les cheveux sur la tête de l'homme le plus insensible. Les détails sont encore plus atroces... membres humains séparés du corps, cadavres à moitié ensevelis, meubles précieux brisés en mille pièces, armes dispersées, livres et manuscrits en lambeaux, partout le souvenir d'une existence évanouie ! Rien, absolument rien n'a échappé à la furie vengeresse. Le manoir a entraîné dans sa chute les glorieux vestiges des ancêtres, les archives des Da Molin sont brûlées, les registres complètement anéantis, les images des aïeux réduites en cendres ; leurs antiques épées jonchent le sol de leurs tronçons. Un seul être a été épargné ; c'est le vieux corbeau de l'archonte. En dépit du nuage de poussière qui obscurcit le ciel, déployant ses noires ailes, l'oiseau s'élève au-dessus des ruines, et, s'adressant sans doute à son maître, il croasse de sa grosse voix enrouée : *Vile ! Vile !*¹. Après avoir plané quelque temps au-dessus de l'endroit maudit, il détourne le regard et va se perdre dans la nue.

Les paysans occupés aux travaux, ne se font

¹ Misérable ! Misérable !

pas faute d'échanger leurs réflexions. L'un d'eux, regardant l'emblème féodal qui brûlait encore aux portes de l'église,

— Les biens mal acquis sont les biens du démon, dit-il.

— Fruits amers de l'injustice ! ajoute son voisin. Ce moulin était celui du diable.

— Il a bien vite fini de moudre son grain ! répond un troisième.

— Et si bien qu'il a même moulu avec le meunier, fit un autre.

Le nombre des curieux augmentait sans cesse. Par ordre du lieutenant, la foule a été invitée à se disperser et des gardes ont été placés avec la consigne de défendre d'approcher.

Tel a été le sort du château. Qu'est devenu son maître ? Il a vu ses plans échouer. Ni la persuasion, ni la force n'ont réussi à arracher sa famille au désastre. Da Molin, accompagné du médecin, d'Irinéo et de quelques archontes, court auprès de Collalto et promet une récompense de deux mille sequins, plus une terre de deux cents arpents à celui qui lui ramènera sa fille et son épouse. Le chagrin, les remords ont brisé son âme, Aux premières lueurs du jour, il sort du camp seul, sombre, taciturne. Laissant à gauche le chemin battu, pour éviter toute rencontre, il gravit un sentier étroit aux flancs de la pelite colline qui domine sa demeure et que les paysans appellent *Périthori*.

S'il s'était regardé alors dans le petit ruisseau qui serpente non loin, certes Da Molin n'aurait pas reconnu son image. Les angoisses de l'insomnie se peignaient sur son front; l'altération de son sang se révélait jusque dans son teint sous forme de taches livides; une agitation incessante faisait trembler ses lèvres; son gosier se contractait en une toux nerveuse, sa bouche se remplissait d'écume, comme s'il eut peine à contenir un secret amer.

Parvenu au sommet, il étanche les grosses gouttes de sueur qui glissent froides le long de ses joues; puis, s'asseyant sur le tronc d'un sapin et appuyant la tête entre ses mains, il cherche du regard la bannière qui hier encore se balançait fièrement au-dessus du toit de ses ancêtres et que l'héritière de son nom a abattue avec mépris.

— L'étendard d'un paysan sur le château historique de Da Molin! s'écrie-t-il suffoqué de dépit et de honte. Écrase de ta foudre, ô ciel, le misérable qui a osé arracher de sur le domaine de ma fille un des plus glorieux emblèmes de la Vénétie!

Après avoir proféré cette malédiction, il se lève, se rassied et ne peut quitter du regard le château. Aucun des préparatifs du combat ne lui échappe, puis il devient spectateur de la lutte et en suit les péripéties diverses avec une poignante anxiété d'esprit, de conscience et de cœur.

Son œil embrasse, comme sur une carte, l'ensemble en même temps que les détails des mouvements des deux partis ; il suit chacun des coups de feu qui s'échangent, il constate l'effet de la mitraille vénitienne contre son château, il est témoin de tous les épisodes tragiques de l'engagement ; rien n'échappe à son attention fiévreuse. Voici les Crétois qui tentent une sortie... Quelle héroïque bravoure déploie son gendre ! Mais le métropolitain s'avance... il exhorte les combattants. Ah ! si la flamme de son regard pouvait se changer en une flèche empoisonnée, l'archonte franc, du haut de son « Périthori », ferait plus de mal aux Grecs que tous les engins de Collalto. Rien de plus naturel. Le bouillonnement de ses artères lançait des vibrations vénitiennes contre l'armée hellénique.

Mais... c'est bien sa fille, son unique enfant, sa Sophia, qui se précipite ainsi au milieu du carnage en agitant son mouchoir pour encourager les Grecs... A cette vue, tout son corps s'agite en un fiévreux tremblement, il se sent plus Vénitien qu'il ne l'a jamais été. Il se redresse, frappé de stupeur, écumant de colère et ne pouvant croire au témoignage de ses yeux.

Plus de doute, cependant ; c'est elle-même, c'est Sophia, c'est sa fille !

— Indigne héritière des Da Molin, Vénitienne impie qui trahit son sang, s'écrie-t-il avec rage ; ta mère a respecté la foi de ses aïeux ! Si elle

n'avait pas conservé intact l'honneur de ma couche, je te renierais solennellement pour ma fille.

Puis, s'adressant au ciel, avec un long soupir :

— Et toi, grand Dieu, pourquoi as-tu permis que je fusse privé d'un fils? N'est-ce pas toi qui a dis : « Apprends que ta race sera multipliée et que ta postérité croîtra comme l'herbe de la terre¹ »? En quoi ai-je pu mériter tes rigueurs? Ne t'ai-je pas servi comme un fervent chrétien, comme un bon citoyen, comme un père de famille fidèle à ses devoirs?

En vérité, les paroles du prophète avaient leur à-propos, mais pourquoi Da Molin n'a-t-il pas poursuivi sa citation? il aurait ajouté : « Éprouve-toi toi-même, si tu as commis quelque faute. »

L'apparition furieuse de notre héroïne sur le champ de bataille suffit à déraciner le dernier germe de tendresse du cœur desséché de l'archonte franc. Pourquoi la création instantanée d'un fils est-elle donc impossible? Avec quel empressement Da Molin eût arraché de l'arbre de sa race cet infidèle rejeton!

Mais ce n'est là qu'un rêve... Et d'ailleurs, s'il reniait sa fille, à qui les fiefs, les précieuses archives, les images des ancêtres, les faucons, le corbeau?

Après une méditation sépulcrale, Sior Francisco étend soudainement la main et se frappe le

¹ Job, chap. V.

front avec force. Une idée grande, sublime, lui a traversé l'esprit; c'est une inspiration divine que le ciel lui envoie.

— La vie du juste, se dit-il, est de soixante-dix ans; moins cinquante, reste vingt. Avant donc que j'aie rejoint mes pères, je puis encore voir un fils, un petit-fils... Il est étonnant, par la Madone ! que cette idée ne me soit pas venue plus tôt!

Tout plein de ses pensées nouvelles, Da Molin n'entend plus l'horrible fracas du combat, il ne voit pas l'impétueuse attaque des Vénitiens : ses sens sont tout entiers à la séduisante perspective qui ravive ses espérances de postérité. Dans ce délire, il n'eût pas hésité à sacrifier sur l'autel de ses dieux domestiques, non-seulement sa famille, sa patrie, l'humanité tout entière, mais encore sa propre personne, et cela avec le même enthousiasme que la veuve d'un nabab se précipitant souriante dans les flammes qui dévorent le cadavre de son mari.

Il mûrissait toujours son projet que la bataille touchait déjà à son terme. Le chevalier s'enivrait des consolations que promettait à sa vieillesse ce doux rêve de donner un frère à Sophia, quand soudain une terrible secousse le soulève à un pied au-dessus du sol, tandis qu'un bruit pareil à celui du tonnerre vient frapper ses oreilles. Il oublie aussitôt ses projets, et, reportant les yeux sur le château, il est témoin de l'affreux écroule-

ment. Les murailles, la tour, les combattants retombent en débris sur la terre, comme une pluie d'aérolithes, dans un nuage de flammes, de poussière et de cendres.

Sa vue se trouble, un voile de ténèbres lui dérobe les objets les plus voisins, ses genoux fléchissent, son esprit lui-même semble l'abandonner.

Ne pouvant plus se soutenir, il s'appuie de ses mains contre l'arbre, et d'une voix mourante :

— « *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. Et...* » — Mais il ne peut continuer et s'affaisse lourdement sur le terrain.

Il reste étendu ainsi pendant toute la soirée, pendant toute la nuit. Il est vivant, mais ne donne aucun signe de vie ; il est éveillé, mais il ne sent, ne comprend rien, ne pense à rien ; c'est pour lui une souffrance que de suivre la moindre idée. Enfin, le double aiguillon de la fièvre et de la faim l'obligent à se mouvoir.

Tout à coup, la pensée de sa fille lui revient : il l'appelle à grands cris... Seul l'écho du rocher lui répond. La frayeur l'envahit au milieu du morne silence qui l'entoure ; il pousse un gémissement profond et cherche à apercevoir la « Bigla ». Ne pouvant y parvenir, il s'imagine que c'est le brouillard qui la dérobe à ses yeux.

Longtemps il erre sans but dans le bois, ses cheveux en désordre, secouant la tête, mordant ses lèvres, brandissant son bâton, se frappant

souvent le front contre le tronc des arbres. Il se laisse tomber sur une pierre, puis se lève à la hâte et s'enfuit comme un malfaiteur, répétant avec l'accent du désespoir : « Francisco Da Molin ! Francisco Da Molin ! » Le hasard vient enfin à son aide, car, sans s'en rendre compte, il a repris le sentier du village, et vers huit heures du matin il se retrouve sur la place. Franchissant les décombres, il est arrivé à l'endroit où, il y a encore quelques heures, l'édifice féodal de ses aïeux planait comme un géant au dessus des humbles maisons du village. L'armée, occupée alors à d'autres soins, avait interrompu les travaux du déblaiement. Seuls, quatre soldats montaient la garde autour des ruines et en défendaient l'approche.

Don Placido était là ; du plus loin qu'il a aperçu Da Molin, il s'est précipité les bras ouverts, et d'un air joyeux :

— Tu es donc en vie, cher chevalier ! Est-ce bien toi ? Qu'étais-tu devenu ? Cinquante courriers parcourent le pays à ta recherche. Moi-même j'ai passé la nuit à te chercher aux environs de Vrisses ; j'en reviens à l'instant. Parents, amis, armée, tout le monde te croit mort. Où étais-tu, frère ? Pourquoi nous laisser dans une telle inquiétude ?

Et, étendant les bras, il se dispose à embrasser l'archonte.

— Courons porter nous-mêmes aux amis la

nouvelle de ton salut, ajoute Placido, voulant éloigner le chevalier de la scène du désastre.

— Tu ne m'échapperas pas, répond Francisco, se délivrant de l'étreinte du prêtre et le saisissant par le cou. Dis-moi où dort ton château.

De larges gouttes de sueur baignaient ses joues et ses narines frémissaient comme les naseaux d'un cheval haletant.

— Mon château, très gentil seigneur? Quel château? demanda Irinéo stupéfait.

— Ta « Bigla », hypocrite!... ton château... Oui, ton château, la « Bigla » du Sior Marco Da Molin... tu feins de ne pas comprendre.

L'étrange question du chevalier, ses allures, ses vêtements tout couverts de boue, son œil ensanglanté, hagard, remplissaient de terreur le prêtre latin. Que penser? que conclure? il demeure sans voix et aussi muet qu'un poisson.

— Ah! tu te dérobes, scélérat! reprend Da Molin; tu voudrais fuir, tu crains le regard de tes victimes; tu trembles qu'elles ne secouent les chaînes de l'opium et ne demandent à régler le compte de ton insigne fourberie.

— Que dis-tu, seigneur...? Je ne te comprends pas... éloignons-nous, pour Dieu!

— Personne donc ne s'est encore éveillé? Tous dorment du même sommeil? demande le châtelain d'Alikianou, en contemplant le champ de mort.

— C'est le sommeil éternel. Oh! ceux-ci ne se

réveilleront plus dans ce monde! répond Kariofili.

— Morts! tous ces hommes, toutes ces femmes, tous ces enfants...

— Que Dieu prenne leurs âmes, fit le prêtre.

— Comment tes lèvres infâmes osent-elles rapeler un tel crime? Comment ta voix n'étouffe-t-elle pas dans ton gosier maudit?

Et sa bouche se contracte en un ricanement sinistre; il frappe le sol pendant que sa main brandit fiévreusement le bâton dont elle est armée.

Devant l'attitude pleine de menace du chevalier, don Placido se prend à réfléchir sérieusement sur les dangers qu'il court et cherche le moyen de fuir.

— Ainsi, illustre chevalier, dit-il, tu me permettras de te devancer au village pour annoncer à nos amis l'heureuse nouvelle de ton retour?

Pour toute réponse, Da Molin arrache au prêtre son bâton pastoral, le lance au loin, et tirant son poignard :

— Je t'ai ordonné de rester et tu resteras, maudit! Je te tiens entre mes mains. Il n'est pas un Grec, il n'est pas un Latin qui veuille perdre son âme pour te porter secours!

— *Per amor della santissima Virgine*, seigneur, en quoi Placido a-t-il pu t'offenser? quelle est la faute que ton confident a commise? Veux-tu que je tombe à genoux devant toi?

— Ton nom ! ton nom véritable ! vite !

— Miséricorde ! Tu ne reconnais donc pas ton père spirituel, ton serviteur fidèle ? N'avons-nous pas mangé ensemble le pain de l'amitié ?

— Fais le signe de la croix !

Le prêtre s'empresse d'exécuter cet ordre.

— Découvre ta tête !

Il obéit encore et Da Molin effleure de ses doigts la tonsure.

— Montre tes ongles, maintenant !

L'ecclésiastique se soumet à ce nouveau désir et présente ses fines mains.

L'archonte franc laisse éclater alors un rire bruyant et amer. — Ha ! ha ! ha ! Le diable devenu malade se fait diplomate ou bien il entre au couvent. Oblige-le cependant à se signer, aussitôt les cornes de bouc repoussent sur son front et ses ongles grandissent d'un arpent... Ha ! ha ! ha !

— Sior Francisco, mon ami, ne vois-tu pas la croix du sacerdoce briller sur ma poitrine !

— Silence ! tu mens, imposteur, fourbe, charlatan ! Tu as pris des vêtements d'emprunt et il accentua ces paroles d'un violent coup de pied sur le sol qui souleva tout un nuage de poussière.

— Pour qui donc prends-tu ton fidèle Placido ?

— Tu es Satan en chair et en os. Tu es le Judas d'Alikianou.

— Serait-ce de Sior Francisco Da Molin que tu parles !

— Tais-toi, suppôt de l'enfer, ne prononce pas ton nom diabolique en présence d'un fervent chrétien.

Il dit et saisissant le prêtre au collet il enfonce ses dents au-dessous de sa longue barbe, comme le ferait un chien au sanglier qu'il poursuit. Voyant sa vie menacée, Irinéo se défend de la main droite, tandis que de sa gauche il s'efforce de retenir le bras armé du malheureux insensé.

— Si tu es décidé à étouffer un prêtre, un ami, laisse-lui au moins le temps de faire sa dernière prière, supplie-t-il d'une voix sourde.

Non, ... non... sans pardon, sans confession, tu dois vomir ton âme perverse à cette même place, théâtre de ta trahison, au milieu de ces milliers de victimes qui sont les tiennes, hurle le chevalier sans lâcher prise.

— Oh ! Kira Sophia, la Providence ne t'enverra-t-elle pas à mon secours ? Viens me délivrer des mains injustes de ton père !

Insensible à cette ruse, le fou continue à déchirer la gorge de son ennemi et agite toujours son couteau sur sa tête.

— Si j'étais Da Molin, dit-il, c'est au fond d'un précipice de mille coudées que j'irais enterrer mon infamie. Mais chez toi il n'y a plus de pudeur, plus de conscience, plus de honte. Châtelain d'Alikianou, c'est en vain que tu cherches à

m'échapper ! Je te reconnais à ton front sur lequel sont peintes l'hypocrisie, l'impiété et la ruse ; je te reconnais à tes mains, à ces mains souillées du sang de ton épouse, de ton unique enfant, d'un peuple tout entier. Regarde tes ongles, Satan, ils sont rouges encore du massacre...

— J'ai péché, crie le prêtre se sentant étouffer sous l'étreinte, j'ai péché, mais laisse-moi vivre ! Si je suis pervers, sois au moins généreux !

— Tu veux vivre, tu aimes l'existence, tu veux te vautrer encore dans l'ivresse de tes crimes, il existe encore dans ce monde des délices pour toi... Vis donc ! et il repousse la victime avec un geste de mépris ; vis, afin que jusqu'au jour du jugement ta figure ne sourie plus jamais ; vis, afin que chaque battement de ton cœur compte le nombre infini des souffrances qui seront ton châ-timent.

Par suite d'un désaccord survenu entre l'autorité civile et militaire, le transport des cadavres avait été remis au lendemain. A l'exception des Italiens que la pitié des soldats avait réunis et couverts, les autres corps restaient sur le terrain, défigurés, mutilés, noircis, tels que la catastrophe les avait donnés à la mort. Les dépouilles de Sophia, de sa mère et de ses suivantes reposaient parmi les cadavres vénitiens. Un linceul recouvrait leurs traits, tous leurs membres, ne laissant découverts que les pieds. Da Molin traverse les monceaux de décombres et erre, pareil

à l'ange de la mort, au milieu de cet horrible charnier. Il soulève un à un chacun des linceuls, contemple d'un regard terrible le plus hideux des spectacles.

— Vis, reprend encore l'insensé en jetant son poignard et entraînant Irinéo dans sa course; vis, barbare, afin que ces lugubres images éloignent le sommeil de tes yeux jusqu'au jour où les portes de l'enfer se refermeront sur toi, afin que ce suaire dont tu pares ton enfant pour les fêtes de son mariage ne quitte plus jamais le lit de tes douleurs! Vis donc pour que, si jamais tu venais à t'assoupir dans une minute de repos, tu te réveilles effrayé, terrifié, poursuivi par les rugissements de ta conscience, par les sanglots de tes victimes, par l'éternelle malédiction des anges et des hommes.

Et crachant au visage de son complice :

— Sior Francisco, ajoute-t-il, faux Alexis, reje ton abâtardi de quatorze générations de chevaliers, reçois de la bouche d'un juste la récompense de ta trahison! C'est avec cette flétrissure au front que tu devras, au jour des grands comptes, affronter le Tribunal du Juge Céleste! *Sigillum fidei tue esto sputum!*

Don Placido profita de cette clémence inespérée pour se hâter de prendre sa course vers le camp.

Abandonné tout seul sur les ruines, Da Molin en semble le Génie. Son égarement lui redit le

rêve dont il se bercait naguère : il médite de trouver un héritier pour lui concéder ce domaine de dévastation.

Longtemps il poursuit son idée, s'asseyant, se levant, se rasseyant encore : tel le fantôme muet et sans larmes de Jérémie devant Jérusalem désolée. Puis, pris d'une fureur soudaine, il ramasse des poignées de poussière, les jette au vent, secoue son bâton avec rage, pousse d'affreux éclats de rire et, au paroxysme du délire, exhale un torrent de blasphèmes et d'imprécations.

Les tristes nouvelles apportées par Placido ne tardent pas à se répandre dans tout le camp. Vers la deuxième heure de la nuit, quatre lanciers vigoureux se saisissent du chevalier, le garrottent et l'emmènent du château renversé de ses pères sous le toit d'une misérable ambulance.

Parents et amis, archontes francs et officiers, tous enfants de Venise, accourent aussitôt pour le visiter. Ils le trouvent baigné de pleurs, roulant des yeux hagards et cherchant de ses mains liées à s'arracher les cheveux et la barbe.

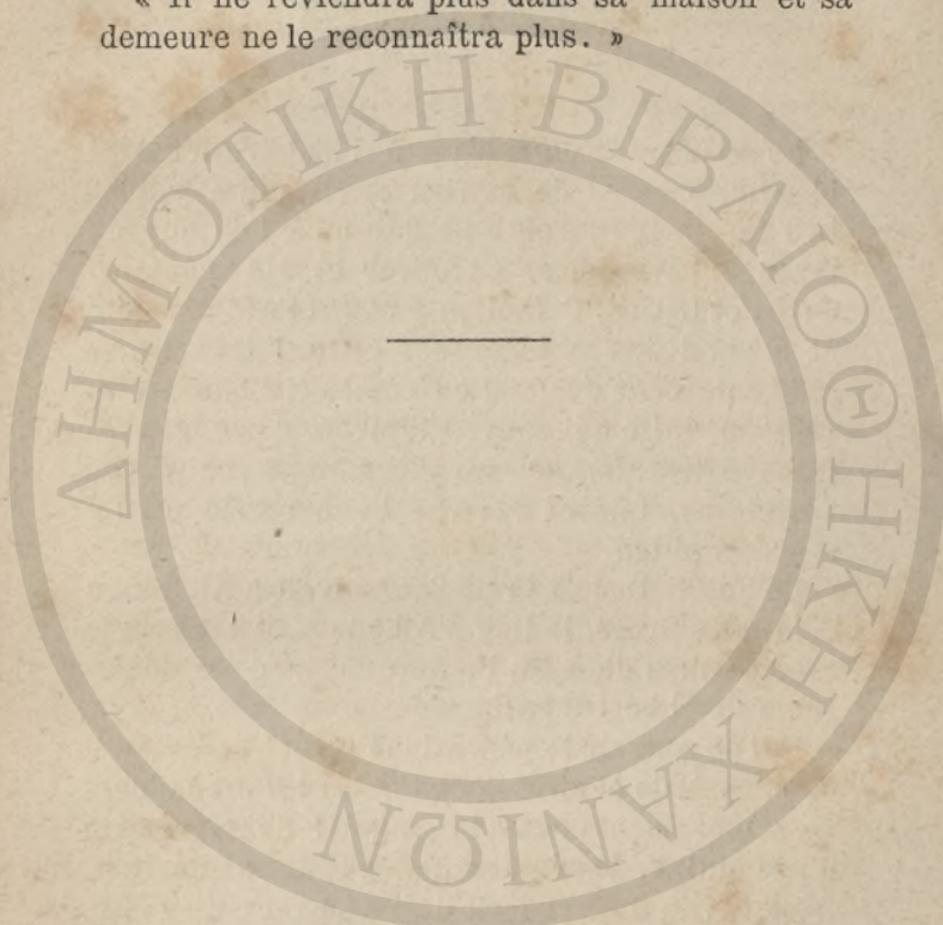
Parents ou amis, tous enfants de Venise, haussent les épaules l'un après l'autre et lui tournent le dos. En sortant cependant quelques-uns laissent à l'insensé cette banale aumône :

— Pauvre diable !

Pourquoi le moulin à vent avait-il fièrement annoncé en latin qu'il tournait mais ne fléchissait pas ?

Le moulin avait fléchi; il était renversé, détruit; la prophétie des Ecritures s'était réalisée pour le traître :

« Il ne reviendra plus dans sa maison et sa demeure ne le reconnaîtra plus. »



CHAPITRE CINQUIÈME

Le seizième siècle a légué à l'histoire d'horribles impressions de fourberie. En effet, jamais la ruse ne régna plus perfide qu'à l'époque où tyrans et victimes, Chrétiens et Mahométans, Grecs et Latins, Catholiques et Protestants, piété et superstition entreprirent cette lutte odieuse qui bouleversa de fond en comble la morale, la religion, lutte qui couvrit l'Europe de sang, d'affreux attentats, de supplices, d'incendies, de massacres, faisant revivre la barbarie en un siècle chrétien.

Ce que le Duc de Crète poursuivait à Alikianou contre les Grecs, le Duc d'Albe le réalisait vers le même temps dans les Flandres contre les défenseurs des libertés nationales.

Qui ne connaît le piège dans lequel ce général — citoyen de Madrid — fit tomber les promoteurs du soulèvement contre l'Espagne ? Sous prétexte d'hospitalité, de réunion amicale, de pacification, il les invite à un conseil destiné à faire disparaître toute trace de désaccord, fait cerner par ses troupes le local où se tient l'assemblée et désarme de sa propre main ceux dont il a trahi la con-

fiance. Le lendemain on lui apportait sur un plateau les têtes des principaux chefs et peu de jours après marchait à l'échafaud le malheureux Egmond avec Horn, son compagnon de martyre, prédestinés tous deux à rassasier la vengeance du Duc.

Nous connaissons déjà le sort des prisonniers crétois enlevés pendant leur sommeil. Le comte de Collalto les envoya enchaînés et sous escorte dans différentes maisons du village.

Des autres hôtes du châtelain d'Alikianou, tous ceux qu'on retrouva vivants ou blessés suivirent la même route. L'église du village, quoique endommagée par la secousse, a été transformée en hôpital ; c'est là que les chirurgiens militaires donnent leurs soins aux blessés les plus distingués. Quant aux officiers inférieurs, oh ! les Vénitiens les ont entassés comme un vil bétail, dans des étables, au milieu des moutons et des bœufs,

Il en fut de même pour la sépulture des victimes. Sépulture ! mot étrange ! Le Préfet de la Canée fit transporter les cadavres des officiers de l'armée à la forteresse voisine, puis il ordonna pour les autres, Grecs ou Latins, de les entasser pêle-mêle dans une même fosse commune. Mathéo Kallergi était le seul représentant de l'orthodoxie au camp vénitien, mais ce personnage amphibie reconnaît que, quoi qu'on fasse, ce sera toujours la même terre, qui recouvrira Catho-

liques et Grecs et n'apporte aucune opposition à la volonté du général. Les Latins, au contraire, firent grand bruit. Est-ce que les ossements vénitiens placés auprès de dépouilles schismatiques pourraient jouir du repos éternel ? Les corps des fidèles et des hérétiques confondus dans le même tombeau auraient-ils le bonheur de se réveiller au son de la trompette de la résurrection ? Placido résolut la question ; au lieu d'une fosse on en fit creuser deux. Une distance de cinq pas suffit à apaiser les scrupules des Latins. Mais, hélas ! cette difficulté écartée, une autre plus sérieuse encore vint à surgir. Prétextant le défaut de prêtre orthodoxe, Don Placido imagina de psalmodier, pour le repos de ces âmes, le service funèbre en langue grecque et le « Requiem » en latin. Cette prétention irrita les Grecs : ils protestent, se plaignent, font entendre des malédictions ; la malheureuse Alikianou était menacée de nouveaux désordres. Mais que n'ose point un adepte du palais de Candie ? Assuré de la bienveillance du sior Memo, il persista à vouloir remplir le double sacerdoce, prêt à imposer sa volonté aux deux partis. Son calcul était faux. Méprisant les conseils du général, les observations des officiers, il se munit d'une chasuble, d'une aube, d'une étole et se met en devoir, accompagné de quelques prêtres, de procéder à la double cérémonie. Pourquoi cette audace ? Voulait-il, pour des raisons à lui connues, humilier par sa

témérité l'hostilité jalouse du général et des officiers ? Projet absurde ! Dès que les cierges de la pompe latine sont allumés, tous les Hellènes, tous les Orthodoxes, tous les Crétois, mus par un même sentiment de mépris, s'éloignent sans même se découvrir devant la croix. Mais bientôt les soldats franchissent les limites convenues et dispersent les religieux à coups de crosse. Placido fut repoussé sans égard, et peu s'en fallut qu'on ne le précipitât dans la fosse béante. Le jour même d'ailleurs il obtint une satisfaction éclatante. Trois des soldats coupables furent passés par les armes et deux officiers comparurent devant le conseil de guerre. Ces rigueurs indignèrent au plus haut point la garnison d'Ali-kianou : Don Placido devint pour elle un objet de haine et de répugnance. Laissons la cérémonie funèbre et revenons à nos prisonniers,

La liqueur narcotique avait agi sur eux avec plus ou moins d'énergie selon l'âge, la constitution de chacun. Les uns restèrent captifs de Morphée pendant vingt heures, d'autres plus longtemps encore. Plusieurs s'éveillèrent au bruit de la fusillade, quelques-uns reprirent leurs sens lorsque le château s'écroula ; la plupart cependant, restèrent enfoncés dans une léthargie profonde jusqu'au surlendemain.

Que le lecteur s'imagine l'étonnement, l'effroi de ce réveil. Etourdis encore par les fumées de l'opium, ils reconnaissent les murs d'une pri-

son, ils se voient enchaînés au fond d'un cruel cachot.

Où étaient-ils hier ? Ont-ils travaillé dans leur vigne ou bien assistaient-ils à quelque repas de fête ? Si réellement ils avaient pris part à un festin national, pourquoi ces liens autour de leurs bras, pourquoi ces fers à leurs pieds ? Auraient-ils succombé à l'ivresse ? Mais ils ne sont pas souillés, mais toute leur vie proteste contre un tel excès impossible.

Incapables d'interpréter raisonnablement leurs impressions, les prisonniers se crurent d'abord les victimes de l'une de ces médiocres plaisanteries dont on use quelquefois dans les réunions campagnardes. Celui-ci demande qu'on en finisse en le déchargeant de ses liens, cet autre interpelle les gardes et leur reproche de mal jouer leur rôle, convaincu qu'ils ne peuvent être que des personnages de comédie. Cependant la raison revenant peu à peu complète fait ressortir aux yeux des prisonniers l'horreur véritable de leur position. Alors s'engagent des discussions, s'échangent des questions ; on s'étonne, on commente, on a peur. Comment se fait-il qu'au lieu de se retrouver au joyeux banquet du grand Logo(hète, eux, Crétois libres et fiers, ils se voient enchaînés entre les mains des tyrans ? Le doute poignant, la cruelle vérité, la fantasmagorie des souvenirs, le témoignage des sens luttent en une affreuse mêlée dans ces pauvres esprits qu'obscurcissent

encore les vapeurs du poison. Les soldats, fatigués par la marche et l'insomnie, luttent avec peine contre les invitations dangereuses du sommeil. Les prisonniers, au contraire, après leur longue torpeur, se sont enfin réveillés entièrement. Est-il rien de plus rusé qu'un prisonnier grec ? En prison tout Hellène devient un Ulysse. Les Crétois remarquant la disposition des soldats s'empressent de se communiquer leur pensée à voix basse ou par signes. Dès que la nuit est tombée, le silence envahit la prison, les Grecs font entendre des baillements, des ronflements sonores et feignent un sommeil profond. Oubliant leur consigne, les gardiens ne résistent plus ; ils déposent leurs armes, s'étendent sur le plancher et ne tardent pas à s'endormir.

Les prisonniers reconnaissent l'aimable procédé des Vénitiens par une audace inouïe. Se débarrassant réciproquement de leurs liens, ils sautent sur les armes, enferment à double tour les gardes dans la prison et prennent en courant le chemin des montagnes les plus proches.

De la même manière, presque à la même heure, des évasions pareilles avaient lieu dans les autres prisons. Le lendemain, les autorités accusèrent les geôliers et les gardiens de s'être laissés gagner à prix d'or et les firent passer en justice. Mais les chroniques assurent que l'accusation ne put être prouvée et elles se taisent sur le résultat de l'instruction.

Il est vrai qu'une autre affaire plus importante préoccupait le vainqueur, le jugement des chefs grecs. L'honneur du Sénat vénitien exigeait une satisfaction complète, éclatante, terrible. Le démon de la Terreur lui avait tracé un code politique sur des tablettes de sang. La ville des Dix et de la salle noire, la ville des torches jaunes, des plombs et des puits, la ville du Pont des soupirs, de la fosse des Maremmes et de la chaise d'angoisse, Venise, en un mot, ne distribuait la justice que par la main du bourreau ; elle n'était satisfaite que quand la vie du coupable s'était éteinte sous la hache de l'exécuteur ou dans les tortures du collier de fer. Le *Væ victis!* loi immuable de l'Etat, était appliqué avec une rigueur que seule pouvait égaler la barbarie de Jean le Terrible ou l'atroce cruauté d'un tigre de l'Epire, revêtu de la forme humaine.

Après la victoire, on institua un conseil de trois membres qui devait procéder au jugement des accusés. Collalto, le provéditeur de la Canée et celui de Candie le composaient, ceux-là même qui avaient vaincu par la trahison. On leur adjoignit comme membre consultatif (*consultor in jure canonico*) le puissant Don Placido.

A cette époque, les débats d'un procès criminel étaient bien différents de ce qu'ils sont aujourd'hui.

La balance de Thémis inclinait sous le poids du sceptre, de la sympathie personnelle ou de l'or.

Le juge se faisait payer pour sanctionner par sa signature les illégalités du Gouvernement ; le soldat touchait une solde pour voler, pour assassiner plus commodément à l'abri du drapeau.

Le procès d'Alikianou fut conduit suivant les mêmes errements. Le conseil se réunit, interrogea dans les ténèbres, jugea et condamna, le tout en moins d'une heure. La mission de ce Tribunal fut improvisée, il se rendit justice par lui-même, sans accusateur, sans défenseurs, sans témoins.

Il en devait être ainsi. Le maître était altéré de vengeance et pour étancher cette soif, il fallait une fontaine de sang. Fourberie des archontes francs, haine des Latins, jalousies d'emploi, fièvre de promotions, tels étaient les mobiles de la cause.

Un sentiment plus puissant encore les dominait tous, le désir de rendre au Lion de Saint-Marc son prestige un instant éclipsé.

La matinée du 16 novembre 1570 commençait déjà à blanchir le ciel. A cinq cents pas au-dessus du village s'élevait une colline charmante, couverte de chênes, de châtaigniers, d'oliviers. Les blanches cabanes des bergers tâchaient çà et là la verdure, les arbres confondaient leur feuillage, abritant le sol de leurs rameaux épais que de rares rayons parvenaient à percer. Sous ce verdoyant asile, des milliers de rossignols

mariaient tout le jour leur délicieuse complainte au murmure perpétuel d'un ruisseau.

C'était là que les paysans avaient coutume d'offrir quelquefois des fêtes aux chevaliers étrangers ; c'était là que cinquante ans auparavant le père du Sior Francisco avait célébré le banquet de ses noces ; c'était là encore que, la veille, l'artillerie de Collalto était venue prendre position contre le château du chevalier franc. Aujourd'hui le sanguinaire tribunal va prononcer son arrêt en ce même endroit où, il y a dix-huit ans, le dernier des Da Molin avait fêté dans la joie le baptême de sa fille.

Les soldats chargés des apprêts avaient remarqué, en arrivant le matin, les vers suivants gravés sur le tronc d'un chêne :

« Pleurez, monts et vallées, pleurez, bois et rivage,
Et toi, Crète, de pleurs inonde ton visage...
Les archontes maudits ont trahi ton enfant !
Venge-nous de Venise, ô feu du Dieu Puissant ! »

Une grande tente et deux plus petites formaient la salle d'audience : l'une pour les juges, les autres pour un auditoire d'élite choisi dans l'armée. Trois chaises et une table composaient l'ameublement de la grande tente.

Malgré le scrupule qui nous arrête, ajoutons un grand Christ d'ivoire qui, posé sur la table, semble repousser le baiser de Judas.

D'après l'usage vénitien, deux mâts se dres-

sent en face du Tribunal : sur celui de droite flottent le Lion de la République et les emblèmes du Sérénissime, sur l'autre les armoiries du Duc de Crète.

Des sièges en bois sont rangés à cinq mètres de la tente. C'est là que doivent prendre place les accusés pour entendre leur condamnation.

Le temps était redevenu serein, le ciel n'offrait aucun nuage, et cependant, à cause de la brume d'automne, la journée s'annonçait triste, l'air qui battait le bois était lourd et chaud. Abandonné du zéphyr, le drapeau de Saint-Marc pendait inerte le long du mât au milieu du brouillard. Dès que le chant de l'oiseau caché sous la branche eût annoncé l'approche de midi, les membres du conseil arrivèrent. L'armée présente les armes, le peuple se découvre; nobles et citoyens, tous se rangent en silence autour de l'enceinte.

Circonstance digne d'être remarquée, aucun Crétois n'assista au jugement; seuls furent présents les fidèles sujets (*fideli sudditi*), dénomination spéciale aux archontes Francs de l'île et aux Vénitiens. Les Grecs s'abstinrent par crainte et aussi par un reste de fierté nationale; il leur répugnait de voir ces archontes orthodoxes de la Canée, agents dévoués du Préfet, qui n'avaient pas rougi de prêter leur concours à Collalto.

Le général, homme robuste et très gros, portait l'uniforme de son grade. Il s'avança vers la

tente en balançant son importante personne, laissant traîner son énorme sabre et lançant au peuple des regards de triomphe et de puérile fanterie. Ses confrères portaient la toge rouge du pouvoir civil que traversait en diagonale un large ruban blanc de l'épaule gauche à la taille. Don Placido s'assit à l'autre bout de la table et replia sur ses genoux la queue noire de son vêtement religieux.

L'aspect du juge dénonce souvent sa sévérité. Formes austères, œil défiant, il rit peu et porte empreintes sur son front les maximes du code pénal, les rigueurs de la loi, mais ce n'est point l'antipathie, la répulsion qu'il inspire. Le sentiment du devoir, le calme d'une conscience satisfaite se lisent sur ses traits, et, si sa position ne fait pas envie, elle fait naître au moins le respect. Tout autres étaient les Préfets de la Crète. Les trois juges réalisaient la sombre figure du Destin : on les eût pris pour les Parques conduites par Atropos.

Evitant la splendeur du soleil, ils s'abritent derrière Némésis, fille de la nuit; de leurs yeux s'échappent des rayons chargés à la fois de tristesse et d'une sanguinaire volupté. Nous osons regretter que l'appareil photographique ne fût pas encore inventé.

Il aurait pu saisir au naturel sur ces pâles et mystérieux visages le type de l'époque meurtrière qui enfanta Borgia, Médicis et Tudor, qui

improvisa les horribles massacres de la Saint-Barthélemy.

Bientôt retentissent sur les feuilles séchées le bruit de pas nombreux et le grincement des roues.

Ce sont les accusés qu'on amène sur des chariots traînés à bras et sur des brancards. Tous les regards recherchent avec avidité les malheureux prisonniers, mutilés, sanglants. Plusieurs étaient morts pendant le trajet, d'autres rendaient le dernier soupir.

Sur un signe du général, les tambours annoncent que le jugement va commencer, et un écuyer qui remplit les fonctions de greffier appelle les trois Kantanoléo par leurs noms.

Grâce aux nombreuses blessures dont ils sont couverts, il est permis aux coupables de rester étendus.

Trois corps ou plutôt l'ombre de trois corps apparaissent alors devant les juges, couchés sur une paille ensanglantée.

Le vieillard avait les pieds brûlés et rendait le sang par la bouche et par les oreilles. Pétró, miné par une fièvre ardente, souffrait d'une grave blessure à la cuisse ; en outre il avait perdu l'œil droit.

L'état de Dimitri était plus pitoyable encore. C'était une masse de chair qui ne conservait plus forme humaine, un cadavre hideux presque entièrement carbonisé.

Le Président, prenant la parole en italien, énumère les crimes du promoteur de l'insurrection, qu'il ne quitte pas du regard. Sa voix est vibrante, sa main tourmente la plume posée près de lui sur la table.

Contentons-nous d'une courte analyse.

Yorghi Kantanoléo se voyait accusé ;

1^o D'avoir, sous prétexte de patriotisme, prononcé des paroles atroces (*atroci parole*) contre le sérénissime Doge et contre la République ;

2^o D'avoir déployé l'étendard de la rébellion et de s'être assuré le concours de sujets vénitiens, coupables d'avoir suivi ses conseils criminels ;

3^o D'avoir été la cause de massacres, d'incendies, de brigandages et de milliers d'autres crimes ;

4^o D'avoir, par une lettre infâme, osé insulter le très illustre Duc de Crète ;

5^o D'avoir, sous prétexte d'autonomie, nourri le projet infâme de remplacer le souverain légitime par l'empereur des Ottomans et d'être entré dans ce but en négociations avec le Capitan-Pacha ;

6^o D'avoir arrêté dans la forêt de Kissomo la fille d'un préfet et de l'avoir obligée contre son gré à abjurer la foi de ses pères ;

7^o De s'être approprié le produit des impôts et des taxes de la République ;

8^o D'avoir anéanti le château de Da Molin et endommagé le village, enveloppant dans un

incalculable désastre des propriétés considérables, des troupeaux tout entiers.

Passons sous silence les autres chefs d'accusation moins importants.

Le moment de l'interrogatoire était arrivé.

— Es-tu bien Yorghi Kantanoléo de Kroustoghérako?

L'accusé ne répond pas.

— A moins que tes blessures ne t'empêchent de parler, je t'ordonne de répondre, dit le Président.

— Je parlerai si tu me laisses parler à ma guise, répond Kantanoléo après quelques secondes de silence.

— Voyons, parle librement... Nie-tu être Yorghi Scordilli Kantanoléo?

— Que t'importe mon nom, je suis celui que les représentants de l'île et le peuple tout entier ont proclamé Prytan de la Crète.

— Comment as-tu osé usurper une telle dignité dans un royaume qui ne reconnaît d'autre seigneur que le sérénissime Doge?

— D'autre seigneur que le Doge... Et le peuple qui l'habite?

— Où donc as-tu vu qu'un peuple fût roi?

— Là où règne l'amour de la patrie.

— Quel traité a conféré à des esclaves de la sérénissime République le droit d'élire un Prytan de leur choix?

— Ce droit leur vient de leurs ancêtres, répond

le vieux Prytan ; c'est le droit qui distingue l'homme de la bête, c'est le droit que l'île possédait avant que votre violence ne la souillât. Nous vous avons reçus les armes à la main lorsque vous êtes venus pour la première fois. Nous vous avons combattus pendant cinquante ans. Quand donc avons-nous cessé de faire entendre nos protestations ? Un esclavage imposé n'éteint ni les vœux ni les droits des peuples. La liberté de l'homme survit aux siècles comme Dieu.

— Sottises que tout cela, peuple, droits, liberté ! Tu divagues, accusé ; d'ailleurs, c'est une maladie commune chez ceux de ta race ! De tous ces bavardages impies le tribunal conclut que tu persistes immuablement dans la trahison ; tu as, du reste, hérité ces sentiments de tes pères et, comme eux, tu les as transmis à tes fils...

Un spasme convulsif, suivi d'un crachement de sang, enlève la parole à Kantanoléo et interrompt le dialogue. Après une pause d'un quart d'heure, le Président reprend :

— Outre tes derniers crimes, d'autres encore pèsent sur toi. Tu es coupable de guet-apens sur plus de mille soldats de la seigneurie, tu as incendié Fotiniako, tu as déshonoré le drapeau des régiments vénitiens, tu as proposé la fuite à un archevêque schismatique du royaume, tu as confisqué les fiefs des archontes, tu as ordonné la destruction de leurs manoirs, tu as commis

bien d'autres méfaits encore... Mais, dis-moi, puisque tu avais l'odieux dessein de détruire à Alikianou une partie de l'armée seigneuriale, comment au moins n'as-tu pas songé à préserver la vie de tes complices ?

— Si j'avais cru ma patrie destinée à rester éternellement esclave, si j'avais pu en outre connaître le moyen de faire sauter dans les airs une île tout entière, j'aurais anéanti la Crète pour délivrer son peuple d'une honte infâme et de l'enfer d'un joug détesté... J'ai fini ma défense.

Les juges échangent quelques paroles et des regards d'indignation. Le Président impose silence.

— Accusé, as-tu à faire quelque demande ?

— Oui, répond d'une voix calme le vieux Kantanoléo.

— Parle ! Le tribunal en délibérera.

— Le tribunal ! lequel ? le vôtre ? Oh ! il est incompétent, je ne le reconnais pas. Ma demande s'adresse à un tout autre juge, à celui qui devra un jour juger vos atroces iniquités.

A cette réponse, Don Placido fait un geste de satisfaction.

— Tu reviens donc au chemin de la piété et de la prière ? s'empressa-t-il de demander d'un air grave et rendant sa voix aussi mielleuse que possible.

Le Prytan se soulève sur sa couche, abaisse un

calme regard sur le faux prêtre, et murmure en se laissant retomber :

— Tu es indigne de ma malédiction. Les insectes et les vers vivent sur le fumier... Que Dieu ait aussi pitié de toi!

— Je suis à tes ordres! reprend Placido sans s'émouvoir, et, s'emparant de la croix, il se dirige vers le brancard.

— Reste où tu es! Je ne demande rien qu'une chose, un peu de tranquillité et de repos pour ma dernière prière.

— *Gloria in excelsis Deo!* s'écrie Irinéo. Je l'avais prévu. Le pécheur mourra repentant.

Puis, s'adressant au Président :

— Au nom du très respectable archevêque de Crète, l'autorité ecclésiastique de l'île réclame pour l'accusé le droit de se recueillir devant Dieu. La justice terrestre ne peut s'interposer entre le Créateur et sa créature pénitente.

Revenant au Prytan :

— Kir Yorghi, s'écrie-t-il avec une impudence héroïque, tes égarements ne sont que les tristes conséquences de l'impiété. Attaché plus qu'il ne faut aux choses de la terre, tu as négligé le ciel. N'est-ce pas une assemblée impie que celle qui osa te permettre de bouleverser un royaume avant de savoir si Dieu autorisait une telle audace? Les poètes nous disent le Destin aveugle; ils se trompent, le Destin a des yeux... Il faut connaître les choses de là-haut et non pas celles

d'ici-bas. Le vrai sage, Kir Yorghi, aime les ténèbres de la nuit, comme la chauve-souris. Alors seulement se dévoile dans les cieus le sort des mortels, alors seulement apparaissent les oracles de la Destinée. Chacun des astres, frère, est une lettre de l'alphabet au moyen duquel le Créateur écrivit l'ouvrage infini de l'univers. C'est par eux que le sage apprend l'époque et la cause de sa mort... Si, au lieu de poursuivre des chimères, tu avais comme moi changé tes nuits en jours, le firmament aux mille langues t'aurait détourné d'une tentative dont la funeste issue devait entraîner dans le même abîme toi, ta famille, un peuple tout entier! Mais maintenant...

Le préfet de Candie s'agitait sur son siège avec des signes d'impatience. Enclin à la moquerie comme la plupart de ses compatriotes, il ne peut résister plus longtemps au plaisir de décocher un sarcasme.

— Avec ta permission, très révérend, lui demande-t-il en ouvrant une large bouche garnie de dents superbes et effilées, si tu as compté tes jours dans les corps célestes, tu sais aussi sans nul doute sous quels cieus est né le prêtre qui te munira de l'extrême-onction.

— C'est moi qui le premier administrerai ce sacrement à bien des Excellences, répondit sèchement le mercenaire du palais. Et, reprenant son discours interrompu :

— Maintenant, Kir Yorghi, ajouta-t-il en

adoucissant la voix, tes crimes sont nombreux et graves. Les démons attendent ton âme et aiguisent leurs ongles pour la déchirer. Aie confiance, car le Seigneur est compatissant et miséricordieux... Lève vers lui tes yeux en larmes et confesse ouvertement tes iniquités. Celui qui est cloué sur cette croix ne rejettera pas tes prières.

— Ta sacrilège fourberie, faux prêtre, m'inspire plus de pitié encore que de dégoût, dit Kantanoléo avec un calme stoïque. Je frissonne en te voyant mêler à ta comédie l'image du Juge terrible!

— Accusé, dit le Président, le tribunal ne peut perdre son temps à d'inutiles paroles. Dix minutes te sont accordées.

Terrassé par la souffrance, le Prytan essaye en vain de se soulever. Deux gardes l'aident à s'appuyer contre le coussin du brancard et à étancher le sang qui rougit ses lèvres.

Il s'agissait de la prière d'un mourant; les juges se lèvent, quelques archontes se découvrent; parmi les soldats, les uns se mettent à genoux, d'autres murmurent des oraisons et invoquent les saints.

— Silence! commande le général.

Les trompettes répètent cet ordre et tout se fait dans les rangs de la foule. On retient même sa respiration; vous auriez entendu battre le cœur d'un enfant.

— Accusé, tu peux parler, dit le juge.

— Dieu clément, Dieu de miséricorde, s'écrie alors Kantanoléo, en accentuant chacune de ses paroles et ouvrant les bras. Toi qui maudis les pervers et bénis ceux qui observent la loi de vérité et de justice, écoute ma voix, exauce ma prière! Contemple du haut du ciel les malheurs de ton peuple; sois propice à ceux qui suivent tes commandements, afin qu'avec le secours de ta Toute-Puissance il leur soit donné d'obtenir une vie d'honneur, de vertu et de paix!

Et, prenant entre ses dix doigts sa barbe vénérable, toute souillée de sang, il ajoute :

— Déchaîne, Seigneur, contre le bourreau de ma patrie autant de malédictions que cette barbe compte de poils! Puisse-t-il endurer à son tour toutes les douleurs qu'il nous fait souffrir! Puisse un jour un soldat étranger le réduire par la trahison, le charger des fers de l'esclavage! Puisse la main meurtrière d'un tyran dépouiller, fouetter, étouffer, étrangler ses enfants comme il le fait tous les jours envers nous! Oui, Seigneur, qu'il implore avec larmes la pitié des chrétiens et qu'il soit repoussé de toutes parts; qu'il soit humilié au point de mendier son pain à la porte du riche! Fais-lui souffrir la misère et la honte, alors seulement, ô mon Dieu, tu auras satisfait ta divine justice!

— Les tambours! crie Collalto frémissant; les tambours! hurle-t-il avec rage.

— Un bâillon!... reprend Grimani. Qu'attendez-vous donc?

Le roulement de trente tambours étouffe la voix du vieillard. Le peuple agenouillé se relève furieux.

— *Alla forza il sacrilego!*¹ hurlent mille bouches.

Juges, officiers, auditoire, tous rugissent d'indignation. Le bouillant Collalto, la figure enflammée et pareil à la Gorgone antique, envoie à l'innocente table de violents coups de poing. Dès que le bruit s'est apaisé :

— Misérable, dit-il à Kantanoléo, fais taire ton orgueil ! La malédiction appartient au lâche et n'est pas le fait des hommes courageux... L'anathème des esclaves fait sourire la glorieuse démocratie. Ses ennemis présents et futurs peuvent, tant qu'ils le voudront, nourrir leur colère, le soleil s'arrêtera tremblant avant que notre glorieux drapeau disparaisse de l'Orient. Jamais sein de femme n'allaitera le vainqueur de Saint-Marc.

— Ce n'est pas moi qui suis lâche, répond le vieillard avec une indomptable énergie. J'ai opposé ma poitrine à l'ennemi et non à la trahison... Un conseil, général ! Dans tes futures campagnes, au lieu de balles et de poudre, munis-toi d'une lourde charge d'opium indien ! Le Sérénis-

¹ Au supplice, le sacrilège !

sime récompensera tes exploits en ajoutant à ton blason un pavot couleur de sang.

— Le bâillon et les menottes ! crie de nouveau Grimani en s'adressant aux gardes.

Précaution inutile ! Kantanoléo, détournant la tête, rentre dans son fier silence. Voyant le garde s'approcher, il lui abandonne ses bras, mais refuse de se soumettre à l'humiliation du bâillon que sa résistance lui épargne.

— Yorghî Kantanoléo, archonte de Kroustoghérako, reprend alors le Président en appuyant sur chacune des syllabes qu'il prononce, considérant ta dernière trahison et l'atrocité de tes autres crimes, le tribunal, au nom du Sérénissime Doge, seul maître, exclusif souverain de ce Royaume, te condamne à mourir par la corde. De plus, il ordonne que ton cadavre soit privé de sépulture jusqu'à ce que ton corps soit réduit en poussière, jusqu'à ce que tes chairs pourries se détachent en lambeaux et que plusieurs hivers aient blanchi tes os.

— Vive la nation ! s'écrie le condamné en se débattant sous ses liens et agitant son mouchoir ensanglanté.

— Vive la nation ! répètent les autres prisonniers d'une voix sourde.

— *Long live ! Hourra !* fait entendre une voix de stentor. C'était celle d'un Anglais, enrôlé en qualité de sergent dans la milice vénitienne. Compatriote et contemporain de Shakespeare, il n'a

pu retenir l'élan de sa sympathie... Son audacieuse manifestation nous rappelle un siècle plus clément, le siècle de Canning, de Hamilton, de Byron, de Gordon, de Stanhope, les jours d'un Christianisme vertueux et ami des Grecs.

Derrière la foule erraient des femmes, des enfants, les épouses, les fils des prisonniers, ainsi que quelques adolescents qui avaient été retenus en ôtage. A chaque roulement de tambour leurs plaintes retentissaient jusqu'au fond du cœur des soldats. Kantanoléo demande au nom de l'humanité que ces femmes infortunées, ces pauvres enfants soient éloignés du lieu du supplice. Sa prière est rejetée. Que dis-je ? Un raffinement de cruauté dicte l'ordre de les faire avancer tout près du fatal emplacement.

Le Prytan adresse alors ces paroles à ses fils :

— Mes enfants, trois de vos aïeux furent pendus, onze tombèrent en combattant. Chacune de nos générations a payé le tribut du sang... C'est notre tour aujourd'hui, à nous... les derniers... Mais qu'importe ! La race des Kantanoléo viendrait-elle à disparaître qu'il restera toujours des Crétois et des Grecs. Nos cendres, croyez-le bien, produiront un jour des vengeurs : leur nombre sera grand et leur fortune heureuse. Que nos âmes s'en aillent donc pleines de confiance rejoindre celles de nos ancêtres, ces saints intercesseurs de la Grèce ; volons vers le Christ

crucifié! La patrie est immortelle autant que notre foi est sincère. Adieu! Nous ressusciterons dans le Christ, nous ressusciterons dans la Grèce; quant à notre chair mortelle, elle peut servir de pâture aux aigles de la montagne!

Pétro salue son père en signe d'adhésion, mais Dimitri n'a fait aucun mouvement... Tandis que les soldats emmènent le Prytan dans son chariot et que les instruments jouent une fanfare, le Président interpelle Pétro.

— Cour auguste, dit le chirurgien de l'hôpital en s'avancant vers la tente, j'ai le devoir de vous déclarer que l'état de cet accusé ne pourra lui permettre de répondre à vos questions. Mortellement frappé au péritoine, la gangrène envahit en outre sa blessure de la cuisse. Je ne conserve qu'un bien faible espoir de le sauver et j'attendrai la sentence afin de juger s'il est nécessaire de tenter une guérison, ou bien s'il est plus sage de confier ce soin au bourreau.

— Accusé, fait Grimani, puisque tu ne peux parler, écoute au moins la lecture de l'arrêt qui te condamne.

La cour reconnaît en toi l'un des chefs de l'insurrection et comme tel elle t'envoie à la même mort que ton père. Cependant, grâce aux prières de Kir Lorenzo Da Molin qui doit son salut à ce dernier et aux supplications de quelques autres chevaliers dont tu as délivré les familles, elle commue la peine de mort en un exil perpé-

tuel, mais à la condition que tu reconnaises le Sérénissime Doge pour ton maître et seigneur.

L'auditoire s'agita comme un champ de blé sous le souffle de la brise. Pétero ne voyait pas la lumière ; un large bandeau cachait ses yeux. Il serrait sur ses lèvres une boucle des cheveux de sa bien-aimée, sa suprême consolation dans le malheur qui le prive de partager la même tombe que sa Sophia, que ses braves compagnons.

Les souffrances et le deuil n'ont pu effacer de ce visage les caractères de sa mâle beauté. La pâleur du héros, la fière attitude qu'il conserve, ses liens, ses larges blessures, le sang qui le couvre l'entourent d'une auréole sublime que la douleur est impuissante à ternir.

L'ainé des Kantanoléo répondit aux paroles de Grimani par un signe de méprisant refus.

La même proposition vient d'être adressée à Dimitri, mais on constate que l'âme du malheureux jeune homme s'est déjà envolée vers une vie meilleure.

Le tribunal continua longtemps sa sinistre besogne.

A la fin de la journée, il avait prononcé soixante-douze condamnations capitales.

Tel fut le triomphe de la Thémis vénitienne ! Quand tout fut achevé, le Président du Conseil adressa une allocution pathétique au peuple crétois absent et Don Placido souleva l'enthousiasme de son auditoire italien par un discours sur les

surprises de la mort. Enfin, le canon du Saint-Marc d'Alikianou transmet au Saint-Marc de la Canée la joyeuse nouvelle des condamnations.

Jamais la haine venimeuse de l'archonte franc, son arrogante lâcheté, son mépris pour l'hellénisme ne se manifestèrent avec plus d'éclat qu'en ce jour. La Crète était encore une fois terrassée malgré son courage, et les chevaliers de la Canée et de Candie se donnaient le facile plaisir d'insulter aux malheurs des condamnés en parcourant leurs rangs avec insolence, la main sur l'épée, une joie féroce dans les yeux, le sarcasme sur les lèvres...

L'heure fixée pour l'exécution approchait.

La cloche du village tintait à longs intervalles comme aux jours de cérémonie funèbre. Les membres du tribunal se lèvent et, suivis par la foule, ils entrent dans le bois où les potences sont dressées.

Onze bourreaux les entourent. Ces bouchers du troupeau humain étaient venus de la Canée avec l'armée, munis de cordes et de chaînes. On n'avait pu trouver aucun prisonnier, aucun galérien qui voulût se charger de cet odieux office : tous avaient refusé d'acheter leur délivrance à ce prix. C'est en vain qu'à l'appât de la liberté le Gouvernement ajoute la promesse d'une forte somme d'argent : ils y sont insensibles.

La police songe alors aux Sarrasins condamnés aux galères perpétuelles pour avoir massacré des

chrétiens. Il y en avait plus qu'il n'était nécessaire. Comment faire ? Ce fut le sort qui décida.

Le formalisme vénitien s'étendait même aux bourreaux. Arrivés à Candie, les onze exécuteurs échangèrent la livrée infamante du bague contre les costumes officiels. Le galérien devenait *persona publica* ; il faisait désormais partie intégrante du corps judiciaire. Les pirates endossèrent donc l'uniforme rayé rouge et noir et se couvrirent la tête du chapeau en pointe qui les faisait ressembler aux brigands calabrais de nos jours : un capuchon noir leur cachait le visage. C'est sous ce costume qu'ils se joignirent à l'expédition de Collalto, porteurs de menottes et de chaînes, ministres d'une paternelle et intègre justice. Ce voyage était pour eux une fête. Marchant à l'extermination des Chrétiens telle que les lois de cette époque, chrétienne cependant, l'autorisaient alors, les sanguinaires africains n'ont cessé durant le chemin de chanter, de danser, de blasphémer en leur langue contre catholiques et Orientaux indistinctement.

.....

Détournons les regards d'un spectacle qui outrage la dignité humaine et renvoyons le lecteur à un tableau du peintre italien Bernardino, qui se voit encore aux galeries de Florence.

Cet artiste venait de débarquer à Candie. Il avait choisi la Crète comme un terrain propice pour étudier la physionomie des supplices et des

suppliciés, surprendre sur le vif les phénomènes de la strangulation, épier les agonies, les tortures, le râle des victimes. Il obtint facilement l'autorisation de suivre les soldats de Collalto. C'est son pinceau le premier qui réussit à immortaliser la mort. L'œuvre de Bernardino assura la réputation de son auteur. Par ce tableau, la potence acquiert droit de cité dans le monde de l'intelligence, le lacet s'idéalise, la lutte de la vie contre la mort s'élève à de dramatiques hauteurs que ne désavouerait pas un Eschyle. Le martyrologe crétois ne peut qu'être reconnaissant à ce peintre de spectacles merveilleux. Sa toile commente et résume la chronologie sanglante de l'époque. Devant ces instruments de torture, ces échelles qui supportent des bourreaux attachant les braves Hellènes aux plus hautes branches des arbres, d'autres plus bas, d'autres encore par horribles rangées; devant ces visages affreusement contractés, ces convulsions auxquelles les malheureuses victimes s'abandonnent en se débattant contre l'asphyxie, devant les sarcasmes, les insultes qui se lisent sur les lèvres de la foule mercenaire et qui aggravent encore le supplice des martyrs, le sang du spectateur se fige dans ses veines, il détourne avec mépris ses regards, et sa conscience découragée demande au ciel pour quels crimes plus atroces il tient en réserve ses foudres vengeresses.

Sans compter les femmes et les enfants, au

nombre de vingt-deux, cent dix-huit prisonniers respiraient encore, mais à peine. C'était des descendants des Mussurus, des Kontos, des Zappa; d'autres appartenait à la famille des Kantanoléo.

Quatre-vingt-seize d'entre eux furent répartis en quatre séries, de vingt-quatre victimes chacune. Le nombre des bourreaux devenait insuffisant; on l'augmenta. Les Crétois qui appartenaient à la première série furent pendus aux portes de la Canée. Les Kantanoléo, qui composaient la deuxième et qui pour la plupart étaient des adolescents, subirent leur supplice au village de Kroustoghérako. Vingt-quatre autres potences, pour la troisième série de condamnés, se dressèrent sur la route qui mène de Réthymo à Meghalocastro. Les dernières, enfin, furent élevées sur les montagnes qui séparent Lakos de Thérissou..... Deux cents fleurs en tout que la Reine de l'Adriatique cueillait dans les jardins de sa justice et que, fraîches encore, elle ajoutait à sa couronne hellénique!

Du moins la soif de sang s'est-elle apaisée enfin?

Hélas! nous n'avons encore assisté qu'au prologue de ce drame de dévastation. Les pierres mêmes ne sont pas épargnées par le fléau... Les plus importants villages se voient ravagés par une armée de brigands; Mescla et Kroustoghérako sont totalement anéantis : il n'en reste pas

Pierre sur pierre; tout ce qui appartenait aux victimes est distribué entre mercenaires, soldats et bourreaux; les femmes subissent les plus honteux outrages. Enfin une pierre commémorative est placée au centre de chaque solitude; l'inscription porte en deux langues: « Tel est le sort des rebelles. » (1)

L'œuvre n'eût pas été complète sans les confiscations, inévitable conclusion de tout calcul des puissants de l'époque. La fortune du Prytan fut dévolue au Trésor, la dot de ses fils mariés paya les dépenses de l'expédition militaire et du procès... C'est devant des atrocités de ce genre que l'historien romain s'est écrié :

« *Prædia subvertunt, incolas interficiunt, inermes juxtà atque armatos trucidant, hoc modo putantes solidare dominationem.* »

Mais nous sommes encore loin du terme. Le croirait-on? Le Sénat de Venise ne fut pas satisfait de la vengeance. Ayant jugé la répression insuffisante, la République punit ses représentants en Crète par le mépris et Collalto eut pour successeur un général renommé pour sa cruauté

(1) L'héroïque Kroustoghérako occupe dans les annales de la Crète une place aussi mémorable que Souli dans celles de l'Épire. Deux fois brûlé par les Vénitiens, il renaquit deux fois de ses cendres. Emblème de la Palingénésie hellénique, il honora les armes grecques dans la lutte de 1821, alors qu'il se voyait brûlé pour la troisième fois par les cohortes de Husséïn et de Moustapha.

et la haine implacable qu'il portait aux Grecs. La colère du Sénat, les instructions des Dix, les ordres sanguinaires donnés à Marino de Cavallin nous sont connus par le mémoire que ce Sylla de la Crète adressa au sérénissime pour se justifier contre l'accusation de mansuétude et dans lequel il se fait gloire d'avoir même outrepassé les pouvoirs draconiens dont il avait été investi. Ce document met en lumière une péripétie émouvante de notre Trilogie nationale; c'est une page curieuse et peu connue, car, par un reste de pudeur, la tyrannie l'avait tenue cachée et elle n'a été révélée que de nos jours.

Il fut facile aux Ducs, aux préfets de mettre l'île à feu et à sang; il leur fut moins aisé de ramener l'ordre et la paix par ces moyens de terreur. Les œuvres de la force sont fragiles; on ne peut rien édifier sur cette base : elle est mouvante, elle est minée. Le cœur des peuples est une tablette d'airain. Le sang des martyrs s'y grave en un ineffaçable serment de vengeance. Le temps qui détruit l'orgueilleuse inscription dictée par le tyran, n'a aucun pouvoir sur le monument élevé par la haine.

On le vit bien à l'époque qui nous occupe. Les exécutions incessantes, les gibets dressés sur tous les chemins, sur toutes les collines, cette fureur d'extermination, loin d'éteindre l'incendie, n'a réussi qu'à propager les flammes de la résistance. Seule la ville de Réthymo s'est effrayée; elle a

tremblé après les évènements d'Alikianou et surtout à la nouvelle que le siège de la Canée était levé. Les Vénitiens s'empressèrent de bloquer la forteresse par terre et par mer. Privés de vivres et de munitions, les assiégés capitulèrent, mais à la condition de ne se rendre qu'à un Grec. Illusion puérile! Kallergi fut envoyé avec pleins pouvoirs, et ce fut un Hellène italianisé qui eut le triste honneur d'abaisser de ses mains la bannière de Saint-Georges et de la remplacer par les insignes de Saint-Marc.

Venise n'a eu à se glorifier d'aucun autre succès. La trahison des chevaliers, la fin tragique des Kantanoléo et de leurs compagnons réveillèrent à un si haut degré l'horreur du tyran, qu'après la dissolution de la Pendantsrie, la campagne, restée sans maître comme un vaisseau sans gouvernail, conçut dans son désespoir l'imprudente pensée de remettre l'île au premier maître venu, fût-ce même Sélim, pourvu qu'à l'aide de cette alliance elle pût chasser à jamais l'Italien. Les Grecs qui, s'échappant des prisons d'Alikianou, reprirent le chemin de la montagne, répandirent la nouvelle que Venise avait juré l'extermination complète des Crétois pour les remplacer par une population albanaise. De pareilles rumeurs poussèrent l'exaspération à son comble. Il fallait réagir contre de telles craintes et les dissiper au plus tôt. Aussi les troupes vénitiennes furent-elles rappelées au sein des for-

teresses, les campagnes abandonnées pour quelque temps à leurs habitants indigènes et mises à l'abri de toute vexation et de toute insulte. Vains efforts cependant ! La pacification s'éloignait toujours et l'état du pays ne faisait, au contraire, qu'empirer davantage. La Crète devint un foyer d'anarchie, de brigandage et de piraterie. Tandis que la peste et la famine déciment les habitants, les Ottomans s'emparent de Réthymo et la livrent aux flammes pour la punir de s'être soumise aux Vénitiens ; puis, ce sont des bandes féroces d'apostats qui parcourent l'île et achèvent sa ruine. Les paysans augmentent la dévastation en détruisant les châteaux des chevaliers qui les ont trahis : qu'un Latin leur tombe entre les mains, ils se hâtent de le suspendre à leurs oliviers, en expiation d'Alikianou.

Alors seulement, les vainqueurs de la Pendandrie comprirent qu'ils avaient fait fausse route, alors seulement ils purent apprécier à leur juste valeur l'esprit politique, les généreuses et loyales idées qui animaient Kantanoléo. Alors aussi les archontes de la Canée, repentants, se prirent à regretter l'homme dont la puissante énergie avait su contenir amis et ennemis, préserver l'île pendant six mois des malheurs de l'anarchie et du despotisme des Turcs... Regrets stériles ! Il était trop tard...

Une fois le siège de la Canée levé et la ville de Rétyhmo reconquise, Venise se sentit rassurée.

L'odieux complot tramé contre les chefs grecs ayant réussi à merveille, il ne restait plus qu'à faire partager aux autres Crétois le sort des Kantanoléo. Mais cette tâche exigeait du temps. La République calcula tout et entra en lutte avec la Porte Ottomane. Le sort des armes lui fut pour quelque temps favorable. Elle entraîna dans sa cause trois puissances de l'Europe et se servit du levier de la foi religieuse pour rallier autour de son étendard l'élite de notre jeunesse : c'est ainsi qu'elle parvint à détruire la flotte turque. Mais ses victoires, comme celles de Don Juan et de Barberousse, n'empêchèrent pas l'ennemi de rétablir sa puissance maritime, de se rendre maître de Chypre et d'étendre plus tard sa barbare domination sur la Crète, malgré les efforts des confédérés chrétiens. Des causes secrètes rendaient la lutte inégale. Les mahométans combattaient avec le cœur, les chrétiens, depuis longtemps déjà, n'avaient plus que des bras. Le christianisme, mutilé par Luther, se déchirait lui-même, la croix se faisait l'esclave de la force; on trafiquait du Christ dans les cavernes diplomatiques, dans les officines dynastiques, dans les comptoirs des marchands; Turcs, Chrétiens et Juifs tiraient au sort ses dépouilles et se les partageaient. Des princes méprisés, d'odieux défenseurs de la foi, plus vils que le dernier des Osmanlis, ne rougissaient pas de faire cause commune avec un peuple chrétien, mais

impie, sous la trompeuse égide de la religion et de l'humanité !...

Mais ces réflexions, comme aussi le récit des oppressions du régime vénitien, dépassent les limites de notre histoire. Ceux qui se plaisent à la vue d'une marâtre impitoyable meurtrissant les membres de sa fille, ceux qui, amoureux de brutalité, de vandalisme, recherchent les sujets tragiques, peuvent lire le mémoire de Cavalli. Nous nous en référons au témoignage officiel de ce document.¹

Quant à nous, bonne ou mauvaise, notre œuvre est terminée. Mais quand finiront aussi les maux de l'héroïque Crète?

Si l'injustice et la force devaient continuer leurs triomphes jusqu'à la consommation des siècles; si les Alaric, les Attila et les autres fléaux du monde devaient seuls disposer du sort des humains, l'honneur n'aurait plus un nom, l'amour de la patrie ne constituerait pas le plus sacré des biens, le courage serait un mot privé de sens. Mais la main de la Providence n'a-t-elle pas allumé, en cette noble partie de nous-mêmes

¹Le manuscrit dont il s'agit est compris dans les *Raccolta Correr*, sous le numéro 766. Voici le titre de cette relation. — *Racconto di varie cose successe nel regno di Candia dall'anno 1182, che si sono rubellati dalla devotione all'impero greco sino l'anno 1669, che resto al poter dell'Imperio ottomano. Formato dal sign^r Frisan Publico modaro Ducale.* (Note du traducteur.)

qui s'appelle le cœur, un flambeau dont la consonnante lumière, loin de mourir sous le souffle de la force, se ravive, au contraire, et reluit d'un éclat plus brillant? Pourquoi ce flambeau de l'espérance brûlerait-il ainsi dans notre âme s'il n'était destiné à nous conduire un jour vers quelque victoire éclatante?

L'espérance, cette vertu divine, cet héritage ineffable, cette arme plus puissante que toutes les flottes, que toutes les armées, nous a été donnée pour que ses oracles nous annoncent la destruction graduelle de la barbarie, l'avènement d'une ère de justice, de vérité et de droit.

Si tu nies la loi du progrès, les promesses qu'elle nous assure, comment peux-tu expliquer, tyran, l'impuissance de tes efforts à détruire cette flamme qui nous illumine?

Insensé! Renonce à éteindre l'astre du jour sous ton haleine... Tu auras beau souffler, téméraire, voici déjà les ténèbres qui commencent à se dissiper; déjà l'aurore s'annonce, et bientôt tu verras resplendir le royal soleil de justice inondant de ses feux les immondes débris de tes trônes, de tes sceptres, de tes chaînes et de tes gibets!

Quelques lignes encore pour satisfaire la curiosité du lecteur.

CHAPITRE SIXIÈME

Alikianou a été le théâtre de nouveaux événements après les scènes auxquelles nous venons d'assister. Le lendemain des exécutions, un autre crime était commis par des mains inconnues.

Vers le soir, Don Placido rentrait à son domicile, en compagnie de deux amis qui, pas plus que lui, n'épargnaient Collalto et les préfets. Il allait franchir le seuil de sa porte, lorsque deux hommes masqués s'élançèrent. L'un lui plante son poignard dans la poitrine, l'autre lui laboure le ventre avec un couteau à double tranchant.

Ce trait d'audace est accompli en moins d'une seconde et à une faible distance du quartier militaire. Les deux amis, suspects à bon droit, prennent la fuite et la victime ne peut que jeter un grand cri. Déjà ses entrailles s'échappent de l'affreuse blessure, un torrent de sang inonde sa poitrine. Après avoir tourné sur lui-même comme la trombe fouettée par l'ouragan, Irinéo tombe à la renverse sur un débris de la tour renversée et y rend le dernier soupir, privé de tout secours.

Une enquête eut lieu, longue et minutieuse : le résultat en resta indécis et le crime fut oublié.

La lumière ne se fit que plus tard. Deux des onze bourreaux, ceux-là qui avaient mis à la torture Kantanoléo et son fils, avaient disparu la nuit même du meurtre ; leurs traces ne furent retrouvées qu'après bien des années. L'un d'eux, arrêté à Smyrne, déclara que ses complices étaient nombreux et d'un rang distingué, mais que la proposition avait été faite et la récompense payée par un seul d'entre eux : c'était un officier supérieur de la garnison.

L'assassinat de Placido mettait en évidence cette vérité qu'un gouvernement d'hommes pervers, cupides et intrigants est un véritable fléau, une école de corruption mutuelle dont les pernicieux effets n'épargnent pas ceux qui l'entretiennent à leur profit. En outre, elle donnait une fois de plus raison au conte de l'astrologue, qui, les yeux perdus au ciel, ne voit pas le gouffre ouvert à ses pieds et s'y laisse tomber. Quelques heures avant de mourir, le faux Karioffili se vantait d'avoir lu longtemps d'avance dans les astres la fin tragique de Kantanoléo. Soit ; mais comment alors ces astres ont-ils négligé de le prévenir que la main du même bourreau devait en un même jour trancher la vie du traître et de ses victimes ?

Le meurtrier arrêté à Smyrne n'avait pas menti. Un but politique avait inspiré le crime ; la chose est prouvée. Les instigateurs poursuivaient moins la disparition de Placido que la

capture de son portefeuille qui cachait une correspondance inappréciable pour les ennemis du Mystique et de plus la clef sténographique du Sénat. Par ce moyen, les secrets du Mystique furent révélés à ses plus inexorables ennemis et la réputation de beaucoup de hauts personnages se trouva livrée entre leurs mains... De redoutables murmures éclatèrent alors, et jamais la société franque de Candie n'avait ouï encore d'aussi scandaleuses révélations. Fonctionnaires, particuliers, archontes, nobles dames, militaires, gens de service, courtisans, roturiers, se lançaient à l'envi des accusations réciproques, les plus sanglants des outrages; les duels devenaient incessants. Quinze années ne suffirent pas à débarrasser la Crète de toutes les infamies que le trépas de Placido fit paraître au grand jour.

Le portefeuille mystérieux était une aubaine pour Collalto, les préfets, les généraux, tous ceux enfin qui jalousaient la fortune du Mystique. Les uns jurèrent sa mort, les autres le partage de ses biens. La découverte du chiffre sténographique, les dépositions des officiers, des sénateurs, dont les émoluments étaient payés par Memo, le témoignage des camerlingues, des percepteurs, des évêques même et surtout des registres saisis chez le juif Lévy, jetèrent une effrayante lumière sur les détournements, les vols, les rapines enfantés par la corruption vénitienne.

Le vice-roi hésita d'abord à sanctionner l'arrêt de mort du Mystique; il se décida enfin à déférer l'affaire au gouvernement central et celui-ci ordonna une enquête qui se prolongea pendant deux années. Durant cette longue instruction, le mauvais génie de la Crète resta enfermé dans un cachot.

Le Duc, cependant, conservait l'espoir de sauver sa créature, qu'il se plaisait naguère encore à appeler sa *Cara meta*¹. Le protégé n'est-il pas à son protecteur ce que le tranchet est au cordonnier, la huche au boulanger?... Mais, petit à petit, désespérant du salut de sa *Cara meta*, il l'abandonna sur la pente du précipice, ajoutant même son témoignage accusateur aux autres charges. Memo fut perdu de ce jour. Le fragile édifice de la prévarication s'écroula dans cette même fange qui lui avait servi de base et d'instrument. Le secrétaire général, consumé par une maladie de foie, expira sur un lit d'hôpital sans que la sentence qui le frappait pût recevoir son exécution, et séparé ainsi par la mort de son ancien, de son sincère et illustre ami le duc Grandenigo. Sa fortune fut confisquée au profit des arsenaux.

La partie du jugement qui ordonnait l'abandon aux oiseaux de proie des cadavres suppliciés,

¹ La chère moitié de lui-même. (*Note du traducteur.*)

resta sans effet. Dès que les soldats eurent évacué le village, les gardiens des gibets s'empressèrent de courir à d'autres pillages. Les Crétois, qui veillaient dans les bois de Kirtomado, détachent alors les restes des martyrs et les transportent dans l'église d'Alikianou.

Le prêtre Vassilopoulos, à qui les assiégés avaient confié avant le combat leurs femmes, leurs enfants, tout ce qu'ils avaient de précieux, remplit consciencieusement sa mission. Il laissa sa petite troupe en lieu sûr, dans les montagnes de Zourva, et, après avoir pourvu à ses moyens d'existence, se hâta de rejoindre les chefs survivants, auxquels il remit les dépôts dont il s'était chargé. Parmi les lettres, il en était une du Prytan, écrite sur une feuille arrachée d'un cahier. Entièrement absorbé par les préparatifs de défense, Kantanoléo avait omis de signer, de dater et de mettre une suscription sur le pli. Il s'était borné à le sceller de son cachet.

Cette négligence fit naître des contestations. A défaut d'héritier, qui devait recevoir la lettre sans adresse ? Cependant le transport [des cadavres, devant réunir tous les chefs de l'insurrection, on éluda la difficulté en décidant de l'avis général que la lettre sera ouverte devant le cercueil.

Une foule immense, accourue des points les plus éloignés de l'île, sortie des cavernes où elle avait cherché un refuge, s'est de nouveau assem-

blée, au jour fixé pour les funérailles des héros, sur cette même place où quelques jours auparavant se dressaient les tables du banquet. Voilà bien le même cortège qui s'avancait jadis pour la fête du mariage... mais, hélas! que la scène est différente! Le château, illuminé de poésie et d'amour, n'est plus qu'une immense sépulture accueillant sous un amas de décombres les hôtes joyeux de la veille, revêtus aujourd'hui de noirs habits de deuil et versant des larmes amères sur les ruines de leurs plus chères espérances. Plus de chants, plus d'épithalames, le village ne retentit que de plaintes et de gémissements. Les pères pleurent le retour de leurs enfants à l'horrible esclavage; les prêtres pleurent l'inévitable persécution religieuse; la veuve pleure son époux, la mère ses fils, la sœur son frère moissonné par l'ange de la mort; les amis pleurent des amis, les soldats des officiers chéris; le pauvre pleure son bienfaiteur, l'orphelin pleure son père. Un chant lugubre épouvante les vivants et les morts. Gémissant sur ceux qui ne sont plus, chacun gémit aussi sur lui-même et se plaint d'avoir survécu à la catastrophe. Combien de zélés patriotes, sentant que la mort des Kantanoléo était la mort du pays, reprochaient à la nature de se montrer si avare de tels citoyens! Combien de veuves, combien de pauvres, combien de malheureux sauvés de la misère se déchiraient le visage devant les cadavres, en rappelant les inépuisables

trésors de bonté et de charité que renfermaient les cœurs magnanimes du vieux Kantanoléo et de ses fils ! Les sanglots augmentaient encore quand les pleureuses proclamaient que les Kantanoléo ne s'étaient jamais emparés des dépouilles du pauvre, n'avaient jamais transgressé les devoirs d'un sincère chrétien, en assignant devant le tribunal un débiteur indigent.

Les dépouilles furent portées par Lakos au cimetière d'Eanéachoria, sur des brancards que recouvraient les plis du drapeau de la liberté. En tête du cortège s'avançaient deux images représentant la Passion du Christ et la Résurrection : la première était l'emblème des divines consolations offertes aux souffrances de ce monde, l'autre semblait le gage d'un avenir plus clément. Derrière venait la foule de ceux qui voulaient suivre les héros jusqu'à leur dernier asile.

Le couvent de Saint-Nicolas, aux confins de Kissamo, fut désigné comme terme du voyage. Dominant la mer et perché sur un rocher sauvage en face d'un immense horizon, ce couvent méprise hardiment les tempêtes de la barbarie ; de ses inaccessibles murailles, il laisse bouillonner l'injure à ses pieds sur les récifs qui servent de barrière à l'indomptable mer d'Afrique.

Ce fut là que la terre crétoise reçut ses enfants.

Un voile funèbre de nuages obscurcit le disque du soleil tandis que les restes des victimes étaient

confiés à leur mère et que la boucle des cheveux de Sophia dont Pétro ne s'était pas séparé venait caresser la poitrine de son bien-aimé. Une même tombe les reçut tous, comme ils avaient péri d'une même mort : ensemble ils avaient combattu, ensemble ils furent ensevelis.

Le peuple répandit sur la sépulture des feuilles de dictame, des lauriers, de la myrte ; il se partagea comme des reliques les vêtements des martyrs, les anneaux de leurs chaînes, les mèches de leurs cheveux qu'il suspendit au cou des enfants ; les prêtres ordonnèrent des prières et un jeûne de sept jours.

Après la cérémonie, on ouvre la lettre de Kantanoléo et, en présence de tous les assistants, le supérieur du couvent en donne lecture. Voici ce qu'elle contenait :

« Vous tous, mes frères, mes coreligionnaires, mes compatriotes, accueillez le testament de celui qui vient de mourir et qui du fond de sa tombe envoie quelques conseils à ses amis vivants.

« La conquête de l'indépendance exige quatre choses : concorde, armes, courage et instruction.

« Vous en avez déjà les prémices, grâce à Dieu ; efforcez-vous maintenant de les développer. Hors de ces conditions, les prophéties et les oracles ne sont que fables et que rêves d'enfants.

« Pour jouir de la liberté il faut savoir encore reconnaître ses défauts. Ceci est également indispensable. Personne n'est parfait. Toute masse populaire est le produit d'un mélange formé de propriétés diverses : il en est de bonnes comme il en est aussi de mauvaises. Mais les peuples progressent quand, animés d'un noble zèle, ils s'appliquent à tirer profit de leurs vertus, à se corriger de leurs défauts. Rien n'affaiblit autant un Etat que la présomption. L'estime exagérée de soi-même est une gangrène perfide. Ne soyez pas aveugles sur ce qui vous manque. La rhétorique qui attribue vos malheurs au destin et n'en cherche pas les causes dans les fautes de vos pères, dans vos propres erreurs, qui flatte vos passions en vous les représentant comme autant de vertus, qui vous cache vos hontes sous de trompeuses couleurs, je vous la dénonce comme une rhétorique funeste, une rhétorique de charlatans. Elle vous perd. Ayez donc le courage de confesser que c'est vous qui êtes les principaux auteurs de vos maux.

« La régénération de la Crète est à ce prix. Alors seulement notre peuple pourra rêver de glorieuses destinées, car il aura appris les moyens de marcher à une renaissance véritable.

« Maudit soit celui d'entre vous qui voudrait appeler le Turc !

« Maudit soit aussi celui qui songerait à

remettre entre les mains des archontes le sort de la patrie, ses immortelles espérances !

« Aimez-vous les uns les autres et que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous à jamais ! »

Un parent de Kantanoléo planta un cyprès sur la tombe. Il semble que l'arbre funèbre, appréciant sa douloureuse mission, ait voulu enfoncer ses racines jusque dans les profondeurs du sépulcre et élever sa tête toujours verte au plus haut des cieux. Il fut bientôt renommé dans toute l'île. Le paysan qui descend de la montagne vers la plaine ne manque pas, dès qu'il a aperçu la croix du couvent, d'arrêter sa monture, et, les yeux abrités sous sa main, de chercher l'arbre célèbre. De même le matelot.

A peine le monastère d'où le saint patron des navigateurs bénit son voyage lui est-il apparu qu'il se découvre à l'instant, saluant avec respect le fier cyprès que les gens du pays ont appelé le *Grand doigt*.

Doigt du Dieu vengeur, en effet, qui rappelle la céleste justice, l'inanité des choses humaines, qui console de l'oppression et du crime en montrant l'éternel décret du Grand Livre, où il est écrit que les armées des Princes ressemblent à des troupeaux dispersés, leurs funestes desseins au brouillard fugitif du matin, leurs sceptres au plus fragile des roseaux !

• • • • •
Courage ! Espérance ! Elle est proche l'aurore

de ce jour où la brise de mer, messagère de joie, apportera la bonne nouvelle au pied du rocher de Saint-Nicolas !

Les malheurs du Mystique, la fin tragique de Placido, la condamnation de tant d'archontes émurent l'âme du Vice-Roi. Agité, sombre, repentant peut-être, il va se jeter aux pieds du Révérendissime Don Avounzio et offre à la madone des capucins un *ex voto* de pierres précieuses. Ensuite il fait distribuer cinquante sequins aux indigents et ordonne même qu'un service funèbre soit célébré pour les victimes.

Cette charité évangélique étonne Candie, plus encore la campagne. Grâce à elle, le Duc est proclamé par Avounzio candidat au trône des cieux ; il s'attire même la sympathie des Grecs orthodoxes, ces irréconciliables ennemis des Latins.

Le jour où la messe expiatrice devait se célébrer étant venu, le Prince entre dans l'église, vêtu de deuil, le visage triste et la barbe longue. Laissant son front chauve retomber sur ses mains, il murmure les litanies des saints, prononce les trois *mea culpa* en se frappant la poitrine et récite les actes de contrition. Ainsi préparé et aussi pur qu'une blanche colombe, il s'avance pour recevoir les divins sacrements.

La vue de sa douleur touche le cœur d'airain des courtisans. Imitant son exemple, ils se sont

aussi frappé la poitrine et s'approchent en priant de la Sainte-Table.

La cérémonie terminée, le Duc se retire, appuyé au bras de Braghadino.

— Comment se fait-il, demande celui-ci, que, si plein de compassion pour le sort des condamnés, vous ayiez consenti, Altesse, à donner pleins pouvoirs à Collalto ?

Le pénitent presse la main du Général et lui glisse en patois Vénitien ces mots à l'oreille :

— *No semo forse calegheri anea nu altri?....? Cretizo cum Cretensibus*¹. Et puis, mon cher, comment la nourrice endort-elle son enfant ? En le berçant, en lui contant des fables.

Le Général reconnut la justesse de cette réflexion par un signe de tête approbateur.

Qu'on était loin alors et qu'on est loin encore aujourd'hui de ce grand jour du Seigneur où les petits et les humbles prendront place aux festins éternels, tandis que les orgueilleux et les riches, dépouillés de leur masque d'imposture, serviront le banquet de la Résurrection en tenue de valets !

Les cadavres de la dame Da Molin et de ses suivantes furent transportés à la Canée et inhu-

¹ Ancien proverbe romain.

més dans l'église paroissiale en face du maître-autel.

Les funérailles de Sophia donnèrent lieu à des querelles fâcheuses. Evêques latins, archontes francs, archontes grecs, se disputèrent le corps de la morte. Le peuple s'en mêla.

Les uns soutenaient que la fille de Da Molin était Vénitienne, par conséquent catholique; les autres la disaient orthodoxe, car elle était veuve d'un Kantanoléo.

Ce différend menaçait déjà de porter la foule, enfiévrée par de récentes souffrances, à de nouveaux conflits, quand par bonheur le prêtre auquel Sophia avait confié un dépôt déclara l'avoir remis à Jérónimo Scordilli de Réthymo, oncle de la défunte. Le paquet contenait les lettres de Pétro, le décret de la Pendandrie, les couronnes nuptiales et un autographe dans lequel la jeune épouse avait consigné ses dernières volontés.

Elles étaient conçues à peu près en ces termes :

« 14 octobre 1570. De la tour d'Alikianou.

« Moi, Sophia Kantanoléo, je trace ces lignes de ma main, elles expriment mes vœux suprêmes.

« Si je meurs avant mon époux bien-aimé, je désire que ma fortune et tous mes droits lui soient entièrement acquis.

« Si nous mourons ensemble, j'entends que mes biens soient distribués aux veuves des combattants tombés pour la liberté de la patrie.

« Après ma mort, mon cadavre devra être remis à mon bien-aimé ; à défaut, il sera donné à ma mère, ou encore à mon oncle Jérónimo de Réthymo.

« Je désire être ensevelie dans la même tombe que mon époux, voulant, jusqu'au jour du jugement, respirer le parfum de l'encens hellène et entendre les prières de mes frères en religion.

Sophia KANTANOLÉO,

« Grecque orthodoxe, en sa vie, en sa mort. »

L'intervention de l'autorité mit un terme à ces pénibles débats et le testament fut respecté, en ce qui concerne du moins les funérailles. Toutefois, pour satisfaire les Latins, le gouvernement déclara que l'inhumation se ferait à la Canée, pendant la nuit et sans aucune démonstration. Scordilli reçut l'ordre de fixer l'heure de la cérémonie, et d'autre part le curé fut invité à fermer aussitôt après les portes de son église jusqu'au dimanche suivant.

A la nuit convenue, quatre vieux serviteurs traversaient, au milieu des tombes couronnées de fleurs, le petit jardin de l'église paroissiale, portant sur leurs épaules les dépouilles de Sophia. Les cloches se taisaient, les gémissements des pauvres ne pouvaient retentir. A part quelques feuilles sèches qui, amoncelées par le vent d'automne, criaient sous les pas du sinistre cortège, aucun bruit ne trahissait le mystérieux convoi.

Le temps depuis quelques jours s'était mis à la pluie.

Mais la nuit, souvent plus clémente au malheur, voulut se montrer propice, les nuages se sont entr'ouverts au-dessus du jardin et cette même lune qui avait illuminé la bienheureuse soirée des fiançailles caresse le cercueil d'un doux et dernier adieu.

Ils étaient sept seulement ceux qui suivirent la célèbre « Archontopoula » à l'asile du repos : les fossoyeurs, son oncle vêtu de noir et deux femmes attachées à son service. Un enfant de chœur précédait en tenant l'encensoir. Tandis que le prêtre priait, les fossoyeurs déposèrent leur fardeau sur le bord de la tombe et allumèrent quatre flambeaux à chacun de ses angles.

L'église orientale exige que la figure des morts ne soit pas recouverte. Elle pense que celui qui s'avance vers le tribunal du Tout-Puissant n'a pas le droit de se cacher.

Le linceul fut donc enlevé et la morte, débarrassée de ses voiles, apparut belle encore sous le reflet des cierges; ses formes resplendissaient toujours d'un éclat virginal et l'âme en s'envolant n'avait pas entraîné là-haut avec elle la chaste harmonie des traits qui la révélaient. Voici le collier crétois, garni de sa rose; voici la croix d'or de Jérusalem... Mais si la pureté des lignes rend témoignage de l'artiste divin, combien cependant les hideuses étreintes de la mort, la bles-

sure à la tête, les puissantes émotions du combat n'ont-elles pas outragé cette fleur de beauté ! Un souffle a suffi pour flétrir tous ces charmes, cette voix délicieuse, ce sourire, ces regards.

Les témoins de ce lugubre spectacle ressentent un frisson mortel, et quand le prêtre récite les sublimes versets : « Telle est la vie ! Une fleur, « un souffle, la rosée d'un matin ! Qu'est devenue « la beauté du corps ? qu'est devenue la jeunesse ? « où sont les yeux, où est la forme de la chair ? « Tout est séché comme l'herbe sous les feux du « jour, tout est détruit... ! » — un sanglot l'interrompt soudain, deux larmes glissent sur la page ouverte et le cierge tremble entre ses doigts.

La fosse était creusée près de la porte de l'église. Les fidèles devaient passer sur cette tombe pour arriver à l'autel, au pied duquel on implore pardon pour les vivants et miséricorde pour les morts. Toutes les personnes présentes, Scordilli le premier, se baissent sur le cercueil et le couvrent de baisers et de larmes en prononçant le suprême adieu. Puis le cadavre, portant la triple couronne de la virginité, du mariage et du martyr, est déposé dans la fosse. Le prêtre prend alors une pelletée de terre, la jette en forme de croix sur ce qui reste de la pauvre Sophia et verse l'huile du repos sur ses yeux éteints... L'héroïne des noces crétoises

était entrée pour toujours dans les splendeurs de l'éternité bienheureuse,

Le dimanche qui suivit, toute la population canote était réunie aux abords de l'église. La police a défendu de prononcer des discours et elle a fait occuper la basilique par des soldats; mais cette précaution n'a nullement diminué l'affluence du public. Pour la première fois peut-être depuis que la Canée existe, les archontes francs et grecs confondent leurs gémissements; les larmes des riches et des pauvres inondent ensemble le même marbre funèbre.

Le nom de Sophia fut inscrit sur le tableau des confrères de la paroisse avec celui de son époux : on les prononçait tous deux à l'offertoire divin. Les campagnes ne manquèrent pas aussi d'honorer publiquement le souvenir de « l'archontopoula ». Chaque village fit entendre le glas de ses cloches et des prières furent prescrites dans toute l'île pour le repos de son âme.

Le jour de la commémoration des morts, tous les archontes grecs de la Canée, de Réthymo et de leurs environs furent invités à se réunir au couvent pour assister à un service solennel. A l'issue de la cérémonie, d'importantes aumônes furent distribuées aux veuves et aux orphelins des héros d'Alikianou.

Trois cents ans se sont écoulés depuis ces événements et le destin fatal ne nous a pas épargné dans cet intervalle des bouleversements

terribles. La main d'un aventurier italien, un autre Lucien Dalvermes plus habile, a abaissé sur la place ducale de la métropole les trois étendards de Crète, de Chypre, du Péloponèse; Saint-Marc de Venise a subi le même joug que Saint-Tite de Candie; en expiation de ses crimes, la Crète est passée d'un esélavage indigne à un état plus honteux encore; elle a vu le cimenterre musulman abattre les murailles de l'église de Saint-Michel à la Canée... Et cependant ces ouragans de fer et de feu qui ont emporté une foule de noms jadis célèbres, morts aujourd'hui à notre souvenir, ont épargné le tombeau d'une jeune fille, étonné de survivre à toute cette gloire évanouie. Sur ce tombeau un pieux parent avait gravé la simple et touchante épitaphe :

ΜΝΗΣΟΜΑΙ ΣΟΥ ΣΟΦΙΑ ΠΑΡΘΕΝΟΣ

T. E. E.

MEMOR ERO TUI SOPHIA VIRGO¹

S. T. T. L!

La fin de Da Molin fut cruelle. Ou eût dit que l'arsenal des divines colères se fût amoncelé sur sa tête. Celui qui du temple sacré de la famille avait fait un repaire de trahison, celui qui avait trompé le cœur innocent de son enfant, celui qui

¹ Je me souviendrai de toi, vierge Sophia. (*Note du traducteur.*)

avait deux fois renié sa croyance sur le livre des Evàngiles, doublement parjure et aux hommes et à Dieu, celui qui avait livré au bourreau le sauveur de son frère, fut frappé d'un châtement dignement proportionné à son épouvantable forfait.

La destruction de son château fut le coup de foudre qui le terrassa. Il conserva la vie, mais son existence devint une longue agonie pleine d'angoisses. Obscurcie sous un voile de deuil et de sang, l'intelligence de Da Molin n'était plus qu'un chaos infernal aussi sombre que l'Erèbe. Souvenirs, désirs, idées, sentiments, toutes ces vibrations de l'esprit dont l'ensemble constitue l'harmonie humaine s'éteignaient l'une après l'autre comme les lampes d'un sépulcre abandonné. Le père de Sophia se tourmenta trois ans à poursuivre dans les ténébreux abîmes de sa mémoire les traces du chevalier parricide d'Ali-kianou, pâlisant sur les théories d'Euclide et d'Archimède pour découvrir le misérable. Il pousse ses investigations jusqu'au Tartare. Franchissant le Phlégéthon et la triple enceinte que donne Virgile au royaume de Pluton, il cherche son fantôme jusqu'au plus profond des enfers. Tantôt se croyant conduit par des joueurs de cornemuse au séjour des méchants, il déchire ses propres membres, car il pense avoir saisi le coupable et tombe épuisé, haletant; tantôt, parvenu au lac de glace où Dante a placé les traîtres, il

appelle à grands cris Albéric, cet émule qui, à la fin d'un repas, égorgea tous ses convives et auquel le poète florentin fait prononcer ces douloureux accents :

« Sappi che tosto che l'anima trade
« Come fec'io, lo corpo suo l'e tolto
« Da un dimonio che poscia lo governa
« Mentre che il tempo suo tutto sia volto »¹.

Peu à peu le désordre croissant de ses facultés mentales le conduisit à une complète imbécillité. L'œil hagard, la lèvre pendante et ne pouvant plus retenir sa salive, la langue tombant jusqu'au menton, il parcourait les rues de la Canée, soutenu par deux mercenaires : des sons inarticulés, pareils au bêlement d'une chèvre, sortaient seuls de sa bouche ; il éveillait à chaque pas la compassion des Italiens aussi bien que des Grecs. Enfin il entra à l'hôpital.

Tel fut le collier de fer auquel le faux Alexis fut rivé pour le restant de ses jours, qui se prolongèrent jusqu'en l'année 1588. Il expiait ainsi, par la léthargie de ses sens, le fatal breuvage qu'il avait versé à ses hôtes.

Quelques jours avant sa mort, une lueur fugi-

¹ « Sache que lorsqu'une âme porte aussi loin que moi la perfidie, son corps lui est arraché par un démon qui le fait mouvoir jusqu'à ce que ses jours se soient écoulés. » (Dante. *Enfer*, ch. XXXIII.)

tive éclaira sa raison; tel, dans une nuit sans étoiles, le tonnerre, en illuminant un vaste paysage, fait apparaître soudain des collines, des montagnes, des bois, des vallées.

La clepsydre de l'hôpital venait de sonner minuit, le sommeil versait son baume sur les douleurs des malades; aucun des infirmiers n'était présent. Sortant de l'abîme de son anéantissement, Da Molin considère avec étonnement les murailles, les lits, interroge chaque détail de la salle lugubrement éclairée par une lampe à deux mèches suspendue au plafond. Il ne reconnaît point la maison de ses pères, il ne se rappelle pas, il ne peut comprendre qui il est, où il est resté si longtemps; il ne se souvient pas d'où il vient, il ne sait dans quelle partie du monde il se trouve.

Et cependant, plus la mort s'approchait de lui, plus le flambeau de son intelligence se rallumait insensiblement. Une dernière étincelle s'enflamme et sa raison se dégage un instant des entraves de l'oubli.

— Ma Sophitza!... s'écrie-t-il d'une voix tonnante. Ma fille, fille de mes yeux, mon enfant chérie, où es-tu? Seul, tout seul! Tu as donc abandonné ton père mourant?

Il tend l'oreille, mais en vain..., la réponse des douces lèvres n'arrive pas. Rien, rien que la plainte étouffée de ses malheureux compagnons, qui de nouveau vient bouleverser ses souvenirs.

— Giacomo! reprend-il, appelant un de ses

amis, mort depuis dix ans, Giacomo, où est donc ma Sophitza? Giacomo, amène-moi le *parocco*... Vite un confesseur!

Si, au lieu de la fièvre des jouissances, la salutaire pensée de la mort devenait l'inexorable arbitre de nos actions, l'homme ne serait plus homme, le Fils de Dieu ne serait pas monté au gibet pour notre salut, l'égoïsme, père aux mille formes du vice, ramperait enchaîné aux pieds de la clémence, cette maîtresse du monde. Pénétrez pour un instant dans le foyer de votre conscience. Ne voyez-vous pas le fragile édifice de vos vanités renversé, croulant comme un palais de cartes, et cela dès que vous rappelez à votre mémoire la fosse de cinq pieds qui, béante, s'ouvre déjà pour vous engloutir? Ce tigre de l'égoïsme, qui fait sa tanière de notre cœur, n'est enchaîné que par le souvenir de notre fin; c'est ce souvenir qui met un frein aux sauvages appétits de l'ambition, c'est lui qui développe et cultive en nos cœurs le germe divin de la miséricorde et du pardon. Distillez toutes les philosophies du monde, toutes également vous donneront le même résultat. La loi du Progrès se résume en ces mots : Rappelle-toi que tu es mortel.

Arrivé au terme de ses jours, l'esprit de Sior Francisco se réveillait au contact du tombeau. Sur la limite de la nuit infernale vers laquelle il marchait à pas de géant et où, bon gré mal gré, il allait bientôt disparaître, il a vu dans un nimbe

resplendissant rayonner l'image de sa fille sou-
riante, lui ouvrant les bras et l'encourageant de
la voix et du geste. La vision consolatrice le
comble de joie; plein de reconnaissance, il s'élan-
ce pour l'embrasser; pareil au naufragé qui s'attache
à une ancre solide, il court se suspendre aux
franges de son blanc vêtement. Il voit sa fille et
se prend à l'aimer, comme il ne s'en serait jamais
cru capable. Oh! il la chérit, il l'adore comme il
eût adoré son fils.

Consterné de ne recueillir que le silence, Sior
Francisco s'abandonne au désespoir. Il se plaint,
il gémit comme une femme. Il ne peut se per-
suader encore, cependant, que famille, serviteurs
parents et amis, que le monde entier l'abandonne :
sa tête bat les murs, il frappe dans ses mains et
laboure sa couche de violents coups de talon;
tantôt il appelle sa fille, tantôt il invoque l'assis-
tance d'un prêtre.

Ses compagnons l'ont entendu, le gardien de
nuit l'a aussi entendu. Mais qui donc ferait atten-
tion aux paroles d'un fou?

Il se fatigue en vain à crier, à se lamenter.

Vers le point du jour, un coup de tonnerre vient
épouvanter le vieillard et fait trembler les vitres
de l'hospice. C'est le canon de la forteresse qui
annonce le retour de l'aube.

L'écho se prolonge plus longtemps qu'à l'ordi-
naire, comme s'il avait conscience des terreurs
qu'il inspire au pauvre insensé.

Le bruit du canon matinal a suffi pour faire revivre devant lui le drame du 14 novembre avec ses horribles détails. Le rôle qu'il a joué lui apparaît alors dans sa vérité odieuse.

— Alikianou ! s'écrie le mourant en faisant un pénible effort et tandis qu'il verse un torrent de larmes, Alikianou ! Qu'as-tu fait de ma colombe blanche ? Ma tendre tourterelle vit elle encore, ou bien a-t-elle pris son essor ? Ruines maudites, si vous me la gardez sous vos débris, pourquoi au moins n'acceptez-vous pas auprès d'elle les ossements coupables de son père ?

Disant ces mots, il essaye encore de quitter sa couche et d'entrevoir par la fenêtre les montagnes d'Alikianou... Mais déjà ses genoux, ses mains s'engourdissent sous l'invincible étreinte de la mort.

L'âme se refusait à habiter davantage ce malheureux corps qu'un frisson glacial envahissait déjà. La dernière étincelle de la vie tremblait, prête à s'éteindre dans ce cœur torturé.

L'agonisant fait le signe de la croix, et murmure le verset : « Je reconnais, Seigneur, que tes arrêts sont justes... », puis, d'une voix forte : « Yorghis Kantanoléo, aie pitié de moi ; ami, pardonne-moi ! » Et son corps retombe inanimé sur le grabat.

La fortune de Sophia ne fut pas distribuée, selon son désir, entre les veuves et les orphelins de l'insurrection. Sous prétexte que le mari avait

survécu à la donatrice, on le reconnut héritier, dans le seul but de confisquer ses biens : en effet, les camerlingues, inventant un projet d'hôpital, se les approprièrent sans scrupule. Tout fut dévoré par le Vénitien avide, ce monstre à la face de lion, dont la faim renaissait plus insatiable après chacun de ses engloutissements.

Le château, ou, pour mieux dire, la terre du chevalier franc fut abandonnée des hommes et du temps comme un champ maudit. Mise plusieurs fois aux enchères, elle n'a pu trouver d'acquéreur. Les paysans d'alentour racontent à ce sujet une histoire étrange. Aucun de nos personnages ne vivait plus, quand les autorités de la Canée décidèrent de donner les terrains à celui qui s'engagerait à débarrasser le village des monceaux de ruines qui l'encombraient. Deux Italiens acceptèrent l'entreprise et commencèrent les travaux. Une plantation de blé ne tarda pas à couvrir l'emplacement du manoir, et bientôt les épis dressèrent leurs blondes têtes ; mais une soudaine invasion d'ivraie menaça tout à coup la récolte. C'est inutilement que l'on tente de conjurer le danger : le lendemain du jour où l'herbe a été déracinée, elle repousse avec une vigueur nouvelle. Quatre fois le champ est purifié, quatre fois le fatal envahissement recommence. L'ivraie remporte enfin la victoire. Le bon grain tomba desséché, et les deux Italiens, découragés, par-

tirent en secouant leurs chaussures pour ne pas emporter avec eux le moindre atome de cette poussière ensorcelée.

Depuis ce jour, le féodal domaine des Da Molin, ce domaine qui avait servi de théâtre à la lutte des bons et des mauvais anges se disputant le royaume de l'humanité, qui avait été témoin des héroïques combats du Génie de la Liberté contre la tyrannie étrangère, depuis ce jour, disons-nous, le domaine des Da Molin, inculte, désert, resta abandonné aux injures de l'hiver, de la solitude, du silence et de l'oubli. Les trophées des ancêtres, tous ces nobles vestiges ont disparu : seule l'inscription de la grande porte : « Tout en ce monde n'est que fumée et ombre », a été respectée comme par une cruelle ironie du sort. L'ortie, le chardon et la mauve se disputent l'héritage du fier châtelain ; le figuier sauvage, la ronce parasite y règnent seuls en maîtres souverains. Aujourd'hui encore, les traces persistantes de la dévastation saisissent l'âme de tristesse et l'enveloppent de mélancolie. Des lierres énormes s'enroulent autour des tronçons de colonnes et recouvrent les débris épars formant un asile de sombre verdure sous lequel le lézard, unique habitant de ces solitudes, abrite ses amours. Sur un fragment de la Bigla célèbre, qui se voit encore enchâssé dans le mur d'une humble cabane, une main inconnue a jadis gravé ce passage de la Bible :

« Qu'est devenue la maison du riche? Où est le
« toit de l'impie? »

Bien longtemps après, un voyageur anglais,
visitant le village, ajouta ces trois mots :

IT IS DONE — (C'est fini!) ¹

Le souvenir des tragiques événements d'Ali-
kianou n'a pas été englouti dans les flots ou-
bliés du Léthé. Bien qu'altérés par le temps
et amplifiés par des imaginations ardentes, ils
vivent toujours, transmis de génération en géné-
ration par le récit des vieillards. De nos jours
même, on désigne le lieu du désastre comme
ayant supporté le château du faux Alexis qu'on
appelle aussi le manoir désolé de la petite Reine
(Ε'ρημόαστρον τῆς βασιλόωσλας)

Deux légendes se partagent les croyances po-
pulaires. D'après l'une, les esprits malveillants,
âmes perdues, hideuses lamies, spectres horri-
bles, fantômes monstrueux, se réunissent en ce
lieu, de toutes les parties de l'île, en de diaboli-
ques sabbats. L'atroce compagnie fait retentir la
nuit du son des tambours, du grincement des
chaînes; l'orgie épouvante les plaines d'alentour;
elles frémissent d'entendre les sinistres ricane-
ments, les mugissements affreux.

Une autre tradition rattache à l'histoire de ces

¹ Postérieurement à l'époque où écrivait l'auteur, une
blanche maisonnette a été élevée sur les ruines du château
de Francisco. Elle est la propriété d'un notable Crétois,
M. Nicolas Condaxaki (1879). — (Note du traducteur.)

ruines le souvenir d'une reine qui aurait remporté jadis la palme du martyr. Le récit de ses malheurs et de sa mort enchante le jeune âge. Au plus fort de l'été, quand la nature, fatiguée des feux du jour, s'assoupit dans le silence et la rosée nocturnes, à peine le coucou, perché sur quelque débris du vieux château maudit, a-t-il commencé sa triste complainte, que la paysanne émue croit entendre résonner dans l'ombre le cantique de la mort, que les âmes des trépassés répètent en souvenir de l'« Afthentra ». Alors elle raconte à ses enfants les merveilles de sa vie, ses charmes, ses vertus. Puis, arrivée au terme de l'histoire, quand la mère voit les yeux de ses tendres auditeurs s'emplier de douces larmes :

— Ne la pleurez pas, s'écrie-t-elle en montrant le ciel, elle s'est envolée là-haut, au milieu de ces sublimes soleils plus nombreux que les grains de sable de nos plages, dans les splendeurs des royaumes divins ! Un ange aux ailes d'or l'a conduite à ce séjour de l'immortalité bienheureuse d'où le juste contemple, à découvert les secrets de la nature, les mystérieux abîmes de la création. Ne la pleurez pas, car elle vit au sein de l'éternel amour, récompense ineffable des martyrs de la liberté et de la foi.

FIN



